





LES DRAMES DE LA SIBÉRIE

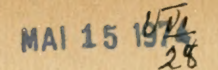


NOUVELLE COLLECTION.

PETITE BIBLIOTHÈQUE
des jeunes filles et des Mères chrétiennes.

Qui prie bien vit bien. *Le grand devoir de la prière.*
Rentrez en vous-même. *Les retraites, les examens.*
Comment je dois sanctifier le dimanche. *La messe, les vêpres, etc.*
Respect à la Maison de Dieu, *aux choses de Dieu.*
Plus de toilettes immodestes! *Abus et réforme.*
Les péchés de la langue. *Médisance et calomnie.*
Le monde. *Les illusions, les périls, les préservatifs.*
La triple ruine, *consommée par le luxe.*
Mes parents, mes frères, mes bienfaiteurs. *Ce que je leur dois.*
Mon règlement. *Le bon emploi du temps;* etc.
Une étude qui doit durer toute la vie : *la religion.*
Le plaisir donne-t-il le bonheur ? *Petit plébiscite.*
Simples histoires *qui donnent à réfléchir.*
Les caractères difficiles. *Conduite à tenir avec eux.*
Mon petit Mémento, *par une servante de Marie.*
Marie est ma Mère! *Je dois l'aimer.*
Marie est ma Patronne! *Je dois l'honorer, l'imiter.*
Sous la bannière de Marie! *La Congrégation.*
Petit Mois de Marie *des familles chrétiennes.*
Une fleur à déposer chaque jour *aux pieds du Sacré-Cœur.*
Un souvenir et une prière *pour nos chers défunts.*
La vertu angélique, *recommandée par le Bx Curé d'Ars.*
La musique mondaine *et les chants chrétiens.*
Le testament d'une mère, *Madame de Farcy.*
Ce qui fait les vaillantes. *Secret de la vraie vertu.*
La piété de bon aloi *et la fausse dévotion.*
Simple comme la colombe. *Réflexions et conseils.*
Mes paillettes. *Bonnes pensées, provisions spirituelles.*
Faites bien ce que vous faites. *Les actions communes.*

Etc. — **Demander le Catalogue.**



Les Drames de la Sibérie.

Souvenirs personnels.

Tragiques histoires et récits variés

offerts à la jeunesse des Maisons d'éducation.

LILLE
(NORD)
Librairie Saint-Charles.

GRAMMONT
(BELGIQUE)
Œuvre de Saint-Charles.







PRÉFACE.

QUI n'a pas entendu parler des exilés de la Sibérie, de ces malheureux condamnés politiques, obligés de quitter leur famille et leur patrie, et de passer de longues années, sinon leur vie entière, sous le plus glacial climat ? Leur solitude, leurs souffrances, leur désespoir ont été décrits par eux-mêmes et par de véridiques historiens, dans ces ouvrages bien connus qui inspirent l'horreur et donnent le frisson par le seul énoncé de leur titre : *Les martyrs de la Sibérie, — Les Souvenirs de la Maison des morts, — Dans le monde des réprouvés*... etc.

Ce qui augmente la douleur de ces infortunés, c'est de se voir confondus avec de grands coupables, des forçats, des gens dépourvus de tout sentiment d'humanité, le rebut de la nation. Plus de relations familiales, plus d'agréables voyages ni de conversations avec des amis, plus de lectures de journaux ni même de livres, hormis quelques manuels religieux : toujours le travail, un travail accablant, la plupart du temps au fond des mines où l'on respire une poussière empoisonnée ; pour se refaire de ses fatigues, une nourriture malsaine, dégoûtante et insuffisante, un lit dur et malpropre. A la moindre infraction au règlement, ou si la tâche n'est pas achevée en temps voulu, une brutale répression, souvent même le terrible supplice du knout. Quand la maladie vient à fondre sur ces pauvres corps exténués, une salle d'hôpital infecte et nauséabonde, où les morts gisent à côté des moribonds, où les moins malades, faute d'infirmiers, doivent soigner ceux qui le sont davantage, en attendant que les uns et les autres passent de ce sinistre charnier au cimetière voisin... Quelle torture, grand Dieu! de chaque jour et de chaque instant, pour des hommes élevés dans toutes les douceurs de l'existence et à qui le confortable, le luxe, les plaisirs, les fêtes avaient été jusque-là incessamment prodigués !

Plusieurs d'entre eux succombent, après quelques mois, au désespoir ; d'autres sentent se réveiller au fond de leur âme les sentiments chrétiens qui les animaient pendant leur enfance. Nouveaux Pellico, ils reconnaissent qu'ils sont entre les mains de Dieu et que seul Il peut les consoler

et les secourir. Ils rentrent en eux-mêmes ; ils constatent qu'ils ont maintes fois abusé de ses dons ; ils comprennent qu'une expiation est nécessaire, et ils acceptent avec une soumission résignée ces croix terribles pour réparer les torts de leur vie passée et obtenir du Juge suprême le pardon de leurs fautes.

Puis, la charité fraternelle les rapproche de leurs compagnons d'infortune ; ils se font parmi eux de nouveaux amis. Des actes de dévouement réciproque, parfois sublimes, les attachent à ces frères qui leur ont été donnés par la Providence. C'est ainsi que cette terre de la souffrance devient le théâtre de la vertu et voit se multiplier les nobles actions, les grands exemples.

Il nous a semblé qu'il serait aussi intéressant qu'instructif pour la jeunesse, de voir se dérouler sous ses yeux quelques-unes de ces scènes pathétiques dont l'histoire de la déportation russe offre une si triste variété ; c'est en considérant tout ce qu'endurent les pauvres exilés sibériens, que chacun de nous peut se faire une idée du peu qu'il souffre en comparaison. N'y a-t-il pas une grande leçon dans ce contraste ? De quoi pourrions-nous encore raisonnablement nous plaindre quand des hommes bien supérieurs à nous et seulement coupables d'une apparence de libéralisme, ont expié par des tortures si cruelles quelques paroles imprudentes, quelques démarches téméraires ?

Un motif tout spécial de tourner nos regards du côté de la triste Sibérie, c'est enfin la transformation qu'elle est appelée à subir à notre époque, où l'adoucissement du sort des exilés, puis la suppression totale ou partielle des condamnations pour cause politique, deviennent la conséquence inévitable des graves événements accomplis en Russie au cours des dernières années.





Les Drames de la Sibérie.



I. — Souvenirs du prince Obolenski. (1)

Mon internement dans la forteresse de Saint-Pétersbourg. — La pensée de Dieu, les consolations de la foi. — Scènes émouvantes. — Le voyage en Sibérie. — Arrivée aux Salines. — Un sublime dévoûment. — Aux mines de Nerchintsk. — Le bon vieillard. — Le travail de l'extraction du minerai. — Les anges de la Providence. — Cruauté avec laquelle on nous traite. — Une résolution désespérée. — Un terrible directeur. — Adoucissements passagers qu'on nous accorde. — Les corvées. — Le brigand Orlof. — Travail excessif qui nous est imposé. — Transfert à la maison de correction de Tchita. — Nouvelle situation. — Fin de trente années de captivité.



LA MORT de l'empereur Alexandre Ier en 1825, je me conformai, non sans quelque difficulté, aux décisions du chef de la Société dite l'*Alliance du bien public*, dont faisait partie le célèbre Ryléef. Cette société n'avait pas d'autre but que de se rendre véritablement utile au pays. Nous rêvions de

(1) Le prince Obolenski n'avait pas plus de trente ans au moment de sa déportation. Il était lieutenant au régiment des gardes de Finlande. C'est le récit personnel de son exil que contiennent les pages suivantes. Il se maria à une Sibérienne dont il eut plusieurs fils. Amnistié en 1856, il se retira à Kalouga et y termina paisiblement son existence.

le délivrer du despotisme et nous conçûmes l'idée de profiter de la mort du czar pour opérer un changement radical de régime. Malheureusement, l'énergie du nouvel empereur fit échouer cette tentative. Nous fûmes découverts et immédiatement livrés à la police russe.

Ce fut le 15 décembre de cette année néfaste que j'entrai dans la forteresse. Après une accablante journée, je me trouvai enfin seul, et c'est l'unique soulagement que j'eus dans ce douloureux espace de vingt-quatre heures. Ryléef était aussi dans la forteresse, mais je l'ignorais. Ma cellule était séparée de toutes les autres ; on l'appelait « la chambre d'officier » et elle était sous la garde d'une sentinelle particulière. Ceux qui me servaient comme ceux qui m'inspectaient étaient muets; tout était obscur autour de moi; cependant les questions que me posa la commission me révélèrent que Ryléef partageait mon sort. J'en eus la certitude le 21 janvier par quelques lignes de sa main qui me causèrent une joie inexprimable. L'âme ardente de Ryléef ne cessait de m'être attachée; cette assurance me consola grandement. Je ne pus lui répondre; je n'avais pas eu la précaution de me munir de plumes et d'encre ; il y avait bien du papier dans mon cachot, mais il était numéroté, et ma prison était si nue qu'il n'y avait aucun moyen d'y cacher quelque chose.

Que dirai-je de ces longues journées passées sous les verrous, sous le poids de souvenirs encore palpitants, de passions non encore apaisées, d'interrogatoires où je tremblais qu'un seul mot n'augmentât le malheur de ceux qui m'étaient chers ? Tels étaient mes tourments dans la première période de mon emprisonnement. Puis les interrogatoires furent plus rares, je ne fus plus appelé devant la

commission, le calme revint par degrés dans mon âme; une lumière nouvelle vint l'éclairer et jeter ses rayons jusque dans ces sombres replis où se cache ce que l'homme a pensé, senti et commis. A quoi comparerai-je cette lumière et comment pourrai-je dignement la louer ? Le soleil levant n'en est qu'une pâle image : sortant des profondeurs invisibles du ciel, il n'éclaire d'abord que le sommet des monts et ne verse dans la vallée que d'imperceptibles rayons ; mais bientôt il s'élève, — ses rayons commencent à darder, ils n'embrasent plus seulement la montagne, — les voilà qui inondent déjà et réchauffent la vallée : ses plantes les plus délicates ouvrent alors leurs corolles et aspirent une force vivifiante. C'est ainsi que la lumière de l'Évangile n'illumine d'abord que les traits saillants de notre individualité ; mais, petit à petit, ses rayons percent et ne tardent pas à réchauffer, à vivifier tout ce qui, dans notre nature, est susceptible d'être frappé par sa lumière, embrasé par ses feux. Sous le charme de ce sentiment nouveau, les jours suivaient d'autres jours, et les semaines d'autres semaines. Vint le printemps, puis le commencement de l'été; on permit alors aux prisonniers de respirer l'air dans un petit jardin disposé au fond du ravelin où j'étais. Chacun avait son heure fixe pour sa promenade ; mais, comme nous étions nombreux, le tour de chacun ne venait pas quotidiennement.

Un jour, notre bon gardien m'apporta deux feuilles d'érable et les déposa dans un coin de la chambre que l'œil de la sentinelle ne pouvait atteindre. Il sortit ; je me hâtai d'aller ramasser ces feuilles et j'y déchiffrai :

« J'étouffe ici comme sur une terre étrangère. — Quand me dépouillerai-je de cette vie? — Qui est-ce qui me donnera des ailes comme celles de la colombe pour m'en-

voler et me reposer? — L'univers n'est pour moi qu'un sépulcre fétide; mon âme s'échappe de son enveloppe. — O Créateur! tu es mon refuge et ma force! — Prête l'oreille à mes gémissements, ne dédaigne pas ma prière, compatis à mon impuissance, sauve mes amis; et, quant à moi, oublie seulement mes péchés et daigne briser mon corps! »

Quiconque a éprouvé la joie du retour chez soi après une longue absence, peut seul deviner l'émotion que me causèrent ces lignes de Ryléef. Ce que je pensais, ce que j'éprouvais, Ryléef le pensait, le ressentait également; son malaise était le mien; je partageais ses dégoûts et mon âme poussait des gémissements identiques à ceux qui sortaient de la sienne. Vers qui pouvais-je me tourner dans ma douleur, si ce n'est vers Celui qui attirait déjà depuis longtemps tous les sentiments les plus intimes de mon âme? Je me mis donc à prier. — Qui est-ce qui expliquera le mystère de la prière? Si l'on peut assimiler le visible à l'invisible, je dirai: la petite fleur qui ouvre sa corolle aux rayons du soleil exhale aussitôt un parfum qui ravit ceux qui l'approchent. Mais ce parfum que répand la fleur appartient moins à elle qu'au rayon qui le lui a communiqué. Et, s'il est le fait du rayon, ne l'est-il pas encore davantage de Celui de qui descend toute lumière? Il en est de même de la prière. Quand la force de l'amour éternel effleure notre âme, elle la provoque à la prière, parfum qui s'élève naturellement vers Celui dont elle procède. Longue fut ma prière; — lorsque je l'eus finie, je profitai d'une grosse aiguille et de quelques bouts de papier gris pour répondre à Ryléef. J'employai deux jours à lui tracer, dans le creux de la main, quelques lignes; je les confiai à notre compatissant geôlier, qui ne tarda pas à me rapporter le billet suivant:

« Cher ami, quel inappréciable cadeau tu m'as envoyé! Ce cadeau, c'est le Sauveur lui-même, que mon âme confesse depuis longtemps, qui a voulu me le faire parvenir par le plus tendre de mes amis. Je l'ai prié hier avec larmes. Dans cette prière et ces larmes, combien il y avait de gratitude, de fermes propos, de regrets, de vœux ardents pour mes amis, pour mes ennemis, pour ma femme, pour ma pauvre petite fille, pour l'univers entier! Mais y a-t-il longtemps que tu as ces sentiments? sont-ils bien à toi? Si cette source de vie découle de ton âme, vivifies-en plus fréquemment ton ami. Oublie mes divagations sur la dualité de l'âme et sur la matière. »

Grande fut ma joie à la réception de ces lignes touchantes! elle fut complète lorsque je reçus encore celles-ci, tracées, comme les précédentes, sur des feuilles d'érable :

« O aimable ami, que ta voix est sonore, consolante et douce! elle a calmé mon âme et remis de l'ordre dans mes pensées troublées. Oui, au Sauveur, vérité suprême, nous devons entièrement soumettre, du fond de notre âme, et la chair et l'esprit. Pour un mortel, ce combat est terrible, mais il conduit à l'immortalité, et c'est la sainte vérité elle-même qui nous l'assure. Heureux celui que notre Père aura choisi, qui ici-bas aura été l'apôtre de la vérité! La couronne, la béatitude l'attend; il sera héritier du royaume céleste.

» Heureux celui qui sait que Dieu est Un. Heureux celui qui comprime la chair et boit courageusement à la coupe du Christ!

» C'est là le vrai sage : fidèle à sa vocation, il préfère le ciel à la terre, et comme à Pierre, le Christ lui fera traverser les plus violentes tempêtes. Avec une âme pure et un cœur

droit il combattra jusqu'à son dernier souffle et, comme à Moïse sur le mont Nébo, il lui sera donné d'apercevoir la terre promise ! » ([1])

Ce fut le « chant du cygne » de Ryléef. Depuis lors il se tut, et je n'aperçus plus de feuilles d'érable dans le cher petit coin de mon cachot.

Sur ces entrefaites, la Haute Cour acheva sa besogne. On vint nous chercher pour nous montrer nos déclarations. Je ne me doutais pas de ce que cela voulait dire ; j'ignorais que, sans procéder à une enquête, la Haute Cour avait déjà décidé notre sort ; je vis mes déclarations et ne fis aucune difficulté de les confirmer. Le 9 juillet, on nous rassembla dans la maison du commandant. Nous fûmes bien joyeux de rencontrer des amis que nous n'avions pas vus depuis longtemps. C'est en vain, toutefois, que je cherchai au milieu d'eux Ryléef et quatre autres. Je pressentis qu'ils avaient été choisis pour subir une peine exemplaire. On nous introduisit dans une salle ; des personnages connus et inconnus y étaient assis en uniforme de parade et nous dévisageaient silencieusement. Le procureur lut à haute voix la sentence qui frappait chacun de nous. Cette lecture ne me causa aucune émotion. Dans de pareils moments, on n'a pas le temps de réfléchir, et nous ne pouvions, d'ailleurs, nous rendre un compte exact de l'avenir qui se déroulait devant nous. La séance terminée, on nous conduisit dans une nouvelle prison : après avoir parcouru un long et large corridor, on m'indiqua une porte ; j'entrai dans une petite chambre qui n'était séparée d'une autre que par une faible cloison ; privé depuis six mois de voisin, je fus tout surpris d'en avoir un. Le lendemain, dans la soirée,

(1) Ces billets du poète, à la veille de sa fin, sont en vers dans l'original.

vint me visiter l'archiprêtre de la cathédrale de Kazan, Pierre Mislovsky, qui n'avait pas cessé, dès la première heure de notre réclusion, de remplir dignement à notre égard les devoirs de son saint ministère. Il entra chez chacun de nous pour nous aider à supporter l'exécution de notre sentence. Connaissant sa réserve dans tout ce qui ne touchait pas à ses fonctions, je n'osai l'interroger sur les *cinq* qu'on avait écartés ; cependant, au moment où il allait me quitter, je ne pus résister à le questionner sur ce sujet. Quand le bon prêtre ne pouvait répondre franchement, il avait coutume d'user d'allégorie. Il me dit donc seulement : *Confirmation, décoration.* Je devinai qu'il n'y aurait d'un supplice que les apparences ; Mislovsky en avait l'espoir : cet espoir, hélas ! ne devait pas se réaliser.

Voici la dernière lettre de Ryléef à sa femme :

« Dieu et l'Empereur ont décidé de mon sort. Je dois mourir et mourir d'une mort ignominieuse. Cette lettre, ma chère amie, te sera remise par mon confesseur. Il m'a promis de prier pour le repos de mon âme. Offre-lui une de mes tabatières d'or en témoignage de ma reconnaissance, ou, pour mieux dire, en souvenir ; car Dieu seul peut récompenser tout le bien que m'ont apporté ses entretiens. Ne reste pas ici longtemps, termine promptement tes affaires, rejoins ta vénérable mère et prie-la de me pardonner ; demande-le également à tout le monde. Salue de ma part K. I. et ses enfants ; dis-lui qu'elle ne m'impute pas le sort de M. B. : ce n'est pas moi qui l'ai entraîné dans un malheur commun ; il le certifiera lui-même.

» Je voulais solliciter une entrevue avec toi, mais j'y renonce, craignant de n'avoir pas assez de force pour la

supporter. Je prie Dieu pour toi, pour ma petite Anastasie, pour ma sœur. Je passerai toute cette nuit en prières ; à l'aurore, le prêtre m'apportera la sainte communion. Je bénis mentalement Anastasie avec l'image du Sauveur ; je vous mets tous sous la sainte protection du Dieu vivant. Je te recommande par-dessus tout de t'occuper de l'éducation de notre enfant ; je voudrais qu'elle ne te quittât pas. Applique-toi à lui infuser ta piété, et elle sera heureuse, quelles que soient les épreuves qui l'attendent, et, lorsqu'elle aura un époux, elle le rendra heureux comme tu m'as rendu heureux durant huit ans, chère, bonne, inappréciable amie. Comment puis-je te remercier en paroles? Elles sont impuissantes à exprimer mes sentiments ! Dieu te récompensera pour tout ! Mille remerciements profonds et affectueux au respectable P. V. Adieu ; on m'ordonne de m'habiller. Que la sainte volonté de Dieu s'accomplisse !

» Ton sincère ami,

« Konrad Ryléef. »

A minuit, le prêtre entra avec la sainte Eucharistie chez Ryléef, puis chez Mouravief, puis chez Kakhovsky, puis chez Bestoujef, tandis qu'un pasteur protestant cherchait à redonner des forces à Pestel. (1)

Je ne dormis pas ; on nous ordonna de nous habiller; j'entendis des pas, des chuchotements, mais je ne saisissais pas leur signification. Quelque temps s'étant écoulé, un bruit de chaînes me fit frissonner. Au côté opposé du corridor, une porte s'ouvrit, les chaînes résonnèrent sur les dalles, la voix de mon fidèle ami parvint jusqu'à moi ; il disait : *Adieu, adieu, frères !* et tout rentra dans le

(1) C'étaient les principaux complices de Ryléef.

silence. Je m'élançai à ma lucarne. Le jour commençait à poindre : j'aperçus une escouade de grenadiers de Pawlovski, commandée par un officier de ma connaissance, Pilman ; je les vis *tous les cinq* entourés par des soldats, baïonnette au fusil. On donna un signal, ils s'éloignèrent. On vint alors nous chercher, et on nous conduisit aussi, sous l'escorte de grenadiers, sur l'esplanade devant la forteresse. Tous les régiments de la garde étaient là, l'arme au bras. De loin je vis cinq potences et cinq hommes s'avancer lentement vers elles. Les mots : *confirmation, décoration,* me bourdonnaient dans les oreilles ; je n'avais pas encore perdu toute espérance. Notre affaire fut bientôt faite : on brisa nos épées, on nous dépouilla de nos uniformes et on les jeta au feu. Revêtus ensuite d'une houppelande, nous revînmes par le même chemin dans la même prison. Cependant les victimes étaient prêtes ; le prêtre était auprès d'elles. Il s'approcha de Ryléef et lui dit un mot de consolation. Ryléef lui prit la main et, l'approchant de son cœur, lui répondit : « Sentez, mon père, il ne bat pas plus qu'à l'ordinaire. » Puis, tous les cinq furent hissés en même temps dans les airs...

C'est ainsi que finirent ces cinq victimes, choisies parmi nous pour expier une faute commune ; elles tombèrent à terre comme s'affaissent les grappes de raisin qui ont atteint la maturité. Ce n'est pourtant pas la terre qui les reçut, mais le Père céleste, qui les jugea, sans doute, dignes de sa demeure. Purifiés par des douleurs morales et matérielles, ces braves entrèrent dans l'éternité, et, en recevant la mort, ils reçurent en même temps une couronne de martyre, que nul désormais ne saurait leur enlever. — Gloire à Dieu !

Le 21 juillet 1826, vers le soir, on m'apporta dans mon cachot une veste grise et un pantalon de drap de soldat de la plus grossière qualité, et on nous avertit que nous eussions à nous apprêter à partir. La veille, j'avais vu mes frères cadets, qui étaient au corps des pages, et je les avais priés de me procurer du linge et quelques hardes. Ils s'étaient empressés de m'obliger et m'avaient envoyé une malle contenant une redingote et des chemises. Surpris du nouveau costume dont on me gratifiait, je demandai au major de service si j'étais tenu de m'en affubler. Il me répondit que c'était laissé à mon choix. Je réfléchis que, n'ayant pas un sou vaillant, il était prudent de ménager l'unique redingote en ma possession, et j'endossai gaiement la veste de forçat, peu attrayante à la vue, mais fort large et au demeurant fort commode. Minuit avait à peine sonné lorsqu'on me conduisit à la maison du commandant; j'y trouvai Alexandre Iakoubovitch, costumé comme moi; puis vinrent Artamon Mouravief, ex-colonel des housards d'Akhtir, et Basile Davidof, officier en retraite des housards de la garde. Mouravief avait été élégamment pourvu, par son estimable femme, d'un long pardessus. Pour Davidof, c'était la première fois que je le voyais; il était grand, assez gros; il avait des yeux très brillants et expressifs; son sourire sarcastique laissait deviner la direction de son esprit en même temps qu'une bonhomie qui lui attirait la sympathie de ceux qui le connaissaient; il portait un frac évidemment sorti des ateliers du premier tailleur de la capitale, et toute sa toilette était à l'avenant. Nous nous serrâmes mutuellement la main en silence; Iakoubovitch ne put cependant s'empêcher de pousser une exclamation en voyant ma longue barbe et mon étrange accoutrement. « Ma foi,

Obolenski, dit-il en m'approchant d'une glace, si je ressemble à Stenko Razin (1), tu dois certainement ressembler à Caïn. »

Bientôt la porte s'ouvrit et le commandant de la forteresse, le général Soukine, dit à haute voix : « Par ordre impérial, vous allez être expédiés en Sibérie *les fers aux pieds.* » Après avoir entendu cet ordre, je lui déclarai que n'ayant pas un kopek, je le priai de vouloir bien me faire au moins restituer une montre d'une assez grande valeur qu'on m'avait enlevée en m'enfermant dans la forteresse. Le général ordonna immédiatement à un officier d'aller la chercher. On me l'apporta en même temps que de nouvelles chaînes ; on les riva à nos pieds, on nous livra ensuite au feldjaeger Siédof, assisté de quatre gendarmes, et nous sortîmes pour entreprendre le lointain voyage.

En m'escortant, un certain major Podouchkin se pencha vers moi et me serra la main en cachette ; en répondant à cette marque de sympathie, je l'entendis me chuchoter : « Prenez, c'est de la part de votre frère, » — et je sentis qu'il glissait de l'argent dans ma main ; je serrai la sienne sans oser rien dire, et remerciai intérieurement Dieu de ce secours inespéré. Devant le perron, quatre troïkas (2) nous attendaient ; on me jeta sur l'une d'elles ; j'avoue que mon âme était alors sous le poids d'une angoisse insurmontable. Tout à coup, je vis sauter sur ma téléga Kozlof, aide de camp du ministre de la guerre Tatichtchef, délégué par lui pour assister à notre départ ; je le connaissais très peu. Il m'étreignit dans ses bras comme si j'étais son propre frère,

(1) Chef d'une révolte de Cosaques au dix-huitième siècle.

(2) Attelage à trois chevaux, habituel aux feldjaegers ou courriers russes portant les ordres de l'empereur d'un bout de l'empire à l'autre.

et les larmes, qui coulaient par torrents de ses yeux, attestaient la profonde émotion dont il était saisi : ce fut un grand adoucissement pour moi que de rencontrer cette sympathie dans un homme que je connaissais à peine. Il ne faisait guère jour encore quand les troïkas nous firent traverser Pétersbourg au triple galop ; nous en sortîmes par la barrière de Schlusselbourg. Au premier relai, la femme d'Artamon Mouravief l'attendait, afin de l'embrasser une dernière fois. On lui accorda une petite heure ; puis on attela des chevaux frais, et bientôt nous passâmes devant Novia Ladoga sans y entrer, et allâmes avec la rapidité de l'éclair toujours en avant. Les impressions de ce voyage se sont entièrement effacées de ma mémoire : notre marche si précipitée, ses incommodités et la nouveauté de la situation détournaient l'attention des objets extérieurs. Nous nous arrêtions dans des auberges ; Mouravief était le caissier commun, et faisait les choses largement : on ne laissait personne nous approcher ; notre consolation consistait à causer entre nous. Ce dont je me souviens le mieux, c'est notre passage par Nijni, qui s'effectua au moment de l'ouverture de la foire ; des milliers d'individus se pressaient sur la place lorsque nous la traversâmes au pas ; ils dévoraient des yeux nos chars avec ses gendarmes et notre accoutrement avec *ses joyaux* aux pieds. J'achetai à Nijni un manteau et quelques effets indispensables, de sorte que des cent cinquante roubles que m'avait remis Podouchkin, il ne me restait plus grand'chose ; nous continuâmes notre route vers la Sibérie sans davantage nous arrêter et à la fin d'août nous atteignîmes Irkoutsk.

Le général gouverneur de cette ville, Lavinski, était absent ; nous fûmes reçus par son remplaçant, le conseiller

d'Etat Girlof. Il nous accueillit avec bonté, exprima à chacun de nous l'intérêt qu'il prenait à notre situation, puis sortit de la salle avec les autres employés, y laissant seulement un tchinovnik, qui nous était alors parfaitement inconnu et que nous apprîmes depuis s'appeler Vakhrouchef. Durant notre colloque avec le gouverneur, il nous considérait avec une visible sympathie ; dès que ses supérieurs se furent retirés, il s'approcha de moi, les larmes aux yeux, et, glissant dans ma main vingt-cinq roubles, il me dit d'une voix étouffée par l'émotion : « Ne me refusez pas ; au nom de Dieu, acceptez. » Je ne savais que faire : je lui répondis à demi-voix : « Ne vous inquiétez pas, j'ai de l'argent et n'ai besoin de rien. » Mais lui, sans faire attention à ce que je disais, me répétait : « Au nom de Dieu, acceptez. » Entrer en discussion était impossible : les témoins, la crainte qu'on ne découvrît la petite somme que je possédais encore, m'obligèrent de prendre les vingt-cinq roubles. Je serrai la main du donateur et lui dis à l'oreille : « Jamais je ne vous oublierai ! » Celui-ci, me quittant alors, agit de même à l'égard de chacun de mes camarades, en reçut la même réponse, mais les força comme moi d'accepter.

Jusqu'à ce qu'il fut avisé sur notre sort, on nous logea chez le commissaire de police Zatoplef ; le maître de police d'Irkoutsk était alors André Ivanovitch Pirojkof, et le maire Ephim Andrévitch Kouznetzof, célèbre non seulement par ses mines d'or, mais davantage encore par sa bienfaisance. Tous nous témoignèrent le plus vif intérêt et s'appliquèrent à nous distraire de toute façon pendant notre court séjour chez le sieur Zatopleff, qui, à l'instar de son chef, ne blessa par aucune parole ni aucun acte le sentiment, dont nous étions quelque peu jaloux, de notre dignité individuelle.

Mais nous ne jouîmes pas longtemps de cette cordiale hospitalité. Iakoubouvitch et moi fûmes dirigés sur les salines d'Ousolié, à soixante verstes d'Irkoutsk; Mouravief et Davidof sur la distillerie d'Alexandrovski. Nous nous séparâmes dans l'espoir de nous revoir dans des circonstances plus agréables. Nous arrivâmes avec Iakoubovitch à notre nouvelle résidence le 30 août. Après notre départ arrivèrent à Irkoutsk Troubetzkoi, Volkonski et les deux frères Borisof; les deux premiers furent envoyés à Nikolaévski, les derniers à Alexandrovski.

En arrivant aux salines, on nous conduisit au comptoir du lieu; là on nous dépouilla de tout ce que nous avions d'argent et on nous indiqua pour logement l'isba d'une pauvre veuve. Le directeur des salines, le colonel Krioukof, ne s'y trouvant momentanément pas, rien ne fut décidé à notre égard; on nous laissa libres, tout en nous maintenant sous la surveillance de la police, ce qui consistait à recevoir la visite du maître de police des Salines, le sous-officier cosaque Skouratof, unique personnage avec lequel nous avions des relations officielles. Avec la colonie locale nos rapports se bornaient à l'achat de provisions et à la rémunération des services que nous en recevions. La mystérieuse surveillance de la police planait, toutefois, constamment sur nous: souvent, en causant le soir avec Iakoubovitch, nous entendions des pas de loup s'approcher de nos volets fermés et nous apercevions à leurs fentes des yeux qui nous épiaient. Cependant, nonobstant toutes les précautions de la police, nous apprîmes bientôt que la princesse Troubetzkoi (1) était arrivée à Irkoutsk : il était impossible de mettre

(1) La princesse Catherine Troubetzkoi était fille d'un émigré français établi en Russie, M. Jean-Etienne Laloubrerie de Laval, ancien officier au régiment de Berchigny, créé

en doute cette nouvelle, car nul ne connaissant à Ousolié l'existence de la princesse, on ne pouvait inventer son arrivée. Il n'y avait guère que deux semaines que nous étions aux salines. C'est à cette même époque que vint enfin le directeur Krioukof, qui devait décider à quel genre de travaux nous devions être soumis. Le lendemain de son arrivée, il nous fit appeler chez lui. La police éloigna toute espèce d'individus de sa demeure et, durant l'entrevue que nous eûmes avec lui, on n'y laissa pénétrer qui que ce fût. Il nous reçut non seulement gracieusement, mais avec des égards qui nous touchèrent profondément. Après les politesses d'usage, notre hôte bien élevé sut donner à la conversation une tournure toute familière ; bientôt sa fille entra dans le salon un plateau en main, sur lequel nous vîmes du café préparé de ses propres mains. Notre hôte nous présenta à sa fille et nous nous délectâmes avec son excellent café. Plus tard, nous apprîmes que toute la valetaille avait été expulsée de la maison, afin que personne ne pût dénoncer avec quelle aménité nous avait accueillis le directeur des salines. En nous congédiant, le colonel nous déclara qu'il ne nous désignerait une tâche que pour la forme, que nous pouvions être tranquilles et que nous n'avions à redouter aucune vexation. Nous rentrâmes chez

comte par lettres patentes de Louis XVIII en 1815. Lorsque le prince Troubetzkoi fut condamné aux galères, elle obtint la grâce de l'y rejoindre à condition de renoncer pour toujours au foyer natal. Au bout de quelques années d'exil, la princesse, voyant ses enfants grandir, crut devoir écrire à une personne de sa famille pour supplier humblement l'empereur de permettre qu'ils fussent envoyés à Pétersbourg ou dans quelque autre ville, afin d'y recevoir une éducation convenable. La supplique fut portée aux pieds du tzar, qui répondit que « des enfants de galériens, galériens eux-mêmes, sont toujours assez savants. »

Ce seul fait du supplice de la princesse Troubetzkoi et d'innocents enfants suffit, à nos yeux, pour expliquer les épreuves actuelles de la société russe et l'abaissement du gouvernement qu'elle a dû subir. Longtemps et impunément, on peut faire couler des larmes, mais il arrive un jour où une puissance invisible finit par vous en demander compte. *(Note de l'auteur).*

nous assez satisfaits et calmes sur l'avenir qui nous attendait; nous ne l'étions pas auparavant, nous étions troublés par la pensée que nous pourrions être employés aux mêmes travaux que supportaient les galériens ordinaires : j'avais remarqué qu'ils rentraient du travail couverts, de la tête aux pieds, de boue salée, qui séchait et pendait à leurs cheveux, à leur barbe, à leurs vêtements ; et chaque paire d'ouvriers était tenu de tirer de la source saline un chiffre déterminé de baquets. Le lendemain de notre entrevue avec le directeur, le sous-officier Skouratof nous apporta deux haches appartenant à l'Etat et nous déclara que nous étions bûcherons, qu'on allait nous assigner le lieu où nous devions fendre tant de bois par jour, selon le règlement commun aux galériens. Ceci nous fut signifié très haut. A voix basse on nous prévint que nous n'avions à aller dans la forêt que pour nous promener, et que notre tâche serait faite sans notre concours. Le jour même, on nous désigna le lieu où nous devions fendre du bois, tout près des salines, et nous revînmes à la maison très contents de cette petite promenade.

Cependant la pensée d'interroger la princesse Troubetzskoi ne me quittait pas; j'étais convaincu qu'elle m'apporterait quelques nouvelles de mon vieux père ; mais comment y parvenir ? Ce n'était pas facile avec la vigilante surveillance de la police. M'étant levé de bonne heure le jour fixé pour commencer mon métier de bûcheron, je pris du thé, j'embrassai Iakoubovitch, retenu à la maison par une inflammation aux yeux, je serrai mon manteau avec une ceinture à laquelle je suspendis la hache qui m'avait été confiée et je me dirigeai vers le lieu qui nous avait été indiqué. Arrivé là, je réfléchis qu'il valait mieux se mettre

gaiement au travail que de se morfondre dans l'oisiveté. Sachant, en outre, le danger que courait le colonel Krioukof d'être dénoncé et ne voulant pas qu'il lui advînt malheur pour sa condescendance à notre égard, je pris courageusement ma hache et me mis à attaquer un arbre dans la mesure de mes forces et de mon habileté.

Je me donnai bien du mal pour abattre mon premier arbre ; mais après avoir travaillé à la sueur de mon front, je rentrai à la maison le cœur léger, convaincu d'avoir rempli ainsi un devoir de gratitude vis-à-vis de notre indulgent supérieur. En rôdant dans le bois, j'avais aperçu un homme habillé avec une certaine recherche, portant une pelisse garnie de drap, ayant une physionomie remarquable, qui avait mis à me saluer une affectation sympathique qui ne m'avait pas échappé. Le soir, je vis de nouveau cet individu non loin de notre maison, et il me sembla qu'il me faisait des signes mystérieux. Le lendemain, en sortant pour la corvée, je le rencontrai encore et crus comprendre qu'il me donnait rendez-vous dans le bois ; dans l'ardeur de mon travail je l'avais déjà oublié, lorsqu'il m'apparut se glissant dans les broussailles et me faisant signe de le rejoindre dans un endroit solitaire ; je ne réfléchis pas longtemps et me hâtai de l'y rejoindre. Mon inconnu m'aborda avec ces mystérieuses et solennelles paroles : « Nous sommes depuis longtemps prévenus de votre venue ici, elle a été prédite par le prophète Ezéchiel ; nous vous attendions ; nous sommes ici nombreux ; confiez-vous en nous, nous ne vous livrerons pas. » J'en conclus que j'avais devant moi un sectaire, mais ni le lieu ni le temps ne me permettaient de chercher à lui faire comprendre ses erreurs ; la route n'était pas éloignée, j'entendais une téléga s'appro-

cher ; ne perdant pas un instant, je lui dis : « Tu te trompes, mon ami, mais si tu veux me rendre un service éminent, je puis t'en fournir immédiatement l'occasion. Veux-tu te charger de faire parvenir une lettre à la princesse Troubetzkoi à Irkoutsk ? Je ne pourrai cependant pas récompenser ta peine, car je n'ai pas un kopek. — Soyez tranquille, me répondit-il sans hésiter, demain, au déclin du jour, je serai en tel endroit ; apportez-moi votre lettre, elle sera remise à sa destination. » Nous nous séparâmes là-dessus ; je devinai ensuite que ma connaissance anonyme appartenait à la secte des doukhobortzi (1).

Après en avoir conféré avec Iakoubovitch, je me décidai à écrire la lettre et la portai à mon ami, selon nos conventions ; il la prit et se mit en route la même nuit pour Irkoutsk. Au bout de deux jours, il me rapporta une réponse de la princesse Troubetzkoi ; elle me donnait de rassurantes nouvelles de mes parents et me promettait de m'écrire encore avant son départ pour Nikolaévski avec son mari. Cette seconde lettre ne tarda pas à nous parvenir par l'entremise d'Ephim-Kouznetzof ; nous y trouvâmes cinq cents roubles que la princesse partageait avec nous. Elle nous proposa en même temps d'écrire à nos parents, pouvant leur transmettre nos missives par le secrétaire de son père, qui l'avait accompagnée jusqu'à Irkoutsk et devait retourner à Pétersbourg. Nous nous empressâmes de profiter de cette occasion, en remerciant du fond du cœur la princesse pour tant de générosité.

La princesse Catherine Troubetzkoi, née comtesse de

(1) Les *doukhobortzi*, *lutteurs pour* ou *contre l'esprit*, sont les plus étranges sectaires russes. Ils prétendent que Dieu étant un esprit, il doit être adoré en esprit et qu'il n'y a pas lieu, par conséquent, de lui élever d'autre temple que celui qu'il a dans notre âme Ils enseignent encore d'autres erreurs.

Laval, était une âme d'élite. Son père s'était établi chez nous à l'époque de la révolution française ; s'étant marié à Mlle Kozitzkoi, il acquit, avec sa main, une fortune considérable, qui donna à sa maison cet éclat qui ne sert que d'ornement et ne fait que rehausser les manières distinguées et le bon ton. Elevée au milieu du faste, Catherine Ivanovna fut, dès son enfance, l'objet des soins de son père, qui en raffolait, comme de sa mère et de ses autres parents. En 1820 elle se trouvait à Paris avec sa mère lorsque le prince Serge Troubetzkoi vint y amener une de ses cousines malade, la princesse Kourakin. Ayant été présenté à la comtesse de Laval, le jeune prince admira les grâces de sa fille, proposa à celle-ci sa main, et c'est ainsi que se forma cette union que l'énergie de Catherine Ivanovna rendit célèbre et qui, malgré toutes les épreuves qu'elle subit, fut heureuse de ce bonheur qu'aucun événement de ce monde ne saurait altérer, parce qu'il n'est pas fondé sur eux. Ma situation dans la société m'avait mis en rapports intimes avec le prince Serge ; c'est en 1821 que je vis pour la première fois sa femme ; tout d'abord, elle conquit mon estime, et ce sentiment, loin de diminuer, ne fit que s'accroître en vieillissant et n'est pas encore amorti au fond de mon âme, aujourd'hui qu'elle n'est plus parmi nous, qu'elle est montée recevoir sa récompense de l'unique et infaillible Appréciateur de nos actes. L'événement du 14 décembre, l'exil en Sibérie du prince Serge, ne firent que mettre en lumière les qualités dont était douée Catherine Ivanovna. Elle demanda comme une faveur extraordinaire de suivre son mari et de partager son sort. Cette *faveur* lui ayant été gracieusement accordée par S. M. l'Empereur, elle entreprit incontinent, malgré l'opposition de sa mère, le lointain

voyage en compagnie du secrétaire du comte de Laval, un Français nommé M. Vaucher. Cent et quelques verstes avant Krasnoiarsk, sa voiture se brisa; la raccommoder était impossible; la princesse ne réfléchit pas longtemps, elle se jeta dans une charrette et atteignit dans cet équipage Krasnoiarsk, d'où elle envoya un tarenta à son compagnon de route, qui, ne pouvant endurer le mode de locomotion qui n'avait pas effrayé la femme délicate, restait au relai. S'étant enfin réunie à son mari à Nikolaevski, elle ne l'abandonna plus depuis lors, et fut, durant notre vie commune de galériens, notre véritable ange gardien à tous. Il est difficile de se faire une idée exacte de ce qu'étaient pour nous ces dames qui avaient suivi leurs maris; c'étaient réellement des sœurs de charité; elles nous soignaient comme si nous étions leurs proches parents; leur présence soutenait notre courage, et la langue humaine est impuissante à exprimer les consolations dont nous leur fûmes redevables. La conduite de la princesse Troubetzkoi fut imitée par la princesse Marie Volkonski, fille du général Raévski, qui s'était illustré dans nos guerres patriotiques; mais elle n'était pas encore à Irkoutsk à l'époque dont je parle, et il me faut reprendre le fil de mon récit.

Nos journées s'écoulaient uniformément : chaque matin, nous allions avec Iakoubovitch à notre tâche; je finis par devenir si expert dans le métier de bûcheron que je réussis à fendre un quart de sagène de bois par jour; à trois heures nous rentrions à la maison. Notre dîner était suffisant, sinon recherché, et la soirée se passait à causer ou à jouer aux échecs. En comparaison de ce que j'attendais, nous étions si tranquilles que je ne croyais pas que notre situation pût être améliorée; mon camarade était, au contraire, ferme-

ment convaincu que le couronnement, fixé pour le 22 août, nous vaudrait notre retour. Chacun de nous défendait son opinion ; nos conversations étaient animées par les anecdotes de mon camarade, par le souvenir du passé : nos journées s'écoulaient ainsi paisiblement lorsque, le 5 octobre, Skouratof vint interrompre une partie d'échecs en nous prévenant que nous devions nous apprêter à nous remettre en route, que l'ordre venait d'arriver de nous transporter à Irkoutsk. La première pensée de Iakoubovitch fut qu'un feldjaeger avait apporté à Irkoutsk un manifeste et qu'on nous y appelait pour nous faire part de la clémence impériale. Je me tus, mais je pressentais autre chose et me mis en devoir de remplir ma malle le plus possible. Iakoubovitch ne voulut rien emporter avec lui, persuadé qu'il pourrait revenir librement à Ousolié reprendre ce qui lui conviendrait et qu'il n'avait pas besoin pour le moment de s'embarrasser d'objets inutiles. Je fis en silence mon affaire : je ficelai nos malles, mais je ne pus décider mon camarade à redemander 25 roubles à notre maîtresse de logis, qui lui avaient été avancés pour les dépenses de notre petit ménage ; trois troïkas vinrent nous prendre ; sur les deux premières chacun de nous s'assit entre deux Cosaques ; la troisième était dévolue au sous-officier Skouratof.

Je fis remarquer à Iakoubovitch notre escorte, mais lui, toujours confiant, me cria : « Tu croiras quand tu auras entendu, » et s'élança dans la première troïka. Avant Irkoutsk, il y avait une rivière à traverser ; Iakoubouvitch, qui la passa le premier, me fit de l'autre rive des signes avec un mouchoir blanc. C'était le 6 octobre et le jour commençait à poindre. Nous entrâmes en ville ; Iakoubovitch ne cessait pas d'agiter son mouchoir. Cependant nous continuions à

marcher, nous traversâmes toute la ville sans un seul point d'arrêt ; le mouchoir blanc ne se déployait plus ! Enfin, nous sortîmes de la ville et, après avoir fait encore quatre verstes, nous vîmes un édifice entouré de troupes : il y avait des Cosaques, de l'infanterie, des sentinelles à distance ; c'était une caserne cosaque. Nous entrâmes dans la cour ; Iakoubovitch descendit de sa téléga ; Pirojkof vint à sa rencontre. Reprenant sa bonne humeur, notre Caucasien lui dit : « Eh bien ! André Ivanovitch, vous avez ici de l'infanterie et de la cavalerie ; où est donc votre artillerie ? » Le maître de police ne put s'empêcher de sourire, mais nous tendit la main sans mot dire et nous conduisit au premier étage, où nous retrouvâmes les princes Troubetzkoi et Volkonski ; ce n'est que là que nous apprîmes le but réel de notre pérégrination : *on nous expédiait aux mines de Nerchintsk !* On nous régala avec du thé pendant que de nouvelles troïkas étaient attelées pour nous emmener plus loin. Je les regardais par la fenêtre, lorsque je vis une dame entrer dans la cour, sauter de son drochki et demander quelque chose aux Cosaques. Troubetzkoi m'avait dit que sa femme était à Irkoutsk ; je devinai que cette dame inconnue venait de sa part ; je descendis en toute hâte et m'approchai d'elle : c'était la princesse Tchakhovski, arrivée avec sa sœur, la femme d'Alexandre Mouravief, exilé dans la ville de Verkhné-Oudinsk. Son premier mot fut : « Le prince Troubetzkoi est-il ici ? » A ma réponse affirmative, elle me dit : « Sa femme me suit : elle veut absolument voir son mari avant qu'il parte ; prévenez-le. » Mais les autorités ne consentaient pas à cette entrevue et nous pressaient de partir ; nous lambinâmes autant que nous pûmes ; finalement nous fûmes obligés de nous caser dans les chariots.

Nous avions déjà démarré lorsque je vis la princesse, qui, étant arrivée sur un izvochtchik, avait mis pied à terre et rappelait son mari ; en un clin d'œil, Serge Pétrovitch s'élança du fond de son équipage dans les bras de sa femme ; longue fut cette étreinte, inondée de larmes ! Le maître de police s'agitait autour des deux époux, les engageait à se séparer ; mais ceux-ci ne l'entendaient même pas. Ses paroles frappaient bien leurs oreilles, mais n'avaient aucune signification pour eux. Enfin le dernier adieu fut prononcé, et les troïkas reprirent leur marche en doublant de vitesse. La princesse Troubetzkoi demeurait dans l'ignorance du sort de son mari. Personne ne voulait lui révéler notre véritable destination. Dans cette situation et toujours fermement résolue à le suivre et à partager son sort, quelque terrible qu'il pût être, la princesse s'adressa aux autorités, afin qu'il lui fût permis de le rejoindre.

Longtemps on la fit languir avec des réponses évasives ; pendant ce temps arriva à Irkoutsk la princesse Marie Volkonski : toutes deux se coalisèrent dans la même pensée et agirent avec une égale énergie, ne se laissant rebuter ni par des menaces ni par des cajoleries. On finit par leur communiquer le règlement des femmes de galériens et les conditions auxquelles elles sont tenues pour pouvoir habiter avec leurs maris. Elles doivent, en premier lieu, renoncer à tous les droits qu'elles tiennent de leur naissance et à tous les privilèges qui appartiennent à la classe de la société dont elles font partie. En second lieu, elles ne peuvent ni recevoir, ni envoyer des lettres et de l'argent que par les mains des autorités. Elles ne voient, en outre, leurs maris qu'autant que le jugent convenable ces mêmes autorités. De vive voix, on ajouta aux nobles

femmes que l'administration locale était en droit d'exiger d'elles les services les plus subalternes, tels que le lavage des planchers et autres servitudes de ce genre.

Après avoir pris connaissance de ces lois, les deux princesses n'hésitèrent pas un instant à signer qu'elles s'y soumettaient, et de cette façon les autorités, forcées dans leurs derniers retranchements, furent obligées de consentir à ce qu'elles allassent rejoindre leurs maris aux mines de Nerchintsk.

Pendant que ces négociations se poursuivaient si laborieusement, nous avions déjà depuis longtemps passé le lac Baïkal sur un petit bâtiment à deux mâts baptisé *l'Iermak.* Sur le bord du lac, nous avions été rejoints par nos autres camarades : Mouravief, Davidof et les frères Borisof. A partir du monastère de Pisolski, notre convoi se composait ainsi de huit troïkas, et était surveillé par deux officiers cosaques : l'un était l'enseigne Tchaousof, fils de l'attaman du régiment d'Irkoutsk ; l'autre se nommait Tchérépanof ; tous deux étaient de braves gens, nullement tracassiers, qui se contentaient d'accomplir leur consigne, et étaient sûrs que nous ne les compromettrions par aucune imprudence.

Les Cosaques qui nous escortaient étaient, comme tous les bons Russes, disposés à nous rendre toute espèce de services. De mes souvenirs de voyage notre arrivée à la rivière qui est au delà de Verkhné Oudinsk est restée surtout gravée dans ma mémoire. Il fallait la traverser en bac ; comme il était très tard, nous fûmes obligés d'attendre le jour. On alluma un samovar, et nous nous mîmes à boire du thé: un jeune paysan, élégamment vêtu, entra tout à coup dans l'isba et nous dit dans le meilleur russe : « Mon

grand-père vous prie d'accepter ce cadeau de bienvenue, » en nous présentant une corbeille remplie de petits pains blancs et de biscuits de différentes espèces ; le tout était si propre, si appétissant, que nous n'en revenions pas de rencontrer cette recherche dans une contrée aussi éloignée.

En remerciant le jeune homme, nous le priâmes d'être notre interprète auprès de son respectable aïeul et de l'engager à venir nous voir, si cela ne le fatiguait pas trop. Au bout d'une heure le vieillard vint, et nous causâmes aussi longuement qu'agréablement avec lui ; il se vantait d'être un véritable Sibérien, c'est-à-dire de descendre des premiers colons de ce pays ; l'agriculture, la chasse des bêtes fauves lui avaient procuré le bien-être dont il jouissait actuellement. Ayant pris congé de lui, nous discourûmes encore longtemps entre nous sur le bon vieillard et le pays qu'il nous avait décrit avec tant d'amour. A cette première impression en succéda une autre non moins douce, quoique d'un autre genre : c'est une étape que nous fîmes au bourg de Biankane où nous donna l'hospitalité le marchand Kondinski ; son dîner et sa réception furent splendides. Il nous témoigna une cordialité sans pareille ; il aurait voulu nous offrir un bain, mais nous ne pûmes prolonger notre séjour chez lui, craignant de compromettre les officiers, et nous poursuivîmes notre route, non sans avoir bien remercié le généreux maître de maison. En traversant les villages qui dépendent des mines de Nerchintsk, je fus frappé de voir des enfants de différents âges blottis, au milieu du jour, près des isbas, et se réchauffant ainsi au soleil, tandis que le froid s'y élevait déjà dans cette saison de l'année jusqu'à dix degrés.

Le spectacle d'une pareille misère me fit comprendre la

situation des paysans attachés aux mines. Bientôt nous atteignîmes le lieu de notre destination, la mine de Blagodatski ; nos troïkas s'arrêtèrent devant une caserne désignée pour nous servir de demeure. C'était un édifice de sept sagènes de long sur cinq de largeur ; il se composait de deux compartiments : le premier devait servir aux soldats qui nous gardaient et le second à notre usage ; ce dernier était chauffé par un immense poêle russe ; en y entrant on trouvait à droite trois petits cabinets séparés entre eux par des planches, et une quatrième chambre à gauche, évidemment confectionnée à la hâte. Deux marches menaient à ces trois cabinets, qui avaient chacun une porte ; les deux premiers avaient à peu près trois archines de longueur sur deux de largeur ; mais le troisième avait quatre archines de largeur. Nous ne mîmes pas longtemps à nous y caser. Davidof et Iakoubovitch s'adjugèrent chacun un cabinet ; Troubetzkoi plaça son lit en long ; la moitié du mien, plus bas, allait sous le sien, et Volkonski s'installa près du mur opposé. Mouravief et les deux Borisof se casèrent de la même manière dans le cabinet restant. Notre garde consistait en un sous-officier des mines et trois soldats qui ne nous perdirent pas de vue durant tout notre séjour à Blagodatski. Ces sentinelles nous préparaient notre nourriture, nous allumaient notre samovar, nous servaient, et, bientôt, s'étant attachées à nous, nous furent d'un secours extrême. Nous fûmes enregistrés à notre arrivée par l'intendant des mines, officier dont j'ai oublié le nom de famille.

Trois jours de répit nous furent accordés : on nous enleva tout ce que nous avions d'argent : on nous en laissa quelque peu pour l'acquisition de nos provisions de bouche,

mais avec l'obligation d'en rendre compte. Au bout de ces trois jours, le directeur des mines de Nertchinsk, Timothée Stépanovitch Bournachef, vint nous inspecter; suffisamment grossier en paroles, il laissa toutefois percer dans ses ordres l'intention d'adoucir notre situation et de ne pas la rendre inutilement plus difficile à endurer. Il fallut bientôt se mettre à l'ouvrage; on nous avertit un jour que nous avions à nous y préparer, et le lendemain, à cinq heures du matin, un mineur vint à notre caserne avec les ouvriers qui nous étaient donnés pour camarades. On commença par faire l'appel: « Troubetzkoi et Ephim Vasilief! » cria notre chef. Ceux-ci ayant répondu: « Présents! » s'en allèrent ensemble. Puis il dit: « Obolenski avec Nicolas Bielof! » et nous formâmes la seconde paire. A chacune on donnait une chandelle; on me donna une pioche, à mon compagnon un marteau, et nous descendîmes dans les mines. Notre tâche n'était pas trop pénible: généralement il fait assez chaud sous terre; quand le froid me saisissait, je prenais la pioche et me réchauffais promptement. A onze heures, la cloche annonçait la fin des travaux, nous rentrions à la caserne et nous nous occupions alors de notre dîner. Expert en cuisine militaire, Iakoubovitch avait été élu notre maître d'hôtel. Nous jouissions d'une liberté complète dans l'intérieur de notre caserne; les portes étaient ouvertes et nous prenions nos repas ensemble.

Cette vie commune était pour nous une grande consolation; le même cercle dans lequel nous échangions naguère nos pensées et nos émotions était transporté des palais de Pétersbourg dans notre misérable caserne; nous nous attachâmes de plus en plus les uns aux autres, et le malheur commun souda encore davantage les liens de l'amitié qui

nous unissait. Une seule chose nous troublait fort dans les premières semaines de notre changement de captivité, c'est l'incertitude dans laquelle nous étions sur les princesses Troubetzkoi et Volonski ; mais cette incertitude cessa bientôt ; elles arrivèrent toutes deux et louèrent une chétive isba à une demi-verste de notre caserne. On les autorisa à y venir voir leurs maris durant une heure. La première qui profita de cette autorisation fut la princesse Troubetzkoi ; nous allâmes pendant ce temps avec Volkonski chez nos voisins ; puis ce fut son tour d'y recevoir la visite de sa femme. La première de ces deux nobles femmes, Russes de cœur, si élevées de caractère, eut sur nous tous une influence bienfaisante, et fit de nous une seule et même famille. Nous ne songions plus qu'à elles et elles ne se préoccupaient que de nous ; de leurs mains elles fabriquaient tout ce qu'elles jugeaient indispensable à chacun de nous ; ce qu'elles ne pouvaient faire elles-mêmes, elles l'achetaient dans les boutiques ; en un mot, tout ce qu'un cœur de femme devine par l'instinct de la bonté, cette source de toute grandeur, était deviné et immédiatement accompli par elles : grâce à elles encore, nos relations avec nos parents et tous ceux qui nous étaient chers purent être reprises pour n'être plus suspendues, car elles veillaient avec un soin maternel à leur faire parvenir de nos nouvelles et à nous en apporter des leurs.

Comment énumérer tout ce dont nous leur fûmes redevables durant le si grand nombre d'années qu'elles consacrèrent à la consolation de leurs maris en même temps qu'à la nôtre ? Elles improvisaient des plats qu'elles nous apportaient en cachette ; leur expérience en l'art culinaire n'était peut-être pas grande, mais leur charité provoquait en nous

un tel enthousiasme que tout ce qu'elles apportaient était trouvé à l'unanimité exquis, et le pain à demi cuit par la princesse Troubetzkoi nous paraissait mille fois meilleur que celui du premier boulanger de Pétersbourg. Les jours où on ne leur permettait pas d'avoir d'entrevue particulière avec leurs maris, elles n'en venaient pas moins jusqu'à notre caserne. Nous les apercevions de loin; on leur préparait deux chaises; elles s'asseyaient devant l'unique fenêtre que nous avions, et passaient ainsi une heure. Parfois, elles venaient ensemble, mais le plus souvent séparément. Le thermomètre descendait fréquemment à vingt degrés au-dessous de zéro; enveloppées dans leurs pelisses, elles ne bougeaient pas jusqu'à ce que le froid eût glacé leurs membres. Je me rappelle que je remarquai un jour que la princesse Troubetzkoi serrait ses pieds l'un contre l'autre, souffrant évidemment du froid; je le fis remarquer à Troubetzkoi; celui-ci examina ses bottines et, ayant découvert qu'elle en avait mis de vieilles et rapiécées, il se promit de la gronder de ce qu'elle ne s'était pas servi, par une pareille gelée, de ses bottines neuves et fourrées. Enquête faite, il se trouva que ces bottines neuves existaient en effet, mais qu'on ne pouvait les mettre, parce que les cordons qui les attachaient avaient été employés à la confection d'une casquette que m'avait faite la princesse pour travailler sous terre, casquette qui me garantissait du minerai qui remplissait ma chevelure à chaque coup de marteau.

Bientôt des vexations nouvelles vinrent détruire notre tranquillité et nous causer un trouble, douloureusement partagé par nos nobles visiteuses. Un jeune officier, nommé Rik, fut spécialement chargé de nous surveiller; muni, sans

doute, d'instructions plus sévères, il nous intima l'ordre de nous retirer dans nos cabinets et de n'en sortir que pour aller travailler; les gardiens ne devaient en ouvrir les verrous que pour nous apporter séparément nos repas. Nous montrâmes à M. Rik nos cabinets, nous lui dîmes qu'il nous était impossible d'y être enfermés dix-huit heures dans une atmosphère aussi étouffante et malsaine, qu'il n'y avait pas de santé qui pût supporter une réclusion si intolérable. Aucun argument ne parvint à toucher M. Rik. Nos représentations lui semblèrent un acte d'insubordination; il cria aux soldats : « Poussez-les ! » Mais nous ne les laissâmes pas s'approcher de nous, et nous nous résignâmes à entrer bénévolement dans nos casemates. Quand M. Rik se fut retiré, nous tînmes conseil sur ce qu'il nous convenait de faire. Ce que nous avions fait observer à M. Rik n'était que l'exacte vérité ; il nous était réellement impossible de respirer dans un espace aussi étroit que celui où nous nous trouvions ; nous ne pouvions y être qu'assis ou étendus; lorsque Troubetzkoi se levait de son lit, il était obligé de se plier en deux, parce que sa tête cognait le plafond. Après avoir longtemps discuté, l'idée vint je ne sais plus auquel de nous, de ne pas accepter de nourriture jusqu'à ce que les rigueurs de notre captivité fussent modifiées. Nous résolûmes unanimement de mettre en pratique ce projet ; dès le soir même, nous refusâmes le souper qui nous fut offert ; le lendemain nous allâmes au travail sans avoir bu de thé ; en revenant, nous ne voulûmes pas toucher au dîner, et nous passâmes ainsi un jour sans avaler même une goutte d'eau. Même scène le lendemain.

Le troisième jour de ce carême volontaire, on ne nous obligea pas à aller au travail et on nous prévint que nous



Ekatérinenbourg (P. 62.)

allions recevoir la visite du directeur, M. Bournachef. Nous nous préparâmes à une conversation orageuse ; à midi, nous aperçûmes un exempt qui s'avançait vers notre caserne, en compagnie de deux soldats, baïonnette au fusil ; on appela Troubetzkoi et Volkonski ; nous nous embrassâmes, ne sachant pas s'ils reviendraient : l'incertitude de notre avenir nous remplissait involontairement d'effroi. Je m'assis à la fenêtre, — c'était, ce me semble, en janvier; le froid était très vif; je vis les princesses Troubetzkoi et Volkonski en sentinelles sur la route, espérant que leurs maris passeraient par là; mais on ne les laissa pas même assez s'approcher d'eux pour que le son de leur voix pût leur parvenir, autant que j'en pus juger par leurs gestes suppliants et désespérés. Nous attendîmes dans une inexprimable angoisse le retour de nos camarades ; enfin je vis qu'on les ramenait, je fis un signe de croix. Venait maintenant notre tour avec Iakoubovitch. Troubetzkoi n'eut que le temps de me faire comprendre que Timothée Stépanovitch était fort en colère. Nous parûmes en sa présence ; je ne parlerai pas de la grossièreté de son langage ; — elle lui était habituelle ; la menace du fouet, du knout et de ce qui s'ensuit, faisait le fond ordinaire de ses monologues ; il nous reprocha d'avoir ourdi une révolte et nous déclara qu'il ne nous laisserait pas nous insurger. Notre réponse fut très simple et brève : nous le priâmes de se souvenir que, durant tout notre séjour aux mines de Blagodatski, nous n'avions pas une seule fois, en quoi que ce fût, manqué aux ordres qui nous étaient intimés ; nous l'assurâmes que nous étions complètement satisfaits de son administration jusqu'au moment où M. Rik vint nous enlever l'unique et fort inoffensive liberté dont nous jouissions et qu'il était

naturel que nous ne pussions manger dans l'étroit cloaque dans lequel nous étions claquemurés. Il nous congédia en baissant un peu le ton, mais en ne nous donnant nul espoir de changement. Après nous comparurent devant le directeur nos autres camarades : ils reçurent les mêmes compliments, y répliquèrent comme nous et furent réincarcérés avec le même cérémonial ; mais, à l'heure du dîner, nos cabinets furent rouverts et nous reprîmes notre genre de vie précédent, et cet épisode fut terminé par de chaudes actions de grâces au ciel. Notre détermination n'avait pas été débattue ; l'instinct nous l'avait inspirée et nous l'avait fait exécuter ; son succès nous délivra d'un accroissement de maux que nous n'aurions probablement pas pu supporter...

Nous continuâmes à travailler dans le même ordre ; l'unique changement que subit notre règlement fut que les prisonniers mariés eurent la permission d'aller voir leurs femmes chez elles ; une escorte les y conduisait et faisait bonne garde pendant tout le temps de l'entrevue. Cette modification fut excessivement agréable pour nos pauvres dames. Au printemps, nous eûmes aussi la permission de nous promener, sous escorte, les jours de fête, dans les riches prairies arrosées par l'Argoun. D'abord, nous ne nous éloignions pas de plus de deux ou trois verstes de notre caserne ; mais, petit à petit, nous parvînmes jusqu'aux bords de cette rivière, qui était à neuf verstes de chez nous. La végétation splendide de cette contrée attira notre attention, et nous ne nous lassions pas d'admirer les beautés de la nature sibérienne, qui étaient pour nous une révélation. Naturalistes distingués, les deux Borisof se livrèrent à la botanique et à la zoologie ; ils recueillirent une quantité de scarabées de diverses espèces d'un éclat extraordi-

naire et se formèrent une collection assez importante d'insectes, digne de figurer dans un musée européen.

Ces adoucissements dans notre situation ne furent pas de longue durée ; on ne tarda pas à nous imposer un surcroît de travail. Un tchinovnik d'Irkoutsk vint demander à chacun de nous si notre santé ne souffrait pas de notre travail souterrain et si nous ne préférions pas nous occuper à l'air. Nous lui certifiâmes unanimement que le travail des mines ne nous fatiguait pas et que nous ne voulions pas l'échanger contre celui des champs, parce que dans ce dernier nous serions obligés de subir tous les changements de température, tels que la pluie, la neige, tandis que notre santé ne se ressentait nullement de l'atmosphère souterraine. Nos représentations ne furent pas prises en considération : dès le lendemain on nous assigna une nouvelle corvée. Quoique nous n'eussions pas dit pourquoi nous ne voulions réellement pas en changer, on le devina parfaitement. Dans les mines, nous n'étions pas à la tâche ; nous travaillions autant que nous voulions et nous nous reposions de même ; puis à onze heures tout était fini, et le reste de la journée nous appartenait. En outre, nous n'étions sous terre que l'objet de la sympathie de ces galériens qui, non loin de nous, travaillaient comme nous, mais trois fois plus péniblement : les fers aux pieds ; c'était à eux qu'était dévolue la plus dure besogne. Ils perçaient des cryptes nouvelles, formaient des galeries soutenues par des poteaux, réunies par des arcs ; les uns étaient charpentiers, d'autres étaient chargés de vider les eaux, de transporter le minerai à un étage supérieur à mesure qu'il était extrait.

En se rencontrant avec nous, ces hommes, vraisemblablement criminels, nous témoignaient une muette mais

très évidente sympathie. Parmi eux se trouvait un brigand célèbre, appelé Orlof, d'une beauté et d'une force surprenantes. Ne pouvant pas demeurer longtemps sous terre, je montais de temps en temps prendre une provision d'air. Dès qu'Orlof m'apercevait, il faisait un signe à ses camarades, et aussitôt tous entonnaient à la fois une chanson russe et y faisaient entrer les sentiments qu'ils ne pouvaient pas m'exprimer autrement. Je n'étais pas seul l'objet de ces attentions délicates ; elles étaient renouvelées pour chacun de nous ; souvent ces pauvres gens nous prenaient en cachette la hache des mains et faisaient en dix minutes ce que nous n'aurions pas pu faire en une heure, et ce n'était pas l'intérêt qui les y poussait : strictement surveillés, c'est à peine si nous pouvions leur glisser un demi-mot de remerciement. Se doutant de tout ceci, l'autorité nous fit sortir des mines. Nous fûmes alors tenus de faire tant par jour. Une fois monté, le minerai est soumis à un travail d'épuration avant d'être fondu ; ce travail exige une expérience que nous n'avions pas. On nous divisa donc par paires ; chacune d'elles eut une civière, et notre corvée consistait à la remplir trente fois, avec cinq pouds de minerai chaque fois, et à la transporter à l'endroit où on le classait dans divers entrepôts. Le trajet était à peu près de deux cents pas. Nous nous mîmes à la tâche ; elle était au dessus des forces de quelques-uns d'entre nous ; les plus robustes faisaient double voyage, et de cette façon nous en venions à bout. A onze heures, la cloche annonçait la fin du travail, mais à une heure elle nous y appelait de nouveau jusqu'à six heures du soir ; il était dur par sa durée comme de sa nature, bien plus pénible que celui auquel nous étions auparavant soumis ; nous n'étions plus tentés d'aller

nous promener aux bords de l'Argoun, ayant besoin de repos les jours où il nous était permis d'en prendre.

Malgré cela, nous supportions gaiement notre position; le poids du travail était compensé par la liberté dont nous jouissions dans l'intérieur de notre caserne et les consolations que nous procuraient des conversations amicales. Ce bonheur relatif devait encore bientôt disparaître. Un nouveau commandant, M. Leparski, venait d'être nommé; vers le commencement d'août, on nous annonça qu'il était arrivé aux mines de Nerchintsk et qu'il nous visiterait le lendemain. Plusieurs d'entre nous l'avaient connu lorsqu'il commandait le régiment de chasseurs à cheval de Siéverski; il avait la réputation d'être un chef doux, indulgent et était également aimé de ceux qui servaient avec lui comme de ceux qui étaient sous ses ordres. Nous apprîmes donc sa venue avec plaisir. En effet, le lendemain il vint chez nous, accompagné de M. Bournachef; il fut affable, poli avec tous, et en nous quittant, il nous laissa l'espoir que notre situation serait améliorée. Cet espoir ne se réalisa pas: le jour même, on nous conduisit à la forge voisine et on nous y riva des fers aux pieds. On plaça en même temps auprès de nous un détachement de douze Cosaques, commandé par un sous-officier, et nous fûmes soumis à une surveillance plus sévère. L'employé et le directeur des mines craignaient de nous témoigner une condescendance dont les gronderait le commandant; les Cosaques, qui avaient l'œil sur nous jour et nuit, redoutaient d'être dénoncés par l'employé; toutes les autorités, s'épiant l'une l'autre, étaient également rigoureuses à notre égard. Les Cosaques étaient d'ailleurs si bien choisis, que nous ne pouvions assez admirer ces beaux et excellents jeunes gens. Tous

savaient lire et écrire ; la plupart avaient fait leurs études aux écoles du district et nous étonnaient par une variété de connaissances et un développement d'intelligence que nous étions loin d'espérer rencontrer dans un pays encore plongé selon nous dans sa grossièreté primitive.

C'est tout le contraire qui nous apparut. Nos Cosaques s'attachèrent bientôt à nous, et leur soif d'apprendre, qu'ils tâchaient de satisfaire en s'entretenant avec nous, nous causa la plus agréable surprise. Quelques-uns d'entre eux atteignirent dans la suite le rang d'officiers, et presque tous se distinguèrent par leur bonne conduite. Du reste, sauf la reprise des chaînes, nous restâmes soumis au même règlement ; aucune modification ne fut apportée à notre travail ; seulement, il n'y eut plus de promenades les jours fériés, et il aurait été difficile d'en faire avec les joyaux qui ornaient nos pieds. Les jours et les semaines s'écoulaient ainsi insensiblement. Nos anges gardiens continuaient de nous consoler, par des causeries, par des soins charitables, et par cette pure amitié qui vivifie et illumine tout ce qu'elle touche.

Sur ces entrefaites, une nouvelle maison de correction, construite à Tchita, se remplissait de nos camarades, qui y étaient dirigés des différentes forteresses où ils n'avaient été que temporairement transférés. Bientôt notre tour vint de les rejoindre. En octobre ou en novembre, nous partîmes de nouveau en charrette. Nos escortes nous accompagnaient, et nous parcourûmes encore au galop une route qui nous était déjà connue. La prison de Tchita ne tarda pas à se montrer à nos regards ; nous considérâmes avec une vive curiosité notre nouvelle résidence : elle était entourée d'une haie très élevée. Nous ne mîmes pied à terre qu'à sa porte ;

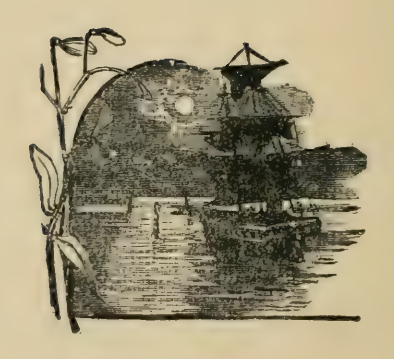
nous y fûmes reçus par le major Joseph Abramovitch Leparski ; les sentinelles s'écartèrent, nous nous jetâmes dans les bras de nos amis : c'étaient Narichkin, Pouchtchin, Fon-Visine. On nous casa avec eux dans quatre chambres ; le bruit des chaînes nuisait un peu à la conversation, mais nous finîmes par nous accoutumer à ce bruit...

Les questions, les causeries n'en finissaient pas les premiers jours de notre réunion. La cohabitation, la communauté de pensées et de sentiments nous lièrent de plus en plus les uns aux autres. Nous nous aimions sans doute déjà auparavant, mais ces relations de chaque moment imprimèrent à notre amitié un cachet particulier qu'elle n'a pas cessé de conserver. L'amitié est inviolable lorsqu'elle est fondée sur une confiance mutuelle, et surtout lorsqu'elle est inspirée et procède de Celui qui est l'amour suprême et parfait.

Je ne saurais terminer mon récit des trente années d'étroite captivité que j'ai subies, d'abord dans la maison de correction de Tchita, puis à l'usine de Pétrovski, qu'en remerciant hautement le Seigneur !

Le caractère politique de la société du *Bien public* s'était effacé, mais l'empreinte morale qu'elle avait imprimée à chacun de ses membres, s'était conservée sans altération et avait jeté les bases de cette estime réciproque, de ce sentiment élevé dont étaient animées les moindres de nos relations. L'estime réciproque n'était pas fondée sur les convenances du siècle, ni sur l'habitude acquise par une éducation raffinée, mais sur la passion de chacun de nous pour tout ce qui portait le cachet de la vérité et de la justice. Les jeunes gens qui étaient là atteignirent l'âge viril sous l'influence de cette direction morale, et ne s'en écartèrent

pas dans la suite. Dispersés dans tous les coins de la Sibérie, chacun de nous conserva sa dignité individuelle et conquit l'estime de tous ceux avec lesquels il se trouva en relation. Je ne puis clore ces lignes, je le répète, qu'en adressant une reconnaissante prière à notre unique Protecteur, à l'unique Semeur de toute bonne semence, à l'unique Auteur de tout bien. A lui seul gloire et reconnaissance!





II — Tristes aventures d'Auguste de Kotzebue.

Occasion de mon voyage en Russie. — Mon arrestation. — Je suis emmené à Mittau, de là à Saint-Pétersbourg, puis en Sibérie. — Mon arrivée à Tobolsk. — Premier entretien avec le gouverneur. — Déception et mortelles angoisses. — Défiance injurieuse à mon égard. — Les premières journées en Sibérie. — Différentes classes de prisonniers et traitements qu'ils subissent. — Mes occupations. — Sympathie des commerçants de Tobolsk. — Aventures diverses. — Description de la ville ; climat ; particularités intéressantes. — On m'oblige à quitter Tobolsk. — Préparatifs de départ. — Voyage à Kurgan. — Mon exil dans cette triste localité. — Mon logement. — Anecdotes curieuses. — Le mal du pays qui me torture partout. — Emploi de mon temps. — Mon domestique Rossi. — Le voisinage des Kirghis. — Un ami ménagé par la Providence : le polonais Sokoloff. — Une fête à Kurgan. — Détails de mœurs et description du pays. — Mes nouveaux projets. — Craintes et espérances. — Arrivée d'un courrier, porteur de ma grâce. — Joie universelle de la population. — Mes adieux. — Mon heureux départ.

AUTEUR dramatique allemand, j'avais autrefois composé une pièce sur le comte Beniowski, dans laquelle je faisais un tableau assez effrayant des souffrances que le malheureux exilé endura en Sibérie. Depuis longtemps j'avais oublié ce détail. Hélas ! l'empereur de Russie allait se charger de m'en faire ressouvenir !

Au commencement de l'année 1800, j'eus l'idée de faire avec ma famille un voyage en Russie, patrie de ma femme. Nous partîmes très gais, comptant nous procurer le double plaisir de voir du nouveau et de renouer connaissance avec nos parents; mais à peine avions-nous passé la frontière, qu'on arrête notre voiture et on nous réclame nos passeports. Nous les donnons. Le douanier reconnaît qu'ils sont

parfaitement en règle, mais il m'annonce qu'il a reçu l'ordre d'arrêter le voyageur porteur de ces passeports.

Qu'on juge de notre stupéfaction ! On ne nous donnait aucune raison de cette étrange façon d'agir. Notre voiture fut à la disposition d'un Cosaque, qui nous fit conduire à Mittau. Là, tandis que je me croyais au bout de mes peines, on me sépara de ma femme et de mes trois enfants encore en bas âge, et on me dirigea sur Saint-Pétersbourg. Puis, après m'avoir horriblement trompé en me promettant qu'on allait simplement me conduire à quelque distance, on prit la route de la Sibérie. Un conseiller impérial était chargé de moi et devait répondre de ma personne.

Je ne m'étendrai pas sur ce voyage, pendant lequel je fus en proie à la colère la plus vive, ainsi qu'à une sorte de désespoir, en même temps que torturé par la maladie. Mon récit commencera à mon départ de Kasan, ville peu éloignée de la Sibérie.

Ce fut le 29 mai que nous la quittâmes. Nous trouvâmes, malgré la chaleur qu'il faisait depuis quelque temps, beaucoup de neige dans les bois. La distance de Kasan à Perme est de six mille verstes environ, et le chemin côtoie toujours des forêts affreuses ; à peine y trouve-t-on un misérable village de quatre en quatre verstes. Quoique cette route soit large et droite, elle a le désagrément d'être très marécageuse ; l'épaisseur des arbres offre aux voyageurs l'image horrible d'un désert, et ce spectacle déchire l'âme.

Nous rencontrâmes ici, pour la première fois, de grandes troupes d'exilés, qui, enchaînés deux à deux, allaient à pied, soit à Irkutzk, soit aux mines de Nertschinski. Chaque troupe était accompagnée par des paysans, les uns à pied,



les autres à cheval. De tels exilés sont souvent plus de six mois en route. Leur garde est changée à chaque village. Ils nous demandèrent la charité, que nous leur donnâmes de bon cœur. Hélas ! quoique je passasse à côté d'eux dans une bonne voiture, ma position n'était-elle pas aussi cruelle que la leur ? A cela près de quelques commodités de la vie, n'étais-je pas exilé comme eux ? D'ailleurs la juste mesure de nos peines nous est donnée par notre âme, et la mienne me faisait croire que j'étais le plus infortuné des hommes.

L'aspect de ces victimes, les ténébreuses forêts, les chemins affreux, le récit des meurtres naguère commis dans ces déserts, tout devait augmenter ma douleur et mon effroi en ce moment ; mais je fis des efforts pour me distraire de pensées qui eussent redoublé mes souffrances. Je m'imaginai de chercher s'il n'y aurait pas quelque espoir de fuite. Quel n'était pas mon aveuglement de courir après un rayon d'espérance, à travers ces sombres feuillages qui ne laissaient pas même percer un rayon de soleil ? N'est-il donc pas d'obstacle pour l'imagination ? Non, il n'en est véritablement point. Je le sentis en ce moment : j'eus en effet l'idée de comploter avec ma femme, pour qu'elle m'aidât à fuir de la Sibérie. Je lui confiais mentalement mes projets, je lui en détaillais l'exécution ; je me reposais sur son adresse. Elle m'assurait que la réussite n'était point douteuse, et je me trouvais au comble de la joie. Je la félicitais de l'empressement qu'elle avait mis à venir me retrouver. Croirait-on que ce plan, d'abord purement idéal, fut, un moment après, le sujet de sérieuses réflexions, qui ne tendaient à rien moins qu'à une exécution réelle ?

Au milieu de toutes ces rêveries, nous arrivâmes à Perme

sans accident. Là, on me fit descendre chez un horloger qui tenait une espèce d'auberge. Cette ville de Perme est très misérable ; mais nous fûmes bien chez l'horloger Rosemberg, où l'on nous mena. Cet homme avait été autrefois au service du prince Biron, qui fut exilé. Le conseiller, qui me laissait souvent seul chez lui, avait oublié, en sortant, de fermer ma cassette. Je profitai de son oubli pour séparer cent roubles de ce qui restait de mon argent comptant, et je les serrai avec soin, comme si j'eusse prévu que mon conducteur allait faire une dernière sortie sur ma pauvre bourse. En effet, une heure après que j'eus pris cette précaution, il me demanda de l'argent. Je le refusai nettement ; il témoigna la plus grossière humeur, laissa échapper mille paroles dures, et finit par me menacer de faire des rapports désavantageux sur mon compte. La crainte qu'il ne se vengeât de cette manière me força à céder ; mais je lui dis, quand ma cassette fut ouverte : « Voyez, il ne reste là que cent dix roubles : c'est bien peu pour un homme qui aura mille besoins dans un lieu étranger, et qui n'aura aucune autre ressource, jusqu'à ce qu'il ait écrit dans son pays. Je veux bien cependant partager encore avec vous ce qui me reste, mais c'est pour la dernière fois. Voilà cinquante roubles ; je ne puis vous en donner davantage : si vous n'êtes pas content, faites contre moi tel rapport qu'il vous plaira ; je saurai de mon côté porter aussi mes plaintes quelque jour, et nous verrons qui des deux l'on désapprouvera. » Ces derniers mots parurent lui déplaire extrêmement, et même le rendre honteux ; mais il n'en prit pas moins mes cinquante roubles. Je gagnai, à lui avoir parlé aussi sèchement, qu'il ne me fut plus à charge sous ce rapport ; au reste, il parut

adopter une pratique toute contraire à celle des mariniers. Ceux-ci sont ordinairement très malhonnêtes dans le commencement du voyage, et se radoucissent, à mesure qu'ils approchent du port. M. le conseiller devint plus déplaisant, plus haïssable, plus cruel, à mesure que nous approchions du terme de notre route. Apparemment qu'il ne craignait plus que, lassé de ses vexations, je cherchasse à lui échapper. Je vais donner encore un trait qui montrera le plaisir qu'il prenait à me contrarier. La punition suivait de près sa cruauté.

Un soir, étant encore à Perme, nous vîmes éclater un violent orage. Au moment où l'on changeait de chevaux, le tonnerre gronda si fort, les coups devinrent si multipliés et si effrayants, que je priai le conseiller d'attendre, pour partir, que l'orage eût cessé. C'était faire une demande à laquelle tout homme sensé se fût rendu : il refusa. Je le suppliai de rester seulement une petite demi-heure où nous étions ; il voulut partir. Je lui représentai le danger que nous allions courir, soit parce que nous étions obligés de traverser une forêt, soit parce que notre voiture était couverte d'une grande quantité de fer qui pouvait attirer la foudre sur nous : il se mit à rire, et me répondit que c'étaient des contes d'écoliers. En vain je l'assurai que tout voyageur surpris par un orage avait la précaution de descendre de voiture, et de s'arrêter même en plein champ, plutôt que de continuer sa route : il rit encore plus fort et me dit que j'étais un enfant de croire de pareilles choses. Je n'eusse pas dû me fâcher contre lui, mais je ne pus me contenir. Seulement, au lieu d'insister encore pour attendre la fin de l'orage, je sautai dans ma voiture, en lui disant : « Si la foudre tombe sur moi, j'ai moins à perdre que vous ! »

Nous nous mîmes donc en route : les coups de tonnerre devenaient toujours plus forts. Environ à deux verstes de la station, nous parvînmes à une lande couverte de petites broussailles, qui du côté droit du grand chemin était tout enflammée. L'aspect d'un incendie de ce genre se distingue facilement de celui d'un bois tout en feu. La flamme court, rampe, serpente sur la terre, tantôt doucement, tantôt vite ; elle s'élance de temps en temps vers le ciel ; ensuite elle redescend, couve, sans se montrer, jusqu'à ce qu'elle ait rencontré une autre place où l'herbe haute et desséchée lui fournisse un nouvel aliment. Nous n'avions autre chose à craindre dans cet embrasement qu'une épaisse fumée ; mais l'aspect en était effrayant, il y avait de quoi avoir peur. A droite, cette lande tout en flammes ; à gauche, le ciel tout en feu ; c'est ainsi que nous allâmes pendant plusieurs verstes, jusqu'à ce que nous eûmes atteint un bois de pins très élevés et de bouleaux épais, qui heureusement n'était pas fort étendu. Nous l'eûmes bien vite traversé, et nous trouvâmes, en le quittant, de grandes eaux débordées qui interceptaient le passage jusqu'au village suivant. Il y avait bien un radeau tout prêt pour traverser ce lac, mais il était vide. La crainte de l'orage avait sans doute forcé les matelots à se retirer dans quelque maison. L'inondation était telle dans cet endroit, que nous fûmes obligés d'appeler et de crier longtemps avant que l'on nous entendît sur l'autre bord.

Enfin une nacelle conduite par un seul homme osa braver les flots. Je crus qu'elle n'arriverait jamais jusqu'à nous. Le malheureux qui la guidait, se trouva épuisé de fatigue quand il nous eut rejoints, et ses forces furent insuffisantes même pour remorquer le frêle bâtiment sur lequel nous

allions monter. Cependant nous étions résolus à passer. Nous lui dîmes d'approcher le radeau jusqu'à la terre ferme ; il nous déclara qu'il lui était impossible de le pousser tout à fait au bord, parce qu'il le ferait entrer dans la vase, et qu'on ne pourrait plus ensuite l'en retirer. Il ajouta que nos chevaux, qui étaient au nombre de cinq et qui paraissaient vigoureux, pouvaient bien conduire la voiture. Nous fîmes la sottise de le croire, et nous suivîmes son conseil. Les roues entrèrent dans l'eau jusqu'à l'essieu ; quatre des chevaux arrivèrent heureusement jusqu'au radeau ; mais le cinquième, un des limoniers, resta les pieds de derrière dans la vase, tomba sur le côté, et ne put se débarrasser ; les cris, les coups de fouet furent inutiles. Plus on faisait d'efforts, plus la voiture penchait, plus le radeau sur lequel tiraient les quatre autres chevaux menaçait de chavirer. Mes conducteurs, avant tous ces embarras, étaient sortis de la voiture ; mais moi, retenu par une malicieuse audace, j'avais voulu y rester. Cependant, lorsque je vis quels dangers je courais, et que la mauvaise corde d'écorce qui retenait le radeau au rivage pouvait être facilement rompue par les secousses multipliées des chevaux, je trouvai qu'il était prudent de descendre à mon tour et de gagner notre embarcation. Je me mis dans l'eau jusqu'aux genoux pour y parvenir. Dès que j'y fus, le conseiller prit lui-même le fouet à la main et s'assit sur le siège ; le postillon tira les chevaux par la bride, le courrier les frappa avec un morceau d'écorce d'arbre, le paysan tint la corde de toutes ses forces, pour qu'elle ne pût échapper ; mais tout cela n'aboutissait à rien.

Pendant que chacun criait, jurait, se mettait en fureur, le tonnerre continuait de gronder avec fracas, les éclairs sem-

blaient se rapprocher de nous. Bientôt les coups de tonnerre devinrent si effrayants, que la crainte s'empara de moi ; je n'osai plus lever les yeux ; de quelque côté que j'eusse regardé, le ciel couvert d'épais nuages aurait ajouté à la terreur que je ressentais déjà. Le conseiller se mit à rire de pitié quand il me vit ainsi tremblant ; il bravait la tempête ; mais au moment où il montrait le plus de témérité, un éclair nous aveugla tous, et le feu du ciel tomba sur un bouleau, à trois cents pas de l'endroit où nous étions. Nous devînmes à la fois sourds, aveugles et pour ainsi dire muets. Mes deux conducteurs et le paysan ne retrouvèrent la voix que pour s'écrier : « Dieu, miséricorde ! » Le conseiller, pâle et défait, demeurait dans une stupéfiante immobilité ; lui-même, ainsi que le courrier et le paysan, ne cessaient plus de faire des signes de croix. C'est que, lorsqu'on se voit à deux doigts de la mort et que la puissance divine se manifeste parmi les éléments d'une manière si saisissante, il n'y a plus rien qui puisse retenir ou refouler le cri instinctif de l'âme vers Celui de qui seul on peut attendre du secours. Les blasphèmes n'oseraient plus se faire entendre ; l'homme est irrésistiblement entraîné à se prosterner devant Dieu.

Lorsque l'orage fut un peu calmé, le cocher Schulkins reprocha amèrement au conseiller l'entêtement qu'il avait mis à ce que l'on partît malgré le danger. Le paysan se plaignait de son côté de cette folie d'avoir voulu passer l'eau malgré l'orage. Je mêlai mes plaintes, mes reproches aux leurs, et M. le conseiller ne sut plus à qui répondre. Il était hébété comme un homme qui sent qu'il a fait une sottise.

Cependant le ciel redevenait plus clair et plus serein.

Alors quelques hommes qui nous aperçurent de l'autre bord accoururent à notre secours. Ils nous aidèrent à relever notre cheval et à faire entrer la voiture dans le radeau ; nous partîmes ensuite. La traversée fut heureuse, et M. le conseiller voulut bien promettre de n'être plus aussi opiniâtre à l'avenir.

De Perme à Tobolsk, on compte encore plus de neuf cents verstes ; mais les chemins sont bien meilleurs, et le pays offre des sites autrement agréables qu'entre Kasan et Perme. On ne rencontre plus de forêts de sapins, mais de jeunes bouleaux : ces forêts en outre sont entrecoupées de terres ensemencées. Des villages assez grands et bien bâtis, habités soit par des Russes, soit par des Tartares, se trouvent à peu de distance les uns des autres. Les dimanches et les jours de fête, la multitude de gens qu'on voit se réjouir fait oublier que l'on entre dans la Sibérie. Les maisons de la plupart de ces habitants sont aussi plus propres et plus commodes que celles des autres villages russes. On y remarque dans chacune, outre la chambre qui est occupée ordinairement et qu'on nomme *isba*, une autre jolie pièce, la *gornitza*, où il y a des fenêtres de pierre spéculaire, ou talc transparent. De plus, on y trouve des meubles : une table couverte d'un tapis, des bancs commodes, des images de saints bien encadrées, etc., ainsi que des ustensiles que l'on ne voit pas communément dans les ménages de paysans. Les Sibériens paraissent porter l'amour de l'hospitalité à un degré plus haut que les Russes. On peut aisément les distinguer à un dialecte qui leur est particulier.

Mais si cette population paraît nombreuse les jours de fête, parce que tous les habitants sont réunis dans les

places publiques, combien elle paraît faible quand chacun est employé dans les champs ! On fait quelquefois plusieurs verstes sans apercevoir un seul être humain.

On ne rencontre dans le gouvernement de Perme qu'une seule ville d'importance : c'est Ekaterinenbourg. De là nous partîmes pour nous rendre à Tinnen. Quarante et quelques verstes avant d'y arriver, nous traversâmes, au milieu d'un bois, les frontières de la province de Tobolsk, qui y sont désignées par quelques poteaux. Le conseiller eut la cruauté de me faire remarquer ces premières indications du lieu de mon exil. Je ne lui répondis rien : un sentiment d'horreur déchira mon âme. Hélas ! mon imagination vive et ardente ne suffisait-elle pas à me tourmenter? Fallait-il, par des observations minutieuses et barbares, augmenter l'amertume de mes pensées ? Mais il était écrit que je devais boire jusqu'à la lie ce calice amer de la douleur et qu'aucune sorte de souffrance, physique ou morale, ne devait m'être épargnée !...

J'étais véritablement sur la terre de l'exil !... Après un court arrêt dans une auberge, je remontai en pleurant dans ma voiture et nous partîmes. Je cachai mon visage dans mes deux mains ; de temps en temps des sanglots, que je m'efforçais d'étouffer, m'échappaient malgré moi. Mes conducteurs, qui ne concevaient pas pour quelle raison je m'abandonnais à ce désespoir, me demandèrent ce qui m'affligeait, et pourquoi je n'avais pas mangé à l'auberge ; je ne leur répondis rien : leurs cœurs ne m'eussent pas compris ; et peut-être j'aurais eu la douleur de voir tourner en dérision ma trop juste sensibilité.

Toujours déchiré secrètement comme par une douloureuse

épine, j'arrivai à la dernière station avant Tobolsk. Les rivières d'Irtick et du Tobol avaient inondé tout le pays dans un espace de quelques verstes. Nous fûmes obligés de laisser là notre voiture, d'empaqueter tous nos effets sur une petite nacelle, et de faire le reste du voyage par eau. L'atmosphère était brûlante. Nous voguâmes assez vite. Pendant ce temps, mes conducteurs s'endormirent, et je crus qu'ils le faisaient exprès pour n'être pas obligés de répondre à mes nouvelles questions ; car, plus j'approchais de Tobolsk, plus je doutais que ce fût là le lieu de mon exil.

Après trois heures de navigation, j'aperçus, à une distance d'environ une demi-verste, cette ville qui devait, m'avait-on dit, être ma prison. Tobolsk est bâti sur les rocs escarpés de l'Irtich ; son aspect a quelque chose de pittoresque, à cause d'une multitude de clochers : son côté remarquable est principalement la partie haute, qui présente aux regards la citadelle et l'ancienne demeure du gouverneur. Ce château a été presque entièrement détruit par un incendie, mais il offre encore quelque chose d'imposant. Ici mes conducteurs se réveillèrent, et je vis bien quelle différence existe entre un cœur grossier, qui l'est par simple nature, et celui qui l'est par perversité. Dans ce moment, le conseiller s'abandonna à tous les transports de sa joie ; il ne cessa de plaisanter, de rire, de chanter ; et manquant aux égards, au respect que l'on doit au malheur, il ne semblait occupé que de faire admirer avec quel succès il avait terminé ce long voyage. Le courrier au contraire gardait un morne silence ; il paraissait rentrer en lui-même ; il savait bien que c'était là que mon sort allait se décider, et ne jetait sur moi que des regards à la dérobée. Je lui sus gré de cette réserve qui révélait quelque sensibilité.

Après avoir navigué dans la partie basse de la ville, qui était tellement inondée que les habitants allaient en bateau pour se visiter et vaquer à leurs affaires, nous débarquâmes à Tobolsk, le 30 mai, à quatre heures après midi, dans un endroit voisin du marché, appelé bazar. Là, nous fîmes venir un homme avec un chariot; nous y transportâmes nos effets, et nous allâmes droit chez le gouverneur, qui demeurait sur la montagne.

Quand nous fûmes arrivés devant la maison, le conseiller descendit le premier, afin d'avoir une audience secrète, et me laissa seul avec le courrier. Pendant un quart-d'heure que dura cet entretien, dont je redoutais l'issue, les domestiques du gouverneur sortirent les uns après les autres, me regardèrent avec curiosité, et se parlèrent tout bas. C'était moins le désagrément d'être ainsi en spectacle à tant de sots, qui m'affligeait, que la crainte d'apprendre un nouveau malheur. Le conseiller parut enfin : il me fit signe de le suivre, et me conduisit, par le jardin, au pavillon où le gouverneur venait de faire sa sieste. Je ne fis qu'une seule question en chemin : « Resterai-je ici ? » A quoi il me répondit : « Je n'en sais rien. »

La porte du pavillon s'ouvrit ; le conseiller me fit entrer, et resta derrière moi. Je m'avançai avec courage ; je fus bientôt devant le gouverneur, M. de Kuschelef, qui me parut âgé de plus de quarante ans, et dont la figure noble et spirituelle ne démentait pas la réputation qu'il avait d'être très humain. Les premières paroles qu'il m'adressa, furent : « Parlez-vous français, monsieur ? — Oui, monsieur, » répondis-je promptement ; j'avais cru, à ce mot, entendre la voix d'un ange, et je fus au comble de la joie quand je vis que je pourrais me faire comprendre. Il m'invita, non

pas avec cet air sévère que l'on témoigne aux prisonniers, mais avec honnêteté, à m'asseoir près de lui; j'obéis. « Votre nom m'est bien connu, monsieur, me dit-il d'abord; il y a un homme de lettres qui le porte comme vous. — Hélas! monsieur, je suis cet homme de lettres. » Cette réponse l'interdit; il me fixa et s'écria : « Comment se peut-il que vous soyez?... comment vous trouvez-vous ici? pour quel motif? — Je l'ignore : on n'a pas cru nécessaire de me l'apprendre. J'ai eu jusqu'à ce moment l'espérance que vous daigneriez m'en instruire. — Moi? je l'ignore comme vous; je ne sais rien autre chose que ce qui est renfermé dans cet ordre : il porte purement et simplement, que le président de Kotzebue, venant de Reval, est confié à ma surveillance. » Il me montra l'ordre qui, en effet, ne paraissait contenir que cette courte instruction. « Mais je ne viens pas de Reval, ajoutai-je, je viens des frontières de la Prusse. — Vous n'aviez peut-être point de permission de l'empereur : il faut une passe, qui sans doute vous manquait. — Non, assurément, j'étais tout à fait en règle; ma passe était donnée au nom de sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies, et signée, d'après ses ordres, par le ministre; mais elle n'a pas été respectée. On a fait plus : on m'a arraché des bras de ma famille, sous le prétexte de me conduire à Saint-Pétersbourg; et dès que nous avons eu passé Riga, on a changé de route, et l'on m'a traîné jusqu'ici sans aucun interrogatoire, sans aucun examen. »

Le gouverneur allait me répondre; il se retint par prudence, et continua en me disant : « Comment! vous ne savez rien des motifs qui vous ont fait condamner à l'exil? vous ignorez absolument de quoi l'on vous accuse? — Absolument. J'ai cherché pendant toute la route, et je cherche

encore la cause d'un pareil traitement, à moins que ce ne soit pour mon drame sur Beniowski. Mais qu'y a-t-il là de répréhensible ? » Il garda encore le silence avec une espèce de contrainte, et poursuivit après, en ajoutant : « J'ai lu, de vos ouvrages, tout ce qui est traduit en langue russe ; je me réjouis fort d'avoir fait votre connaissance, quoique par rapport à vous, je n'eusse pas désiré que ce fût dans cet endroit. — C'est au moins, repartis-je, un grand adoucissement à mes maux, que d'être tombé entre les mains d'un homme aussi respectable : j'espère qu'il me sera permis de rester près de vous. — Je le voudrais, puisque je ne pourrais que gagner infiniment dans votre société ; mais hélas ! il n'est pas en mon pouvoir de satisfaire votre désir à ce sujet. — Que dites-vous, monsieur ? quel effroi vous me causez ! Quoi ! je ne puis pas même espérer de rester ici ? ce n'est pas un malheur assez grand d'être obligé de regarder le séjour de Tobolsk comme une grâce ? il faut que dans l'état de maladie où je suis, je voyage plus loin encore ! — Je ferai, monsieur, tout ce qui dépendra de moi pour adoucir vos peines, et je me trouverai trop heureux de vous soulager : croyez que je suis très affligé de ce que mon ordre porte de vous désigner un endroit pour habiter, non dans Tobolsk, mais dans le gouvernement de Tobolsk. Vous savez que je ne dois, ni ne peux m'écarter de mes instructions ; cependant, pour vous prouver que j'ai du moins la bonne volonté de vous rendre service autant qu'il m'est possible, je vous laisse le maître de choisir, parmi toutes les petites villes de mon gouvernement, celle qui vous conviendra le mieux : je n'en excepte que Tinnen, parce qu'elle est sur la grand'route.

— Je vous remercie beaucoup de cette déférence, répon-

dis-je ; mais comment voulez-vous que je choisisse d'une manière convenable ? Étranger, comme je le suis en Sibérie, je réclame, auprès de votre Excellence, la bonté de fixer elle-même mon choix ; je la prie, surtout, de m'éloigner le moins possible de Tobolsk. — Voulez-vous aller à Ischin ? c'est la ville la plus prochaine ; elle est à trois cent quarante-deux verstes, ou à peu près cinquante milles d'Allemagne : si pourtant vous consentez à suivre mon conseil, je vous engage à choisir de préférence Kurgan, qui est à la vérité plus éloignée, puisque l'on compte d'ici quatre cent vingt-sept verstes, ou soixante-quatre milles d'Allemagne, mais dont le climat est infiniment plus doux : c'est l'Italie de la Sibérie, et même il y croît des cerises sauvages ; ce qui vaut mieux encore, vous y trouverez de bonnes, d'excellentes gens, avec qui il est facile et agréable de vivre. — Je consens à me rendre à Kurgan. Dites-moi si je pourrai demeurer ici quelques semaines, pour me délasser des fatigues et des incommodités du voyage ? »

Le gouverneur réfléchit quelque temps, puis il souscrivit à ma demande avec complaisance, en me promettant même de m'envoyer un médecin. J'avais une seconde question à lui faire, question bien plus intéressante : je redoutais un refus, et je n'osais parler ; le gouverneur s'aperçut de mon irrésolution, me questionna ; alors j'avouai naïvement que je craignais de lui demander s'il me serait permis d'écrire à ma femme. « Assurément, me répondit-il. — Et à l'empereur ? — Sans aucune difficulté, mais ce sera sous le couvert du général-procureur : c'est lui qui fera passer vos lettres, si elles ne contiennent rien de répréhensible ou de dangereux. »

Je me levai aussitôt, et je sentis mon cœur soulagé d'un

poids écrasant ; je priai M. de Kuschelef de me désigner un logement dans la ville ; il s'empressa de m'indiquer celui que je devais prendre. Je le quittai en l'assurant de ma reconnaissance et en me recommandant à lui.

Mon conseiller me parut être à ses yeux un homme de peu d'importance, car il reçut ses ordres d'une manière bien soumise. Dès que nous fûmes hors de chez le gouverneur, il me demanda si je demeurerais à Tobolsk. « Non, » lui répondis-je d'un air qui lui fit comprendre mon mécontentement d'avoir été trompé. Mais je m'ouvris sans peine au courrier, et je lui dis que j'avais reçu de M. de Kuschelef d'agréables félicitations, comme étant le littérateur dont il croyait que je portais seulement le nom. Aussitôt mon conseiller s'écria : « Il a voulu savoir de moi si vous en étiez le parent ; je n'ai pu satisfaire sa curiosité. » Je souris à cette exclamation. Sa surprise fut extrême lorsqu'il remarqua que beaucoup de personnes dans Tobolsk me saluaient, m'embrassaient, et me comblaient d'honneurs. En réalité j'étais aussi très étonné de trouver dans un coin de la terre si éloigné et si sauvage, tant de personnes de connaissance, et même des amis qui s'intéressaient à mon sort. Mais je ne dois pas interrompre mon histoire.

La police nous montra le quartier que doivent occuper à leur arrivée tous les malheureux exilés d'un rang distingué. Ce sont deux chambres vides, chez un bourgeois de la ville. Ces chambres, je ne sais pourquoi, ne sont pas payées. Ce bourgeois s'embarrasse donc fort peu de leur embellissement. Les fenêtres sont cassées, les murs couverts de quelques vieux morceaux de tapisserie ; la vermine y abonde, et il y a au-dessous de la croisée un bourbier qui exhale une odeur méphitique. Voilà les agréments que je reconnus au

premier coup d'œil. Croirait-on que je n'en fus pas effarouché ? Je pouvais craindre de me voir jeté dans une noire prison. Avec le même droit qu'on avait eu de m'envoyer en Sibérie, on pouvait me plonger dans un cachot, me charger de chaînes, et me faire donner le knout.

Par une libéralité qui parut nouvelle à mon hôte, mais dont j'ai toujours tâché de me faire une vertu d'habitude, j'obtins bientôt quelques meubles, une table, des bancs ; pour un bois de lit, je ne pouvais espérer d'en avoir un ; il fallait que je l'achetasse, ainsi qu'un matelas : je m'y déterminai, quoiqu'il ne fût pas nouveau pour moi de coucher par terre. Je m'étais plus d'une fois déjà étendu sur mon manteau, et couvert de ma vieille robe de chambre de soie. Ce dernier de mes effets, que mon domestique avait emballé, me faisait éprouver, chaque fois que je le touchais, les plus douces émotions. Je me rappelais qu'on avait la coutume d'en envelopper mon jeune fils, et ce souvenir me rendait cet effet d'un prix inestimable. Je ne pouvais le poser sur moi, sans croire encore à la présence de mon aimable enfant.

Une heure après que j'eus pris toutes ces dispositions, et que je me fus installé dans mon logement, un officier de police se présenta, accompagné d'un bas officier. Il venait, suivant la forme, me recevoir des mains du conseiller. Sa visite me plut beaucoup, en ce que je pressentis que je serais débarrassé de ce désagréable conducteur, et que je n'aurais plus rien à démêler avec lui. L'officier de police, M. Katalinsky, me parut très aimable. Il me dit honnêtement que, comme il était de son devoir de faire tous les jours son rapport sur moi, il viendrait chaque matin prendre de mes nouvelles. Il ajouta que le bas officier devait rester près de

moi, mais plutôt pour me servir que pour me garder. Ensuite il me quitta. Je n'eus qu'à me louer, pendant mon séjour à Tobolsk, de la liberté qu'il me laissa.

Le conseiller se voyant débarrassé de moi, et conséquemment dégagé de sa responsabilité, devint moins méfiant, moins empressé à me contrarier. Il me promit, en sortant de ma chambre, de m'amener un ami qu'il avait accompagné un an auparavant, et dont il n'avait cessé de me faire l'éloge pendant la route. Comme j'étais intimement pénétré du peu de discernement de M. le conseiller, j'avais une mauvaise idée de ceux qu'il disait ses amis. Les louanges qu'il leur prodiguait me faisaient craindre qu'ils ne fussent dignes de lui ; et ceux chez qui j'avais logé devaient me donner une juste opinion des autres. Je ne parus donc pas très curieux de voir ce personnage qu'il voulait me présenter ; mais je fus bien agréablement surpris, quand je vis M. Kiniœkof, avec qui il revint un moment après. Ce jeune homme, aussi instruit qu'aimable, m'aborda en me parlant français. Il commença par m'assurer qu'il m'estimait et m'honorait, comme hommes de lettres ; il plaignit mon malheureux sort, et surtout il me témoigna la plus vive compassion de ce que j'avais fait la route sous la garde du conseiller qui l'avait lui-même accompagné. « Mais il se vante d'être votre ami ! lui dis-je. — Dieu me préserve d'une pareille liaison ! me répondit-il aussitôt ; vous concevez facilement que j'ai dû le ménager, et je le dois encore, puisqu'il me procure une connaissance aussi intéressante que la vôtre. » On ne pouvait rien dire de plus obligeant.

Kiniœkof était fils d'un riche seigneur de la ville de Simbirsk. Il avait été, au moment où il s'y attendait le moins, arrêté et conduit à Tobolsk avec deux de ses frères et trois

autres officiers. Leur crime était d'avoir laissé échapper, dans un repas joyeux, une plaisanterie un peu libre qu'un traître avait promptement rapportée à l'empereur. Lui seul avait eu le bonheur de rester dans cette ville. Deux d'entre eux avaient été envoyés à Irkutzk ; et le plus jeune de ses frères était à quatre mille verstes de Tobolsk, dans un petit fort où on le tenait enchaîné. Un autre languissait à Bérésow, c'est-à-dire « dans l'enfer » de la Sibérie.

La rencontre de ce jeune infortuné contribua à me donner quelques jours de tranquillité. La délicatesse, la pureté de ses sentiments, me permettaient de me livrer avec lui aux douces impressions de l'amitié. Pour la première fois, je remerciai le conseiller. C'était à vrai dire la première consolation qu'il me donnait.

Kiniœkof, après toutes les cérémonies d'usage entre gens qui ne se connaissent pas, me témoigna la plus grande confiance et le désir sincère de se lier avec moi. Il en chercha les moyens et les trouva sans peine. D'abord il me parla d'une petite bibliothèque dont il était possesseur ; quelle bonne nouvelle ! Il me promit des livres ; quel bonheur ! depuis si longtemps je n'en avais pu voir ! J'appris de lui que l'empereur avait défendu, depuis peu, l'entrée de tous les ouvrages étrangers dans ses États ; par conséquent, chaque livre de contrebande que l'on pouvait se procurer devenait un vrai trésor. Il me raconta que plusieurs de mes compositions avaient de la vogue en Sibérie. Et il ajouta, ce qui était bien flatteur, que mon arrivée à Tobolsk avait fait plus de sensation que celle des six généraux envoyés par l'empereur. Il finit par me proposer sa maison et sa table. Nous nous quittâmes après une heure d'entretien, très satisfaits l'un de l'autre.

Peu à peu je reçus les visites d'autres exilés ; d'abord le baron de Sommaruga, né à Vienne, qui se disait colonel au service de l'Autriche, et chevalier de l'ordre de Marie-Thérèse. Quinze jours après qu'on l'avait emmené, sa femme s'était séparée avec courage de ses parents, pour le rejoindre. Sans savoir un seul mot de la langue russe, et accompagnée d'un simple voiturier, elle s'était mise en route, décidée à aller jusqu'au lieu où son époux avait été exilé. Apprenant à Moscou qu'il était malade à Twer, elle était revenue tout de suite sur ses pas et l'avait retrouvé dans cette ville. Là, prodigue de soins envers lui, elle était parvenue à le guérir ; ensuite elle l'avait suivi jusqu'à Tobolsk. Je fus à même d'admirer cette merveille de constance et d'affection ; je pus admirer aussi sa charité ; car, dans les premiers jours de mon arrivée, comme je n'avais à manger que du pain, puisque je ne savais rien préparer moi-même, encore moins demander ce que je désirais, elle eut la bonté de m'envoyer plusieurs fois de la soupe et d'autres mets de sa table.

Je vis encore un autre exilé, le comte Soltikow, homme très âgé qui, à ce qu'on me dit, était déjà à Tobolsk depuis plusieurs années, pour avoir eu des livres prohibés. Ce comte tenait dans cette ville une fort bonne maison ; il savait plusieurs langues et paraissait être de très bonne société. Il me proposa de me faire lire les gazettes françaises et allemandes : j'acceptai avec reconnaissance.

Trois marchands de Moscou, dont deux Français, et un Allemand nommé Beker, furent du nombre de ceux qui vinrent me visiter. Ils avaient été exilés pour avoir fait la contrebande jusqu'à concurrence de la somme de deux cents roubles. M. Beker, surtout, me sembla un aimable et excellent homme. Sa femme était allée à Saint-Pétersbourg, dans

l'espoir d'obtenir la grâce de son mari, et de le faire mettre en liberté. Si elle ne réussissait pas, il l'attendait avec ses ses enfants. Je fis des vœux secrets dans ce moment pour que ma famille fît route avec la sienne.

Trois ou quatre Polonais dont j'ai oublié le nom, et qui avaient été exilés pour affaires politiques, se présentèrent aussi chez moi. C'étaient de pauvres gentilshommes qui recevaient par jour de la couronne vingt kopeks pour leur nourriture et leur entretien. Enfin ma chambre ne fut pas vide de la journée. Ces hommages commençaient à devenir gênants, et je soupirais après le soir pour être seul et tranquille. Je désirais me jeter sur mon lit et m'y livrer à mes pensées.

Ce moment arriva. Je me couchai, mais j'eus une peine infinie à m'endormir. Il m'arriva cette nuit un singulier événement, dont j'abandonne l'explication à mes amis Huffeland et Gall ; voici le fait :

Je m'éveillai tout à coup. Il me sembla que j'étais sur un vaisseau : non seulement j'en sentais le mouvement, mais encore j'entendais le murmure des vagues, les voix et les cris des matelots. J'étais cependant en pleine connaissance. Mon lit étant très bas, je ne pouvais apercevoir par la croisée que le ciel azuré; cet aspect ajoutait à mon illusion. Enfin je croyais si bien que tout cela existait tel que je l'imaginais, qu'il me fut impossible de ne pas me lever. Eh bien! mon erreur subsistait toujours. J'étais partagé entre ces deux sentiments de la crédulité et de l'illusion. J'avais beau me promener dans ma chambre, voir le conseiller qui dormait, retrouver tout ce que j'avais remarqué la veille, je me sentais toujours sur un vaisseau. Quand je m'approchai de la croisée pour fixer les maisons, je vis devant moi un

grand édifice construit en pierre : il était seul immobile ; toutes les autres maisons de bois m'offraient l'aspect de bâtiments qui voguaient autour de moi sur l'immensité de la mer. « Où me conduit-on ? » me disais-je ; je me répondais à moi-même : « Nulle part ; je suis dans ma chambre, et mon erreur est complète. » On ne saurait décrire à quel point cet état fait souffrir. Je fus ainsi pendant une demi-heure. Peu à peu l'illusion se dissipa, et cessa tout à fait, il ne me resta qu'une forte palpitation de cœur. La crainte, le trouble avaient agité mes sens ; mais je n'avais ni mal, ni chaleur, ni oppression dans la tête. Je pensais que c'était un signe avant-coureur de la folie, et je me retraçai aussitôt l'image du vieillard à qui l'égarement ne laissait que le souvenir de sa famille. Si je dois devenir tel que lui, m'écriai-je, au moins que la même pensée m'occupe jusqu'à la mort ! (1).

Le jour suivant je reçus la visite du conseiller de la cour, Peterson, chirurgien-major de Tobolsk, originaire de Revel : je me hâtai de lui raconter ce que j'avais éprouvé pendant la nuit. Il me répondit que cette espèce de délire provenait de la fatigue du voyage et des peines continuelles qui avaient un peu aliéné mon esprit ; mais il m'assura qu'il n'y avait aucun danger. Cette définition ne me parut pas très psychologique ; je m'en contentai à défaut d'une autre plus satisfaisante ; d'ailleurs, j'avais pour ce brave homme la prévention la plus favorable : c'était un compatriote de ma femme. Sans ce motif, il avait bien d'autres titres à mon estime : son humanité seule devait me le rendre infiniment cher, si l'in-

(1) C'était simplement une hallucination, provenant de l'état maladif de l'auteur. On peut voir un récit analogue dans *Mes Prisons* de Silvio Pellico ; mais l'hallucination portait sur un objet différent. Il n'était pas nécessaire de recourir à Gall pour avoir l'explication de ces phénomènes.

térêt qu'il me témoigna n'eût dû lui gagner toute ma confiance. Pendant mon séjour à Tobolsk, il me prodigua tous les secours de son art avec un empressement inimaginable ; il me soulagea même quand je fus loin de lui ; car j'avais emporté, par suite de ses conseils, une petite provision de médicaments qui me devinrent bien nécessaires à Kurgan, où je fus obligé d'être mon propre médecin. Il fit aussi tout ce qui dépendit de lui pour engager le gouverneur à me garder dans cette ville ; mais M. de Kuschelef ne pouvait déroger à l'ordre qu'il avait reçu. Il est toujours spécifié dans les instructions remises au gouverneur, aussitôt l'arrivée d'un prisonnier, que l'exilé est envoyé à Tobolsk, ou dans le gouvernement de Tobolsk. Dans le dernier cas, le lieu est quelquefois désigné, comme Bérésow, Omsk, etc.; s'il n'est pas indiqué, le gouverneur est le maître de déterminer l'endroit ; et c'est là-dessus que mes amis fondaient leur espérance de me voir rester avec eux. Mais, suivant la règle générale, le gouverneur ne pouvait choisir de préférence Tobolsk. S'il prenait ce parti, ce n'était qu'en faveur de quelque prisonnier de peu d'importance, et duquel on ne s'occupait plus le lendemain de sa punition. Mais moi, j'étais par malheur trop connu : la manière dont on m'avait exilé avait été accompagnée de circonstances particulières qui devaient nécessairement faire ouvrir les yeux sur moi. Je devenais intéressant pour le public qui me voyait victime d'un acte arbitraire, et je l'étais bien davantage pour celui qui avait injustement provoqué mon exil ; alors le gouverneur ne pouvait faire pour moi ce qu'il eût osé si j'eusse été dans la foule du peuple ; il avait à craindre qu'on ne fît au ministre des rapports secrets qui le compromettraient. Je ne pouvais donc l'accuser s'il ne prenait pas envers moi une décision plus

favorable ; je dirai même qu'il souffrit beaucoup de ne pouvoir accéder à la demande de mon médecin, qui appuyait la nécessité de mon séjour à Tobolsk sur les raisons de ma faible santé. Il ne lui fut possible que de m'accorder la permission de venir dans cette ville, toutes les fois que mes maux physiques l'exigeraient.

Je passai la première journée, pendant laquelle je me vis libre, à m'occuper du Mémoire que j'avais résolu d'envoyer à l'empereur. Comme j'avais rassemblé tous les matériaux utiles pour le faire, je n'avais plus besoin que de transcrire. Je le divisai en dix-huit articles, que j'appuyai chacun de la preuve la plus forte. Voici comment se terminait cette défense :

« Kotzebue croit avoir prouvé par tout ce qui précède que, depuis vingt ans, il a vécu sans reproche ; qu'il n'a jamais eu d'opinions révolutionnaires ; qu'il n'a jamais entretenu de correspondances cachées ; qu'il n'a jamais écrit sur la politique ; qu'il a toujours respecté et honoré ses souverains ; qu'enfin il aime sa femme, ses enfants, la vertu et l'obscurité.

» Par quelle faute a-t-il donc été assez malheureux pour attirer sur lui le courroux de sa Majesté l'empereur de Russie ? Il n'en sait rien ; il cherche en vain à le deviner. Il ne lui reste d'autre suspicion que celle-ci : un ennemi secret aura pu tirer de ses écrits quelques principes, quelques phrases, et les aura placés dans un jour défavorable. Plein de cette idée, il réclame de sa Majesté la permission, la grâce de se défendre. Elle n'ignore pas que les choses les plus innocentes peuvent être présentées d'une manière perfide. Kotzebue a pu se tromper souvent ; c'est un malheur qui arrive à tous les gens de lettres ; un mot irréfléchi, une phrase équivoque, échappent au plus scrupuleux des

littérateurs ; mais il jure devant Dieu, comme devant sa Majesté, que cette faute est involontaire, et n'a jamais été préméditée ; il n'a jamais voulu s'écarter davantage des bornes du respect que de celles de la vertu. Si enfin il est coupable d'un pareil tort, n'en a-t-il pas assez supporté la peine ? C'est à la main paternelle de son souverain à le tirer de l'abîme où il est plongé quoique innocent, et à rendre au bonheur le plus soumis des sujets.

» Que sa Majesté daigne jeter un regard de pitié sur l'infortuné Kotzebue ; qu'elle envisage sa cruelle position ! La douleur creuse peut-être en ce moment le tombeau d'une malheureuse épouse. Bientôt aussi la fortune de Kotzebue sera renversée, et cette ruine entraînera celle de ses enfants ! Sa réputation est en jeu, et toute la terre va le croire coupable d'un crime : enfin, il est d'une santé faible et languissante, et manque de tout dans un climat affreux. Le désespoir, la misère, les souffrances auront bientôt fini d'épuiser les sources déjà éteintes de sa vie. Un époux tendrement chéri, un père de six enfants sera abandonné de toute la nature, au moment de rendre le dernier soupir ! Et ce sera là le sort d'un innocent ! Non... non ! Paul le juste, Paul vit encore ; il rendra à cet infortuné l'honneur, la vie et le repos, en le ramenant dans les bras de sa famille. »

Lorsque j'eus fini ce Mémoire, le conseiller de la cour entra, et me dit qu'il allait faire une visite au gouverneur. Je le priai de s'informer de l'heure à laquelle je pourrais le lendemain lui rendre mes devoirs, et lui faire part de ce que j'avais écrit. Il me promit de le faire. Je relus, pendant son absence, plusieurs fois mon Mémoire, et le trouvant simple comme la vérité, je brûlai d'impatience de voir le conseiller rentrer de chez M. de Kuschelef. Il rentra en effet peu de

temps après, et m'annonça que M. le gouverneur serait à mon service depuis cinq heures du matin jusqu'à onze du soir. Il était impossible de me témoigner plus de déférence : aussi le conseiller ne pouvait concevoir comment on avait tant d'égards pour un exilé, et comment on faisait si peu de cas de sa propre personne.

Le lendemain matin, je me rendis de bonne heure chez M. de Kuschelef, et sans être accompagné de gardes. Il me reçut avec une considération marquée. Je lui lus mon Mémoire. A la fin de la lecture, à l'endroit où j'invoque l'empereur, où j'implore son humanité, pour qu'il ne fasse pas périr à la fois ma femme et moi, pour qu'il ne ruine pas mes enfants ; à ce moment, dis-je, il ne put retenir ses larmes, me prit la main avec affection, la pressa vivement, et dit avec une assurance consolante : « Soyez tranquille, monsieur, votre malheur ne peut durer. » Il eut ensuite la bonté de relire lui-même mon Mémoire, d'en peser chaque phrase, chaque mot, et de me montrer les expressions qu'il croyait nécessaire d'adoucir. Je notai exactement toutes ses remarques ; je fis les sages corrections qu'il me demanda, et je remis le tout au net, sur de beau papier qu'il eut la complaisance de m'offrir. La copie faite avec soin, je la déposai entre ses mains, comme un gage de ma confiance en lui, et comme le monument du malheur et de l'innocence. Il la prit, m'assurant qu'il l'enverrait à l'empereur par le conseiller qui m'avait accompagné, et qui devait retourner à la capitale sous peu de jours. Je le remerciai de tant de bienveillance. Il me fit voir par son émotion sincère, que tout ce qu'il serait obligé de statuer contre mon désir, lui coûterait infiniment.

Comment ne pas reconnaître toute ma vie de pareils traits



Ce sont des exilés de la dernière classe. (P. 87.)

de générosité ! Voilà bien le type de l'homme en place ; il sait ne pas confondre la victime avec le coupable ; il sait ce qu'on doit à l'infortuné, fidèle à la vertu. Il ne tenait qu'à M. de Kuschelef de m'envoyer à Bérésow, sur les côtes de la mer Glaciale, où, dans les jours les plus chauds, on voit à peine quelques portions de terre dégelées, mais cet homme respectable choisit exprès le climat le plus doux de son gouvernement, une petite ville dont il connaissait les habitants pour de braves et honnêtes gens. Au lieu de m'abandonner à Tobolsk, et de me laisser dans une affreuse solitude, il m'invita tous les jours à sa table ; il brava pour moi les regards de deux sénateurs qui étaient alors présents pour surveiller son administration. C'étaient précisément ceux à l'occasion desquels le courrier m'avait donné à Kasan une espérance à la fois si douce et si cruelle.

M. de Kuschelef fit encore plus : comme il s'aperçut que je n'étais pas très versé dans la langue russe, et que souvent cette ignorance me mettait dans le plus grand embarras, il me permit de prendre un domestique qui, outre la langue russe, en saurait une autre avec laquelle je serais familier. Cette nouvelle attention me fit un plaisir inexprimable : mais le choix d'un pareil sujet n'était pas très facile à Tobolsk ; il ne s'y trouvait qu'un seul homme, un Italien nommé Rossi, qui pût remplir mes vues. Il était aussi exilé depuis vingt ans ; ayant servi autrefois sur la flotte de Cherson, il avait fait, avec plusieurs de ses camarades, le complot d'assassiner l'officier qui les commandait, et de livrer leûr vaisseau aux Turcs : la conjuration avait été découverte avant qu'elle pût être mise à exécution, et mon Rossi avait été envoyé par le prince Potemkin en Sibérie ; il s'était fait inscrire comme paysan, et était obligé de payer les imposi-

tions ; mais il recevait chaque année une passe du prévôt de village, pour se nourrir par son travail dans la ville. Aussi savait-il mille métiers : aujourd'hui il faisait des habits ou des souliers ; demain des pâtisseries ; il se présentait aux voyageurs comme domestique de place, et les suivait partout, lorsqu'ils ne dépassaient pas les frontières du gouvernement ; en un mot, c'était une espèce de factotum. Une physionomie fine, le regard vif et rusé, faisaient connaître au premier abord son caractère. Son talent inné était de tromper, et le gouverneur me prévint de me méfier de lui, parce qu'il avait déjà friponné les cent maîtres qu'il avait servis. De tels renseignements n'étaient pas faits pour m'inspirer beaucoup de confiance dans M. Rossi ; rien n'était moins rassurant que la société d'un tel homme : il pouvait fort bien recommencer le complot qu'il avait tramé contre l'officier de son bord ; il pouvait me dévaliser comme il avait coutume de le faire ; cependant j'avais besoin de lui ; il me devenait de plus en plus indispensable, et je ne pouvais faire un autre choix, puisque lui seul réunissait les avantages de parler le français aussi couramment que le russe, de faire le pain et la cuisine, et de connaître tous les endroits du pays. Je le pris donc à mon service, moyennant la nourriture, et trois roubles et demi par mois. Le gouverneur eut encore la bonté de m'accorder la permission de l'emmener avec moi quand je partis pour Kurgan ; faveur, qui, si elle eût été sue à Saint-Pétersbourg, eût pu lui faire perdre son gouvernement. A la vérité le nom de Rossi ne fut point porté sur la passe de poste que l'on me donna ; ce coquin de valet n'avait pas besoin de passe, par la connaissance qu'il avait de tous les villages ; il n'était jamais rencontré, et voyageait librement.

Mais revenons à toutes ces honnêtes personnes de Tobolsk, qui s'étaient empressées tour à tour de me visiter. Rien ne s'opposait à ces liaisons aimables ; on venait chez moi, j'allais chez les autres : c'était mon nouvel ami Kiniœkoff qui me voyait le plus souvent ; à peine était-il sorti de ma demeure, que je courais le retrouver dans la sienne. Il avait un logement aussi propre que commode ; sa bibliothèque, qui consistait pour la majeure partie en ouvrages français, me fit passer bien des moments agréables : je lui empruntais des livres ; j'allais seul me promener hors de la ville et me livrer aux douces émotions de la nature, au charme bienfaisant de la poésie.

Rien n'était plus consolant pour moi, au sein de la captivité, que cette espèce d'indépendance. La société, les marques d'estime et de considération, la lecture, l'amitié, tout versait un baume adoucissant sur les blessures encore fraîches de mon pauvre cœur. J'avais été si martyrisé par le conseiller, que j'étais forcé de trouver mon nouveau sort plus heureux, ou plutôt moins cruel : aussi je goûtais avec délices tous ces instants de liberté, et surtout je ne cessais de remercier M. de Kuschelef des égards et de l'humanité qu'il avait pour moi. Hélas ! tant de douceurs ne furent pas de longue durée ! Un matin le gouverneur me fit appeler. Je vis, en entrant chez lui, l'embarras peint sur sa figure ; je tremblai ; il le remarqua, et ne me laissa pas plus longtemps dans l'incertitude : « Votre arrivée, me dit-il, continue de produire dans cette ville une sensation si extraordinaire, qu'il m'est impossible de vous regarder comme un simple exilé ; je suis forcé d'être, au contraire, très circonspect à votre égard. Le conseiller, votre conducteur, ne se dispose pas encore à s'en retourner. Peut-être a-t-il reçu en secret

l'ordre d'examiner ma conduite envers vous ; et ce sont des gens pour qui la plus petite attention envers les exilés est un crime punissable. Peut-être aussi les sénateurs, qui se trouvent dans mon gouvernement, remarqueront-ils que je vous traite plutôt en ami qu'en prisonnier. Votre propre sûreté et la mienne exigent donc impérieusement que je restreigne la liberté que je vous ai laissée jusqu'ici. Je me vois forcé de vous prier (car je n'ai pas le courage de vous l'ordonner), de vous prier, dis-je, de ne plus recevoir d'autre visite que celle de votre médecin, et de n'aller chez personne que chez lui et chez moi, car ma maison vous sera toujours ouverte. »

Des inquiétudes fondées sur des motifs aussi puissants ne pouvaient m'indisposer contre M. de Kuschelef. J'étais bien loin de vouloir compromettre un homme aussi généreux, et qui avait mis tant de délicatesse à m'obliger. Je ne pouvais douter que ses craintes ne fussent sincères : il s'exprimait avec cette candeur qui décèle la vérité. Où a-t-on vu un supérieur comme lui, prier ses subordonnés de se rendre à ses raisons, et n'appuyer la nécessité de ses rigueurs que sur le bien qni peut en résulter pour eux ? Le gouverneur ne me vit donc pas recevoir avec déplaisir un ordre qui me séparait cependant d'une société charmante, et à laquelle j'étais déjà très attaché. Sa bonté, en me faisant part de ses sollicitudes, devait m'imposer silence sur les regrets que j'éprouvais ; je ne lui dis rien autre chose que de lui demander la permission de voir seulement M. de Kiniœkoff. A ce nom il leva les épaules, et me répondit : « J'estime beaucoup l'amabilité de ce jeune homme ; il a vraiment de l'instruction et du mérite ; ses formes sont douces et affables, sa compagnie est amusante ; moi-même

je suis charmé de me trouver avec lui ; mais c'est un des exilés qu'il est le plus dangereux que vous voyiez souvent. M. de Kiniœkoff est innocent, je le crois, j'en suis même persuadé : cependant il est mal vu à la cour de Saint-Pétersbourg, et je crains qu'une intimité publique avec lui ne vous fasse partager la haine qu'on paraît lui porter injustement. C'est donc encore pour votre bien que je vous chagrine par ce nouveau refus. » Que pouvais-je dire à cela ? Chaque parole de M. de Kuschelef n'était-elle pas un trait de bienveillance pour moi ? Cet homme respectable ne voyait que mon bonheur ; et comme un père qui aperçoit son enfant se jeter dans un buisson d'épines, il s'empressait de me garantir de tous les dangers auxquels je m'exposais étourdiment. Je le quittai donc, en l'assurant de mon obéissance. Il chercha à lire dans mes yeux quel était le sentiment qui m'agitait, si je prenais bien ou mal ses observations ; il n'y trouva que l'expression de la plus vive amitié ; et nous nous séparâmes, comme les autres jours, en nous promettant de nous revoir bientôt.

Je rentrai chez moi. Jusque-là je n'avais eu pour ma garde qu'un bas officier, nommé Iwanowitsch, homme fort avancé en âge ; j'en trouvai un second, plus jeune. Mon vieillard, quoique borné, était assez bon diable, et ne m'avait gêné en rien, car il passait toute la journée à dormir ; je craignis que le nouveau venu ne fût plus sévère ; mais je fus bientôt détrompé : tous deux se disputèrent le plaisir de m'être utiles ; c'était à qui me servirait plus promptement : ils me faisaient mon thé, allaient au marché prendre les provisions, se chargeaient de tous mes messages ; seulement ils refusaient l'entrée de ma demeure à toute autre personne que le médecin, et chaque fois que je

sortais, un d'eux m'accompagnait toujours. Je ne pouvais leur en vouloir ; ils exécutaient leur consigne. Je m'aperçus bientôt qu'il leur était recommandé de prendre garde que je ne parlasse à qui que ce fût, et surtout que je n'entrasse dans aucune maison étrangère. Ces bonnes gens y mettaient de la douceur, et ne se plaignaient jamais, malgré le chemin que je leur faisais faire à l'intérieur ou au dehors de la ville, où j'étais libre d'aller.

Je me trouvais néanmoins un peu contrarié de ne pouvoir correspondre avec mes amis ; il fallut que j'eusse recours à la ruse : mon intelligent domestique me servit avec adresse. Nous nous donnions rendez-vous au marché, dans les boutiques couvertes ; et là, en faisant semblant de marchander quelque chose, nous trouvions le moyen de nous dire quelques paroles à la dérobée. Je pouvais me reposer sur la discrétion des marchands. J'avais remarqué que le malheur d'être exilé en Sibérie donnait des droits à l'estime générale et à l'assistance publique. Plusieurs marchands que je voyais pour la première fois de ma vie, me proposaient tout bas, en passant devant leur boutique, de se charger d'une lettre pour ma famille. « Confiez-vous à moi, me disaient-ils, je vous proteste que je ne vous trahirai pas, et que votre lettre sera remise exactement. » Ces propositions les rendaient d'autant plus recommandables à mes yeux, qu'elles m'étaient faites sans aucun intérêt de leur part, et qu'elles n'étaient payées en aucune manière. Ce qui me fit observer que les exilés dans ce pays y sont traités, pour la plupart, avec ménagement, et même avec bienfaisance, c'est qu'on les nomme *Neschtschastii*, malheureux. Passe-t-il un d'entre eux dans la rue ? on dit : « Voilà un malheureux. » Je n'ai jamais entendu nommer différemment

les exilés, ou du moins on ne leur donne jamais de nom qui puisse rappeler l'image de quelque crime. Il faut avouer aussi qu'on y est généralement persuadé de leur innocence. De là vient sans doute l'intérêt qu'ils inspirent.

Je dois dire que les étrangers se font de ces mots, *exil en Sibérie*, une idée très sombre et assez inexacte ; aussi je crois leur rendre service en mettant sous leurs yeux les différentes classes d'exilés.

Première classe. — Ce sont les personnes reconnues pour criminelles par la justice, et suivant les lois : leur arrêt a été confirmé par le sénat de Saint-Pétersbourg. Ces coupables sont, outre la peine de l'exil, condamnés à travailler aux mines de Nerstschinski ; ils font la route à pied et enchaînés. Leurs souffrances sont mille fois plus cruelles que la mort : ils ont ordinairement reçu le knout avant leur départ, et leurs narines ont été fendues.

Deuxième classe. — Elle est composée des personnes reconnues également coupables par la justice, suivant les lois, et dont l'arrêt a été confirmé par le sénat de Saint-Pétersbourg ; mais leur crime étant moins horrible, elles sont inscrites en Sibérie comme s'occupant de culture, et sont obligées de travailler à la terre. On voit aussi parmi elles beaucoup de nez fendus. Ces coupables peuvent, s'ils sont laborieux, gagner assez d'argent pour adoucir leur sort et se mettre à même de supporter agréablement leur captivité. Cette punition les contraignant au travail, est propre à leur inspirer des remords et à les ramener à la vertu.

Troisième classe. — Elle est composée de gens qui ont été condamnés, suivant les lois, à l'exil pur et simple, sans aucune autre circonstance afflictive et déshonorante. S'ils sont nobles, ils ne sont pas déchus de leurs titres à cause

de ce châtiment ; il leur est permis de vivre librement dans le lieu qui leur est assigné, de faire venir l'argent qui leur est nécessaire ; lorsqu'ils sont pauvres, ils reçoivent de la couronne vingt, trente kopeks par jour, quelquefois davantage.

Quatrième classe. — Elle est formée de ceux qui, sans arrêt et sans aucun droit, sont exilés par le seul ordre et la seule volonté du souverain. Ces derniers sont ordinairement traités comme ceux de la troisième classe : on leur permet d'écrire à leur famille et à l'empereur ; il faut seulement que leurs lettres soient remises entre les mains du gouverneur. Plusieurs exilés de cette classe sont néanmoins conduits dans des places fortes, et tenus aux fers ; mais, Dieu merci, ce cas est très rare (1).

Je ne sais dans laquelle des deux dernières classes était mon malheureux compagnon de voyage, le lieutenant-colonel de Rœsan, dont je n'ai point parlé depuis longtemps, quoique nous ayons fait presque toujours route ensemble ; mais il me parut qu'il était destiné à éprouver un sort bien cruel. A son arrivée à Tobolsk, le gouverneur lui avait d'abord fait espérer qu'il resterait dans cette ville : ranimé par cette espérance, il avait commencé à s'y établir ; mais il reçut, le surlendemain, l'ordre subit de se rendre sur-le-champ à Irkutzk. Deux heures après, il était déjà parti, et je n'entendis plus parler de lui ; à peine lui laissa-t-on le temps d'envoyer chercher chez son tailleur ses habits qui n'étaient encore que coupés. Il fallait que M. de Kuschelef, si généralement reconnu pour un homme humain et bienfaisant, eût de bien graves raisons pour employer contre ce malheureux de pareilles mesures de rigueur.

(1) Cette dernière classe n'existe plus depuis longtemps, et on ne fend plus les narines des déportés des deux premières.

Pour moi, toujours dans la même situation, je passais beaucoup de temps à écrire à ma femme. Plus de dix lettres devaient être arrivées jusqu'à elle, par l'entremise de mes nouveaux amis, et par le moyen des honnêtes marchands. Du reste, je jouissais d'une meilleure santé, et je cherchais à me distraire autant qu'il m'était possible ; je n'étais plus gêné dans ma solitude par la présence de mon conseiller, qui logeait chez un de ses amis : aussi j'employais mes après-dînées à écrire l'histoire de mes malheurs. Je n'avais point d'encre, mais j'en faisais avec un bâton d'encre de Chine, que je délayais dans un petit vase. Vers midi, j'allais faire un tour de promenade ; je gravissais les rochers qui sont autour de Tobolsk, et qui s'élèvent pittoresquement au milieu des torrents impétueux ; je découvrais les vastes plaines d'eau et les immenses forêts dont elles sont entourées ; mon œil se reposait sur chaque navire que j'apercevais ; mon imagination ardente me faisait croire que ma famille naviguait vers moi, et je regardais avec angoisse si je ne la verrais point débarquer. Après ces continuelles illusions, je revenais dîner chez le gouverneur, ou chez le conseiller de la cour, Péterson : je mangeais rarement chez moi. C'était surtout auprès de M. de Kuschelef que j'aimais à me trouver ; je ne le quittais jamais sans quelque consolation, ou sans quelque adoucissement à mes peines : la sensibilité de son cœur lui faisait toujours découvrir de nouvelles routes pour parvenir jusqu'au mien ; il savait saisir avec empressement la moindre occasion de faire luire à mes yeux un rayon d'espérance.

Hélas ! lui-même n'était pas très heureux. Souvent, lorsque nous nous trouvions en tête-à-tête dans le pavillon de son jardin, et que nous promenions nos regards sur la

plaine argentée et sur les bois à perte de vue, il laissait échapper un soupir, et me dévoilait ses secrets sentiments. « Voyez-vous, me disait-il, ces forêts qui s'étendent au delà d'un espace de onze cents verstes, jusqu'à la mer Glaciale? Personne n'a encore osé les traverser ; elles sont habitées par des bêtes sauvages : cependant elles sont dans mon gouvernement ; il embrasse un territoire plus vaste que l'Allemagne, la Turquie et la France réunies ; mais quels avantages, quels plaisirs en puis-je retirer ? Dans l'intérieur même de la ville où je gouverne, quels sont mes agréments? Il ne se passe pas un jour sans que je sois affligé par un spectacle cruel. On traîne devant moi des infortunés, seuls ou par troupes, et je ne dois, ni ne peux les secourir. Leurs cris seuls déchirent mon cœur : eh bien, il faut que je prononce un arrêt qui ajoute à leur désespoir ! Si je fléchis, si je ne suis pas insensible comme l'exige le poste que je remplis, je m'expose à le perdre. Une responsabilité effrayante pèse sur moi ; et quoique je m'acquitte bien de mon devoir, qui me répondra qu'un rapport secret et calomnieux ne compromettra pas mon honneur et ma liberté ? Ce malheur est toujours possible. Je n'en serai instruit qu'au moment où une sentence injuste me frappera. C'est une triste existence que de vivre au milieu des infortunés, dans un pays sauvage, et sous le glaive de l'autorité arbitraire ! »

J'oubliais alors mes propres infortunes, pour consoler cet honnête gouverneur, aussi vertueux que sensible. Je lui disais qu'il était placé à ce poste par le Ciel lui-même, comme le père et l'ami des malheureux ; je le priais de ne pas donner sa démission, comme il était souvent tenté de le faire. « Que deviendraient, m'écriais-je avec chaleur,

tous ces pauvres exilés qui sont sous votre surveillance paternelle ? Le seul soulagement qu'ils éprouvent dans leur adversité, c'est de se voir entre les mains d'un homme juste et bon, qui adoucira leur misère plutôt que de l'augmenter. Les bénédictions de ces innocentes victimes rassemblées autour de vous avec respect, avec amour, n'ont-elles aucun attrait pour votre âme ? Ces prisonniers font entendre leurs cris, quand ils arrivent à vos pieds ; mais dès qu'ils se voient dans vos bras, ils ne versent plus que des larmes secrètes, et leur douleur se calme peu à peu. Restez dans un poste où vous ne cherchez qu'à faire du bien, où vous vous honorez par la générosité, où vous vous faites estimer par une douce puissance ! Vous sacrifiez, dites-vous, à un devoir rigoureux des moments que vous voudriez passer dans le repos ; mais vous avez comme moi de la religion, votre bon cœur me le dit assez : vous croyez donc que tout ne finit pas avec cette vie et qu'au moment où nous en sortirons, nous comparaîtrons au tribunal de Dieu. C'est là qu'il faut attendre votre récompense. Aussi bien, est-on jamais récompensé de ce qu'on fait pour ce monde-ci ? Cette vie tranquille, à laquelle vous aspirez, pourriez-vous vous promettre qu'elle ne fût pas empoisonnée par la méchanceté des hommes, les maladies ou les accidents ? Non, il n'y a rien de stable ici-bas. Ne travaillez plus que pour ce monde meilleur où un juste salaire de vos sacrifices vous est réservé. Encouragez-vous à la pensée des nombreux témoins et défenseurs que vous retrouverez aux pieds du souverain Juge. Vous nous y verrez tous, malheureux exilés, l'environnant, et lui répétant à l'envi : « Il a mêlé ses larmes aux nôtres, lorsqu'il n'a pu » en tarir la source ; il a tâché de calmer nos souffrances,

» quand il n'a pu les faire cesser ; c'est le bienfaiteur par » excellence ; il mérite toutes les faveurs du Ciel. » Comment le Créateur pourrait-il ne pas vous faire jouir d'une félicité proportionnée au bien que vous aurez fait sur la terre ? »

J'avoue que je ne saurais dire à quel point ces réflexions, puisées dans mon âme, charmaient celle de ce respectable gouverneur. Il me laissait voir qu'il partageait mes pensées et que je le récompensais bien des égards qu'il tâchait d'avoir pour moi.

Je le quittais habituellement après ces petits entretiens, pour me promener dans la ville ou pour me rendre au marché. La ville est assez grande ; elle a trois rues droites et larges. Quoique les maisons soient presque toutes bâties en bois, le coup d'œil n'en est pas moins agréable : on y voit du reste quelques bâtiments construits en pierres, mais d'une architecture moderne. Les églises, dont il y a un grand nombre, sont toutes en pierres ; les rues sont à moitié planchéiées en solives, ce qui est plus propre que des pavés, et plus commode pour les piétons. Toute la ville est coupée par des canaux navigables, sur lesquels sont établis de très beaux ponts. Le marché ou bazar est grand, et l'on y trouve, outre les objets de nécessité journalière, des marchandises d'Europe et de la Chine : ces dernières sont, à la vérité, très chères, mais on peut se procurer les premières à très bon compte. Chaque marché fourmille toujours d'hommes de différentes nations, plus particulièrement de Russes, de Tartares, de Kirghis et de Kalmouks : ils y apportent des poissons de toute espèce et en quantité innombrable. Ce spectacle était tout à fait nouveau pour moi ; une foule de poissons, que je connaissais seulement

d'après les descriptions que j'en avais lues, étaient tous les jours en vente, dans de grandes barques ou dans des chaloupes. Les esturgeons, qui sont si chers ailleurs, se donnaient pour une bagatelle. Je remarquai le poisson royal, la bisa et beaucoup d'autres de toute couleur et de toutes proportions. J'eusse visité plus souvent ces marchés s'il n'y eût pas régné une odeur insupportable.

Il y avait encore à Tobolsk une autre ressource pour passer le temps ; c'était un casino qui était tenu par un Italien. Les narines de cet exilé étaient fendues; puni comme assassin, il avait résisté au knout. Son casino le faisait vivre : je ne voulus jamais y aller.

Pendant mon séjour dans cette ville, je fus aussi témoin des mascarades qui eurent lieu en l'honneur des deux sénateurs qui venaient d'arriver. On me pria avec beaucoup d'instances d'y figurer. Je refusai constamment. Je n'étais pas désireux de mettre ma misère au grand jour : au lieu de chercher ces divertissements, j'allais hors de la ville ; je préférais admirer la campagne, et m'y livrer à mes réflexions. Cependant ce plaisir de la promenade ne m'était pas toujours possible ; quelquefois, le matin et à midi, une chaleur insupportable m'en privait ; le soir, c'étaient les mouches qui me retenaient chez moi. On ne peut se faire une idée du temps qu'il faisait à Tobolsk pendant l'été : presque tous les jours, d'abord, le thermomètre de Réaumur montait à 26 ou 28 degrés ; ensuite cinq ou six orages nous venaient de toutes les régions célestes, et procuraient une pluie abondante qui pourtant ne rafraîchissait pas l'air. Croirait-on que, malgré cette chaleur, la nature était très avare de ses dons ? Je n'ai pas vu un seul arbre fruitier. Le jardin du gouverneur, qui est le plus beau du pays, est

entouré de murs en planches, sur lesquels on a peint des arbres fruitiers. A la vérité, il était très orné de viornes, de pois de Sibérie et de bouleaux. Ce dernier arbre est très commun en Sibérie, mais il est presque toujours tordu ; on prend de loin les plus vieux bouleaux pour des arbres d'une jeune pousse. La viorne est préférée à Tobolsk. Chacun en plante dans les rues, devant sa maison, sans doute à cause de ses fleurs, qui ont la plus agréable odeur. Ce que j'ai remarqué encore dans le jardin du gouverneur, ce sont des groseillers verts et rouges, quelques pieds de choux, et des concombres en espérance. Du côté de Tinnen, il croît une espèce de pommiers qui donnent des fruits gros comme des noix.

Mais si la nature a privé d'arbres fruitiers cette partie de la terre, elle n'en est que plus prodigue en fruits de la campagne. Le blé noir de Sibérie, qui est si renommé parmi nous, se sème tous les ans de lui-même ; on ne se donne d'autre peine que de le recueillir : toute espèce de grains réussit parfaitement, et l'herbe y croît d'une manière étonnante. Partout la terre ressemble à ce terreau de jardin qui n'exige point d'engrais. C'est si vrai que le fumier abonde au point de porter le paysan à une extrémité ridicule. Le conseiller de la cour Péterson, qui, en qualité de physicien officiel, est obligé de faire des tournées dans le pays, m'a raconté qu'il se trouva plus d'une fois dans des villages où les paysans abattaient leurs maisons pour aller s'établir plus loin ; ils trouvaient plus facile de transporter leur cabane que les tas de fumier qui les environnaient.

Le froid, dans ce pays, est aussi insupportable en hiver que la chaleur l'est en été ; le thermomètre descend jusqu'à quarante degrés. Le conseiller de la cour m'a dit encore

que tous les hivers, il faisait l'expérience de laisser geler du vif-argent, pour en former ensuite, avec un couteau, toutes sortes de figures qu'il envoyait, emballées dans de la neige, à M. de Kuschelef.

Du reste ce climat, malgré son excessive chaleur et son froid épouvantable, est très sain. Mon docteur m'a souvent assuré qu'on n'y était guère sujet qu'à la fièvre causée par le changement subit de la température ; or, avec un habit chaud on n'est point exposé à trop sentir le refroidissement de l'air. Ainsi donc il suffit de ne point faire d'excès et de prendre quelques précautions contre le froid pour se porter à merveille en Sibérie, et l'on y parvient à un âge très avancé.

Le terme de ma permission pour Tobolsk approchait, et M. de Kuschelef ne me disait rien de mon départ. Je me flattais donc de l'espoir d'y rester. Mes amis présumaient que, pour m'annoncer cette heureuse nouvelle, il attendait que les sénateurs et le conseiller se fussent éloignés. Les premiers partirent pour Irkutzk, mais l'autre ne paraissait pas disposé à retourner à Saint-Pétersbourg : enfin je vis passer tout à fait les quinze jours, terme fatal où je devais être instruit de mon sort. Le dimanche suivant je me rendis, comme il était d'usage, à l'audience du gouverneur, avec tous les exilés de la troisième et quatrième classes, qui se faisaient un devoir de se trouver chez lui ce jour-là en uniforme, mais sans épée. Le gouverneur me prit à part, et m'annonça qu'il fallait que je me disposasse à partir le lendemain matin, et me répéta avec chagrin les motifs qui l'avaient déjà forcé de restreindre ma liberté. Je ne puis dire l'effroi que cet ordre me causa ; je n'eus pas la force de répondre : « J'obéirai. » Ce ne fut que longtemps après

qu'il me fut possible d'articuler une parole. Alors je priai le gouverneur de m'accorder encore deux jours qui m'étaient nécessaires pour réunir plusieurs provisions de première nécessité que je ne pourrais pas trouver à Kurgan. Je prétextai qu'il me fallait ce temps-là pour vendre ma voiture dont je n'avais plus besoin, et dont l'argent me servirait à réparer le déficit de ma bourse. Le gouverneur se rendit à cette nouvelle demande avec toute la grâce possible, et je me hâtai d'aller faire mes tristes apprêts afin de ne pas abuser de ses bontés.

Le plus riche marchand de Tobolsk m'avait, quelques jours auparavant, offert cent cinquante roubles de ma voiture : comme elle m'avait coûté plus du double, je m'étais refusé à la lui vendre ; mais la nécessité me força de lui faire savoir que j'acceptais ses offres, quelque désavantageuses qu'elles fussent. Ce Juif eut la bassesse, sachant que j'étais obligé de partir promptement, de ne vouloir plus la prendre qu'à cent vingt-cinq roubles : je fus révolté, mais il fallut que je consentisse à passer par tout ce que voulait ce détestable marchand. Je lui *donnai* donc ma voiture, car je ne peux pas appeler cela *vendre*. Le gouverneur, en apprenant ce calcul mercantile, fut de si mauvaise humeur, qu'il me proposa très sérieusement de faire de cette anecdote une petite pièce en français, qu'il se chargerait de traduire en russe ; il ajouta qu'il la ferait représenter sur le théâtre de Tobolsk. Je souris à ces propositions, mais je n'étais pas dans une situation d'esprit à faire des comédies.

Aussitôt ce marché terminé, je fis ma provision de thé, de sucre, de papier, de plumes et autres choses semblables. Hélas ! je ne pouvais me munir également de livres ; cependant me serait-il possible de passer l'hiver sans



On commença par faire l'appel (P. 39.)

m'occuper de lecture? Le bon M. Péterson m'offrit bien tous ceux qu'il avait, mais sa bibliothèque consistait principalement en livres sur la médecine; il avait quelques voyages que je connaissais déjà. Ce n'était que mon ami Kiniœkoff qui pouvait me procurer ce que je désirais si ardemment. Je commençai par lui faire savoir mon départ; ensuite je lui écrivis que j'étais au désespoir de m'éloigner, sans emporter avec moi quelques bons livres : il me fit répondre de l'attendre à minuit à ma fenêtre. Je ne manquai pas d'être exact au rendez-vous, et trois nuits de suite il eut la complaisance de m'apporter lui-même les meilleurs livres de sa bibliothèque.

Au milieu de tous les préparatifs qui m'occupaient, je me gardai bien d'oublier d'écrire à ma femme et à une douzaine d'amis, tant en Allemagne qu'en Russie; je fis un paquet de ces lettres, je l'adressai à mon ancien et fidèle ami Graumann, négociant à Saint-Pétersbourg, et j'en chargeai Alexandre Schulkins, en l'assurant que s'il le remettait avec exactitude à mon ami, il lui serait compté cinquante roubles. Ce moyen me parut le meilleur pour que je ne fusse pas encore trompé. La suite m'a prouvé que j'avais raison : beaucoup de gens font par intérêt ce qu'ils dédaignent de faire par générosité.

Aussitôt que je fus prêt à partir, j'allai moi-même l'annoncer au gouverneur. Il vit avec plaisir que je me soumettais assez courageusement à cette dure nécessité, et me demanda s'il était encore en son pouvoir de faire quelque chose pour moi. Je profitai de sa bonne volonté pour obtenir une petite faveur à laquelle je mettais un grand prix. Je savais qu'un bas officier devait m'accompagner jusqu'à Kurgan; je manifestai le désir que le choix tombât sur mon bon André

Iwanowitsch, malgré son grand âge et son habitude d'un sommeil perpétuel. M. de Kuschelef, qui ne pouvait rien me refuser, m'accorda cette nouvelle grâce. Il me pria ensuite, à son tour, d'accepter des lettres de recommandation pour les premiers habitants de Kurgan. Il me fit présent d'une petite caisse pleine de thé de la Chine, et me promit de me faire passer toutes les semaines le *Journal de Francfort*, qu'il recevait exactement. Rien ne pouvait me plaire davantage que ces petites attentions ; la dernière surtout méritait toute ma reconnaissance, à raison des dangers qu'elle faisait courir à M. de Kuschelef.

Quand on eut chargé le vieux chariot qui avait déjà servi, je fis mes adieux à mon conseiller de la cour. Il me dit que son départ était irrévocablement fixé au lendemain du mien. J'appris alors que le manque d'argent l'avait seul forcé à rester si longtemps à Tobolsk, qu'il attendait un marchand qui, n'ayant point de passe de poste, ferait le voyage à la faveur de la sienne. Je priai M. le conseiller de vouloir bien ne pas oublier qu'il était porteur de mon Mémoire à l'empereur. Il me jura de le remettre lui-même à son adresse. Il partit le lendemain, mécontent du gouverneur, qui, pendant son séjour à Tobolsk ne l'avait pas une seule fois invité à dîner. M. de Kuschelef ne voulait point à sa table des gens mal élevés.

Ce fut le 13 juin, à deux heures après midi, qu'après avoir pris congé de tous mes amis, je me rendis tristement au rivage, où j'aperçus le chariot sur la nacelle. Bon gré mal gré, il me fallut prendre la route de Kurgan, qui conduit d'abord à la petite ville de Jaluterski ; on compte jusque-là quatre cent vingt-sept verstes. Les eaux étant considérablement montées, nous fûmes forcés de nous retirer jusqu'aux

frontières de Tinnen, afin de pouvoir nous diriger de là, du côté du midi. Nous passâmes la nuit à Tinnen, chez un écrivain qui nous donna l'hospitalité avec une complaisance infinie. Nos chevaux furent payés dans cette route au prix de l'ukase, c'est-à-dire, un kopek pour deux chevaux par verste.

A quelque distance de Tinnen, je vis dans un bois humide une merveille de botanique que j'ai souvent racontée à d'habiles naturalistes, et qui leur parut nouvelle. Il y avait, dans un espace d'environ six cents pas, une quantité innombrable de fleurs rouges, sur lesquelles semblait être un petit tas de neige : ce spectacle me frappa ; je fis arrêter ma voiture ; je courus à l'endroit où j'avais jeté les yeux, et je trouvai cette fleur vraiment surprenante. Sur une tige d'environ cinq pouces, ornée de feuilles qui diffèrent très peu de celles du muguet, pendait un petit sac à ouvrage comme ceux que portent les dames : ce sac pouvait avoir un pouce et demi carré, il était garni, aux coins supérieurs, de rubans pour le fermer. Il était décoré d'une feuille, sous la forme d'un cœur parfaitement proportionné, dont la superficie, blanche comme de la neige, paraissait émaillée, mais dont les parties inférieures se rapprochaient de la principale couleur, qui était purpurine : on pouvait facilement voir dans ce petit sac, l'ouvrir et le fermer à volonté. Je ne saurais exprimer combien cette fleur, qui du reste n'avait aucune odeur, me parut charmante. Je doute que je me sois expliqué d'une manière scientifique, mais du moins j'ai donné l'idée de cette petite merveille, et je pense qu'elle serait un ornement délicieux pour nos jardins. Combien j'ai de regrets de n'en avoir pas pris quelques pieds avec moi ! mais la voyant en si grande quantité, je



crus qu'elle était commune en Sibérie : j'appris trop tard que personne, au contraire, ne la connaissait.

A une demi-journée de Kurgan, nous passâmes la nuit chez un pope, où nous trouvâmes une chambre très commode, des lits très bons, et où nous reçûmes l'accueil le plus amical. Je fus bien surpris de me voir ainsi traité ; je le fus encore plus le lendemain matin, quand personne ne me réclama de paiement. J'appris que les habitants de ce village tenaient à leurs dépens cette chambre toujours prête, et y traitaient les voyageurs à leurs frais. Peut-on donner un plus bel exemple de l'hospitalité ? Ce n'est pas tout ; ils poussent la délicatesse jusqu'à se soustraire à vos remercîments, lorsque vous les quittez : j'ai eu la douleur de m'éloigner sans avoir entrevu quelqu'un qui portât aux autres le tribut de ma reconnaissance.

Il était quatre heures de l'après-midi, quand nous aperçûmes pour la première fois Kurgan. Une seule tour, de chétive apparence, s'élevait au milieu d'un groupe de maisons à moitié détruites, et d'autres de fort mauvaise mine. Cette petite ville est située au delà et sur les bords les plus élevés du Tobol ; elle est entourée d'une lande déserte qui s'étend, de tous côtés, à la distance de quelques verstes. Après ces landes, on voit des montagnes couvertes de bois, qui sont coupées par de petits lacs pleins de joncs. Le temps des pluies étant passé, l'aspect en était aussi agréable qu'il pouvait l'être ; et assurément il ne me séduisit pas.

Le nom de Kurgan qui, dans son véritable sens, veut dire, *Colline des Sépulcres*, me parut convenir tout à la fois à la ville et à ma situation. Rien n'était plus triste que la vue de cet endroit, et je pensais bien qu'il serait mon tombeau.

« C'est donc là, me disais-je, le terme de mon voyage, et le commencement de mes nouvelles peines ! » L'inondation de la lande nous forçant à faire des détours continuels ne nous permit d'approcher que lentement de cette ville, et j'eus le temps d'examiner de tous côtés ce tombeau qui s'ouvrait devant moi.

Parmi les cahutes de bois, qui n'avaient toutes qu'un seul étage, je distinguai avec surprise une maison en pierres assez bien bâtie : c'était un palais pour un pareil lieu. Je m'informai à qui elle appartenait : on me nomma un M. Rosen, autrefois vice-gouverneur de Perme, et qui possédait des terres dans ces contrées. J'avoue que le goût extraordinaire et bizarre d'acheter des terres dans ce pays sauvage ne me donna pas bonne idée de l'acquéreur et ne m'inspira pas d'abord grande envie de le connaître : cependant son nom paraissait allemand ; je présumai qu'il pouvait être originaire d'Allemagne. Ce nom, d'ailleurs, m'était bien cher depuis plusieurs années ! Il me rappelait mon brave ami, le baron Frédéric Rosen, et son excellente épouse qui fut ma seconde mère. Devais-je trouver dans cette maison quelqu'un de leur famille, qui avait les mêmes droits sur mon cœur ?

Après avoir fait bien des détours, comme dans un labyrinthe, nous parvînmes à un singulier pont, qui consistait simplement en solives liées ensemble. Ce pont, quoique affermi sur les deux rives du Tobol, était mouvant. Chaque voiture qui passait dessus, devait nécessairement s'enfoncer dans l'eau ; et quand on arrivait en face, il fallait avoir bien soin d'en prendre le milieu : un mouvement de la voiture, à droite ou à gauche, vous faisait courir de grands dangers.

Kurgan n'a que deux grandes rues, parallèles et très

larges : nous en traversâmes une, et nous nous arrêtâmes devant une maison que l'on me dit être celle de la Justice du pays. Le bas officier qui m'avait accompagné y entra, et revint bientôt après m'annoncer que le chef de la police était en voyage, mais que le président du même tribunal le remplaçait : il fallut donc me laisser conduire devant le président. Nous allâmes quelques centaines de pas plus loin, et nous arrivâmes à sa demeure : je me nommai, et je fus introduit quelques instants après.

Je trouvai un vieillard d'une figure respectable et pleine de bonté ; mais dans ce moment il crut qu'il était de son devoir de prendre un certain air de dignité. Il me fit donc un accueil très froid, mit ses lunettes avec un peu d'importance, ouvrit, sans me regarder, les ordres qui me concernaient, et les lut les uns après les autres.

L'espèce d'indifférence qu'il me témoignait me donna l'envie de lui faire connaître la manière dont je croyais devoir être traité, dès ce jour comme à l'avenir ; en conséquence je pris un siège et je m'assis. Il jeta sur moi du coin de l'œil un regard qui marquait sa surprise ; je feignis de ne pas m'en apercevoir ; il continua sa lecture.

Une troupe de curieux vint de la chambre voisine se rassembler autour de moi. Il y avait parmi eux beaucoup d'enfants déjà grands, et un homme d'un âge moyen qui portait l'habit polonais. Ils me regardèrent tout en gardant le silence, et cette scène mystérieuse dura jusqu'à ce que M. le président eût fini de parcourir ses papiers. Alors le visage de ce magistrat s'épanouit ; la lettre du gouverneur, qui sans doute m'avait recommandé à lui d'une manière toute particulière, l'engagea à renoncer à cet air dédaigneux que sa place lui avait fait prendre. Son cœur parla pour moi dès

cette première entrevue. M. le président vint à moi, me tendit la main, me présenta à sa famille, ensuite au Polonais qu'il complimenta d'avoir trouvé un compagnon d'infortune; il le recommanda à mon amitié : le même sort nous unissait. J'embrassai ce malheureux exilé, et je sentis comme lui, dans ces premiers instants, que bientôt la conformité de nos goûts, de nos habitudes, égalerait celle de nos destinées.

Ce président était M. de Gravi. Son père, officier suédois, avait été fait prisonnier au combat de Pultava, et envoyé en Sibérie avec nombre de ses compatriotes; il s'y était allié à une femme du pays, et était mort dans le lieu de son exil. M. de Gravi fils était entré au service, avait fait la guerre de sept ans, et était revenu dans son climat sauvage, où il avait quitté l'état militaire pour embrasser l'état civil. Il vivait actuellement, dans cette localité, avec un revenu très borné; mais il était toujours gai, toujours content. Je ne me rappelle pas l'avoir vu une seule fois de mauvaise humeur; il venait d'être nommé conseiller de la cour, place qui lui convenait parfaitement.

Après les premiers compliments, il fut question de me procurer une demeure, qui, suivant les ordres de M. de Kuschelef, serait une des meilleures de Kurgan; ce logement était donné par ordre de la couronne, et tout propriétaire de maison était obligé de loger un exilé, quand on l'en requérait. On imagine bien qu'alors chacun faisait son possible pour se débarrasser d'une pareille charge; et dès qu'il se présentait un malheureux pour obtenir gratuitement un asile, on lui donnait une si vilaine chambre, on le traitait si mal, qu'on tâchait de le dégoûter d'y rester.

M. de Gravi, après avoir réfléchi longtemps, indiqua à une espèce d'adjudant, petit homme tout bossu, le loge

ment où il devait me conduire. Il me pria de venir souper chez lui le même soir; je le remerciai: j'avais besoin de quelques instants de repos et de solitude ; il fallait de plus que je m'arrangeasse dans mon nouveau logement.

Je suivis mon guide; il me mena à une petite maison si basse, que je faillis me briser la tête en entrant. Cet accident, qui provenait des ridicules proportions de la porte, ne me fit augurer rien de bon de l'intérieur de la maison. J'avançai néanmoins ; hélas ! je vis des chambres, ou plutôt des trous obscurs dans lesquels je pouvais à peine marcher, et qui n'étaient ornés que d'une table et de deux bancs de bois ; point de lit ; les fenêtres étaient couvertes de papier. A cet aspect, je poussai un profond soupir ; l'hôtesse en fit autant, et dérangea, avec un chagrin concentré, les bouteilles et le linge qui étaient çà et là dans la pièce qu'elle me destinait. Elle ramassa aussi quelques vieux habits et de la mauvaise vaisselle qui remplissaient tous les coins. Ensuite, elle me fit signe que j'étais maître d'agir dans cette chambre comme il me plairait. C'était véritablement dans un tombeau que je venais de faire mon entrée, et je m'y voyais seul avec mes pensées sinistres et mes sombres perspectives, seul en face d'un ennui et d'un dégoût qui s'augmentaient à chaque moment.

Combien cette sorte de rechute dans le malheur et la souffrance est pénible à l'homme qui ne s'est pas aguerri dès sa jeunesse à endurer les peines de la vie et qui surtout n'a pas contracté l'habitude de recevoir indistinctement, de la main de Dieu, tous les biens et tous les maux ! Aussi longtemps que les souffrances se suivent pour ainsi dire sans interruption, une nouvelle douleur physique ou morale ne fait pas une forte impression, parce qu'on est jusqu'à un



certain point déshabitué du bien-être. Mais quand on a passé quelques jours plus heureux, que la considération, l'amitié, les douceurs d'une vie facile ont fait sentir leur charme à l'esprit et au corps, oh ! qu'il est dur pour l'homme de retomber dans la misère et l'isolement !

Insensiblement, je repris pourtant un peu de courage ; je tâchai de vaincre mes répugnances, et je m'occupai de mes petits arrangements.

Une heure était à peine écoulée depuis le moment de mon installation dans ce pauvre logis, que le bon M. de Gravi m'envoya, en l'honneur de ma bienvenue, un jambon, quelques pains, des œufs, du beurre frais, et autres choses semblables, avec lesquels Rossi prépara un excellent souper, plutôt pour lui que pour moi. Après ce repas, je cherchai à reposer un peu sur mon noir plancher ; mais la vermine et le chagrin éloignèrent le sommeil de mes paupières.

Le lendemain matin je me levai d'assez bonne heure ; je reçus la visite de différentes personnes qui composaient les autorités de cette ville. Je vais les nommer les unes après les autres, afin de donner une idée de ce qu'on nommait, à Kurgan, la bonne société.

Étienne Osipowitsch, kapitan ou chef de la police générale, chargé de l'inspection des rues, des ponts, et, en outre, juge suprême des différends qui s'élèvent entre les paysans : c'était un homme bon, serviable, jovial et fortuné. Il régnait même dans sa maison une espèce de luxe ; mais il me parut n'avoir pas de goût. Je me rappelle, par exemple, qu'il avait dans sa chambre quelques petits dessus de tables et plusieurs plateaux qui représentaient des sujets copiés de bonnes gravures connues, et qui avaient été laqués dans une fabrique située près d'Ekatérinenbourg. Ces copies lui

avaient coûté beaucoup d'argent ; mais il ne s'en servait ni comme de tables, ni comme de plateaux : il avait fait ôter les pieds et placer les uns et les autres sur les murs, en forme de tableaux : c'était une bizarrerie singulière.

Juda Nikitisch, assesseur à la chambre basse de la justice. J'avais de sa sœur une lettre de recommandation pour lui. Cet homme était très vulgaire, et surtout très borné.

Un autre assesseur, encore plus vulgaire.

Le secrétaire de ce tribunal, bon et respectable vieillard, qui paraissait avoir une grande idée de son habileté dans les affaires : il était le seul, dans toute la ville, qui fît venir des gazettes de la Moscovie.

Un chirurgien, fort ignorant. En l'absence du premier chirurgien de la ville, qui était en voyage, il fallait que je remisse le soin de ma vie entre ses mains.

Le plus intéressant de tous ceux que je vis à Kurgan, fut indubitablement le Polonais Iwan Sokoloff : cet étranger possédait autrefois une terre aux nouvelles frontières de la Prusse, et n'avait ni servi, ni même été initié dans les affaires de la révolution. Un de ses amis qui entretenait une correspondance, apparemment assez suspecte, avait cru devoir, pour plus de sûreté, se faire adresser ses lettres sous le couvert de Sokoloff, et avait recommandé à ses correspondants de les lui envoyer ainsi. La première lettre écrite de cette manière fut interceptée. Sokoloff n'en savait rien, n'ayant pas été instruit de cette manœuvre. Or un jour qu'il dînait chez un de ses voisins, à la campagne, un officier se présenta, et lui fit connaître l'ordre qu'il avait reçu de l'arrêter, ainsi que plusieurs autres personnes, innocentes ou coupables. En vain Sokoloff se récria sur l'entière ignorance des motifs pour lesquels il se voyait arrêté : il

fut conduit, avec ses compagnons, dans je ne sais quelle citadelle. Cette affaire fut jugée à Saint-Pétersbourg ; et là on leur dit qu'ils seraient exilés en Sibérie. Sokoloff fut donc jeté, ainsi que les autres, sur un chariot. Le chemin qu'il devait suivre n'était qu'à quelques verstes de sa terre : il demanda en grâce qu'on lui permît de voir, pour la dernière fois, sa famille, et de prendre du linge et des habits qui lui manquaient. Ses prières furent repoussées : il se vit obligé de se rendre à Tobolsk dans l'état de dénuement où il se trouvait. Là il fut séparé de ses camarades et conduit à Kurgan, où, quand il me raconta cette histoire, il traînait depuis trois ans la plus misérable existence, sans avoir la moindre nouvelle de sa femme ni de ses six enfants.

Ce malheureux Sokoloff ne recevait pour vivre que vingt kopeks par jour, au compte de la couronne : il fallait donc qu'il se privât de toutes les douceurs de la vie. Il demeurait, en hiver, auprès d'un hôte presque toujours ivre et d'une hôtesse acariâtre, au milieu des chats, des chiens, des poules et des animaux les plus immondes. L'été, afin d'être seul, il logeait dans l'écurie, où j'ai été le trouver moi-même. Un bois de lit nu, une petite table, et un crucifix pendu au mur, étaient absolument tout ce qu'il possédait. Ah ! qu'il avait besoin de contempler l'image d'un Dieu mourant dans les plus cruelles souffrances pour s'encourager à supporter les siennes et ne pas tomber dans le désespoir !

Malgré la misère dans laquelle il languissait, il était impossible de lui faire accepter quelques présents : il vivait de pain, de laitage et de quass ; je le voyais toujours proprement habillé. Il était généralement aimé ; la famille de M. de Gravi le recevait avec plaisir, parce qu'il joignait à ses manières honnêtes une bonhomie remarquable. Ce

pauvre Sokoloff conservait dans son malheur une égalité de caractère que j'ai bien souvent admirée, et à laquelle j'ai vainement tâché d'atteindre. Les seuls instants où son cœur paraissait faiblir, c'était lorsque nous nous trouvions seuls, que nous nous répétions l'histoire de nos peines, que nous comparions nos souffrances ; c'était surtout quand nous nous entretenions de nos enfants et que nous finissions par les nommer tous, les uns après les autres : alors les larmes s'échappaient de ses yeux comme des miens ; il tombait comme moi dans la plus sombre mélancolie.

Quel dommage qu'il ne sût pas le français, ou que moi, je ne pusse parler latin, langue familière aux Polonais ! nos entretiens eussent été plus doux et moins pénibles. Sokoloff parlait mieux le russe que moi, quoiqu'il ne l'eût appris qu'à Kurgan ; mais son accent me rendait la plupart de ses mots incompréhensibles. Au reste, si nos idiômes n'étaient point d'accord, nos cœurs l'étaient bien : nous nous comprenions sans difficulté relativement à tous les sentiments inspirés par l'amitié ; l'expression de nos regards, chaque fois que nous nous revoyions, était un langage aussi sincère que facile à entendre ; enfin nous étions les deux plus tendres amis qu'il fût possible de trouver. Dans le sein du malheur, on s'unit bien vite et bien fortement. N'est-ce pas Dieu qui le permet pour offrir une compensation à ceux qui souffrent ? C'est ainsi, lorsqu'on y regarde de près, qu'il n'y a presque aucune douleur en ce monde sans quelque soulagement ou quelque motif d'espérance. La Providence ménage notre faiblesse et adoucit les épreuves qu'elle nous envoie.

Aucune des personnes qui m'avaient rendu visite n'était venue les mains vides : chacune m'avait apporté des comes-

tibles pour longtemps : il ne me manquait qu'un office pour serrer toutes ces provisions si généreusement offertes; et bien loin de l'avoir, je ne trouvai guère à me loger moi-même. M. de Gravi, qui avait été du nombre de ceux dont j'avais reçu les hommages, revint dès qu'il me vit seul ; il s'informa si j'étais content de ma demeure ; je ne pus m'empêcher de lui avouer qu'elle me déplaisait beaucoup : il me proposa aussitôt de me conduire lui-même par toute la ville, de me faire voir tous les logements qui étaient disponibles, afin que je pusse choisir. J'acceptai cette offre avec reconnaissance, et nous sortîmes sur-le-champ. Après avoir couru une grande partie de la journée d'une maison dans une autre, avoir trouvé plus mal et rarement mieux, n'avoir vu que des chambres obscures et petites où j'aurais été forcé de loger avec mon domestique, ce qui ne pouvait me convenir, je priai l'honnête M. de Gravi de vouloir bien me laisser le soin de chercher moi-même un asile commode ; je lui dis que mon intention était d'essayer si l'argent, cet enchanteur universel, ne me ferait pas ouvrir une maison propre et agréable : il y consentit, persuadé néanmoins que je ne réussirais pas dans mes recherches. Ce ne fut pas moi qui me chargeai de cette perquisition ; j'en confiai le soin à mon adroit Rossi, qui, en moins de vingt-quatre heures, avait déjà fait connaissance avec toute la ville, et sans doute avait trompé la plupart de ses habitants. D'après mon ordre, il commença son enquête, et je ne fus pas longtemps sans le voir revenir : il m'annonça qu'il avait trouvé une petite maison convenable, où je pourrais loger seul, moyennant un loyer de quinze roubles par mois ; il ajouta que le propriétaire, qui était un marchand, alléché par l'appât du gain, avait consenti à céder

son propre logement, et à se retirer dans un petit corps de logis au fond de la cour. J'allai sur-le-champ voir cette nouvelle demeure ; je la trouvai si commode et si richement meublée, suivant la mode de Kurgan, que je n'hésitai pas à la prendre. Cette maison consistait en une grande et une petite chambre ; il y avait une cuisine très propre et une *kladawai*, ce qui veut dire une pièce destinée à tout ce qu'il faut serrer ; les murs de la chambre n'étaient à la vérité que des planches sans tapisserie, mais le propriétaire avait eu soin de les garnir d'une quantité de gravures coloriées et de tableaux à l'huile, qui faisaient une décoration assez agréable. Il résultait de cet ornement une illusion bien douce : on se croyait dans une partie de la terre moins sauvage et moins triste. Par exemple, on voyait des perspectives de Nuremberg, une marchande de pain d'épices de Vienne, etc. ; et sous chacun de ces tableaux se trouvaient des inscriptions allemandes. La lecture seule de ces mots, écrits dans une langue que j'aimais, me rendit si joyeux, que j'eus beaucoup de peine à m'en séparer. On remarquait encore dans cette pièce de très mauvaises copies des vues d'Herculanum, et autres sujets de plusieurs genres différents. Les peintures à l'huile, produits des arts du pays, représentaient d'anciens tzars ; ou plutôt le peintre avait fait quelques figures avec de la barbe, leur avait placé sur la tête des bonnets de tzar, leur avait mis dans la main la pomme impériale, et avait écrit au bas le nom d'un tzar qui lui était venu à l'esprit...

Les meubles de la maison consistaient en deux bancs de bois à dossier, — que l'on nommait sophas, parce que, sur chacun d'eux, on avait mis un coussin de lit, recouvert d'un morceau d'indienne ; — quelques chaises, une table et une

armoire vitrée, dans laquelle il y avait de la porcelaine ; mais cette armoire était fermée, et tout ce qu'elle renfermait n'était qu'à l'usage de la maîtresse du logis.

La façade de la maison donnait sur la rue ; il y avait, sur le derrière, une cour propre, où il se trouvait une porte qui conduisait sur les bords du Tobol ; la promenade me devenait par là très commode. Toutes ces circonstances réunies m'engagèrent à accepter les propositions qui m'étaient faites, et me décidèrent à louer pour le prix demandé, quoiqu'il fût énorme, et qu'il m'eût paru très considérable, même à Saint-Pétersbourg. Ce marché s'arrangeait mal avec ma bourse, qui, tous les jours, s'épuisait d'une manière effrayante; mais dans ce moment je ne pensai qu'au plaisir d'être bien logé, et je ne désirai plus que de me rendre le jour même à ma nouvelle demeure.

En sortant de visiter cette maison, je rencontrai M. de Gravi, et je lui fis part de l'arrangement que je venais de conclure. Il se récria vivement sur la cherté du loyer, il me défendit de donner autant d'argent pour une simple location. Il ne cessa de me répéter : « Ce prix est inouï : depuis que Kurgan existe, personne n'a osé faire un tel marché. » A peine rentré chez lui, il ordonna qu'on fît venir le marchand, en disant qu'il allait le forcer à se comporter plus honnêtement. Le marchand vint. M. de Gravi le traita si mal que le marché fut sur le point d'être rompu. Je me vis obligé de paraître content de cette affaire, pour que mon marchand ne refusât pas de me recevoir chez lui. Dès qu'il fut sorti, le brave M. de Gravi dit et redit vingt fois ce proverbe russe : « Epargne ton argent pour les jours malheureux ! » Il voulait me prouver qu'il était de son devoir de veiller à mes intérêts. J'eus donc toutes les peines possibles à lui faire comprendre

que j'étais en état de faire une pareille dépense, et que j'avais toujours eu pour principe de vivre moins bien pour être mieux logé. Il se contenta de murmurer, et je m'installai dans ma maison. Cependant je ne fus pas quitte, pour cette fois, de l'indignation de M. de Gravi : dès qu'il entrait chez moi, il recommençait à se lamenter sur la cherté de ce loyer ; je m'y étais accoutumé, et je l'écoutais sans faire attention à ce qu'il me disait ; je ne pouvais d'ailleurs lui en vouloir, puisque c'était pour mon bien qu'il radotait si souvent. Il est certain que si j'eusse été trompé dans mon espoir de recevoir de l'argent de la Livonie, que si toutes les lettres à mon adresse eussent été interceptées, je me fusse trouvé, six mois après, dans un grand embarras, puisque je ne recevais pas un kopek de la couronne ; mais j'avais de l'argent pour le présent, des espérances pour l'avenir ; devais-je craindre d'adoucir, autant que possible, les peines du moment ? d'ailleurs, tout était extraordinairement bon marché à Kurgan. Mes besoins étaient si modérés, les occasions de dépenser si rares, qu'avec l'économie d'un homme qui pourtant vit à son aise, je pouvais faire face à mes affaires pendant un an, et jusqu'à cette époque, il pouvait arriver bien des changements.

Pour montrer à quel point la vie était peu coûteuse dans cette ville, je vais citer quelques articles au prix coûtant pour moi, mais sur lesquels mon coquin de Rossi me trompait peut-être de la moitié.

Une livre de pain, un kopek (1).

Six livres de pain, cinq kopeks.

Une livre de bœuf, trois kopeks.

Un poulet, *idem*.

(1) Le kopek (ou kopeck) vaut quatre centimes ; le rouble environ quatre francs.

La paire de gelinottes, *idem*.

Un plat de poisson, *idem*.

Une corde de bois, quinze kopeks.

Le buveur le plus fort pouvait passer sa journée avec du quass pour un kopek.

On pouvait avoir un lièvre pour rien ; les Russes ne les aiment point, ils vous les donnent, et ne gardent que la peau.

Je demandais un jour à M. de Gravi, en présence du Kapitan Isprawnik, combien deux chevaux me coûteraient par an, pour l'entretien. « Trente roubles, me répondit-il. » Le Kapitan me dit qu'il se chargeait de les nourrir parfaitement pour vingt-cinq roubles.

On peut juger par ces prix, que les objets de première nécessité ne sont pas ruineux à Kurgan : le seul désagrément que l'on éprouve, c'est qu'il n'y a ni boucher ni boulanger dans la ville. Une fois la semaine, il se tient un marché, où l'on est obligé de faire sa provision de viande et de pain pour huit jours : quelquefois aussi le marché manque de viande.

Mais, si ces denrées sont à très bon compte, en revanche, d'autres objets plus recherchés sont d'une excessive cherté. La pinte d'eau-de-vie de France coûte deux roubles et demi.

Une livre de sucre, un rouble.

Une livre de café, un rouble et demi.

Une livre de thé de Chine, trois roubles.

Un sixain de mauvaises cartes à jouer, sept roubles.

Une main de papier de Hollande, trois roubles.

Comme toutes ces choses ne m'étaient point utiles, je ne les achetai point ; et je me trouvai à la fin de la semaine, en comptant mon blanchissage, la lumière, et autres objets, n'avoir dépensé que quelques roubles. Il est vrai que mes

repas étaient d'une frugalité remarquable : je mangeais du pain de farine blutée, chose très rare à Kurgan, mais dont M. de Gravi me faisait ma provision, et un peu de beurre : outre cela, je mangeais encore quelquefois un poulet au riz, ou bien un canard sauvage que j'avais tué à la chasse, et je buvais un verre de quass qui composait tout mon dessert : cette sobriété faisait, qu'à peine sorti de table, j'avais appétit. Je dois à ce régime sage, non seulement d'avoir recouvré ma santé, mais encore de l'avoir améliorée.

J'avais de plus une manière uniforme d'employer ma journée. Je me levais tous les jours à six heures du matin ; je passais une heure à apprendre des mots russes : cette occupation m'était absolument indispensable, puisque personne ne parlait une autre langue dans Kurgan ; ensuite je déjeunais ; ce premier repas fini, je consacrais quelques heures à écrire l'histoire de mes peines, et après ce travail qui m'était presque devenu agréable, j'allais me promener, en pantoufles, sur les bords du Tobol, où je m'étais frayé un chemin à l'abri de tous les regards, et que je ne dépassais jamais : à mon retour, je lisais pendant une heure, puis je dînais frugalement ; un moment après, je me couchais ou bien je faisais encore une lecture jusqu'à ce que Sokoloff vînt me chercher pour aller à la chasse ; quand nous en étions revenus, il prenait ordinairement du thé avec moi : c'était là l'instant marqué pour notre entretien sur nos familles et sur nos malheurs : c'était alors que nous nous faisions part de nos espérances, et que nous cherchions à dissiper nos craintes par les plus légers indices de bonheur. Dès qu'il était parti, je reprenais un livre ; je mangeais un morceau, et jouais *à la grande patience*.

C'est ainsi que je passais mes jours. Je jouissais d'ailleurs

d'une entière liberté, et je n'étais surveillé par personne. Mon bas officier, mon vieux André Iwanowitsch, était retourné à Tobolsk deux jours après mon arrivée à Kurgan; et M. de Gravi n'avait pas cru nécessaire de le remplacer près de moi, précaution que l'on avait pourtant prise d'abord avec le Polonais. A quoi m'eût servi cette garde ? La chasse me conduisait, à la vérité, à quelques verstes de la ville ; mais où aurais-je pu fuir ? Kurgan était autrefois aux frontières des Kirghis, mais depuis plusieurs années on avait reculé les frontières de quinze milles, et l'on avait construit un petit fort. Quand même les frontières eussent touché à la banlieue de la ville, avais-je quelques moyens de fuir ? je ne comprenais seulement pas la langue russe, et encore moins celle des Kirghis. M'échapper, n'était-ce pas m'exposer à perdre la vie ? Les Kurganiens se rappellent encore avec effroi le temps où ils n'osaient même pas sortir de la ville pour aller se promener ! La crainte d'être surpris par des bandes de Kirghis les retenait renfermés dans Kurgan. Ces peuples avaient la cruauté d'attacher à la queue de leurs chevaux ceux des habitants qu'ils pouvaient attraper, et fuyaient au galop, en traînant ainsi ces malheureux, sans avoir pitié ni de leurs gémissements ni de leurs cris ; ils ne regardaient même pas derrière eux si leur victime vivait encore; ce n'était qu'à la porte de leur cabane qu'ils l'examinaient : alors, si elle existait encore, ils en faisaient leur esclave. Je devais donc, au lieu de penser à fuir parmi ces barbares, remercier le Ciel, de ce qu'en allant à la chasse, je ne tombais pas entre leurs mains.

Quelque peu de ressources que nous eussions, Sokoloff et moi, pour rendre notre chasse agréable, cette distraction m'était néanmoins très bienfaisante. Nous n'avions que deux

mauvais fusils, dont il fallait toujours tirer quatre ou cinq fois la batterie avant de pouvoir la faire partir. Il n'y avait pas dans toute la ville un seul chien de chasse, pas même un barbet capable d'aller chercher le gibier qui tombait dans l'eau. Comme toute la lande était coupée par une quantité innombrable de petits lacs, et comme les canards et les bécasses étaient le seul gibier que nous eussions à poursuivre dans cette saison, nous étions obligés de faire nous-mêmes le métier de barbets. Mon Polonais était beaucoup plus hardi que moi dans cette circonstance ; il faisait sortir le gibier des roseaux, et cherchait les volatiles qui étaient tués ou blessés.

Ce qui compensait le manque de chiens, c'était la grande quantité de gibier qui se présentait à nous, et qui devait facilement tomber sous nos coups. Je n'ai jamais vu en Europe des bandes de corbeaux aussi nombreuses que dans ces parages, et surtout des canards de tant d'espèces différentes. Il y en a de très gros, de très petits, avec des becs longs ou courts, plats ou ronds, des pattes petites ou grandes ; les uns sont gris, les autres bruns, ou bien tout noirs, avec des becs jaunes : quelquefois aussi, mais beaucoup plus rarement, j'ai trouvé des canards de Perse, tout à fait roses, qui avaient des becs noirs et une houppe sur la tête. Lorsqu'ils s'envolaient, ils jetaient un cri de douleur, quoiqu'on ne les eût pas touchés.

Les bécasses sont aussi très abondantes dans ce pays, et leur espèce est également variée : il y en a surtout de brunes et jaunes, qui ont de très grandes pattes et une couronne de plumes autour du cou ; elles sont à peu près de la grosseur d'un pigeon ; elles font leurs nids dans les joncs, s'envolent, quand on les approche, en poussant un cri désagréa-

ble, et en formant toujours un grand cercle ; elles sont fort aisées à attraper ; mais leur chair n'a rien de délicat.

J'ai trouvé deux ou trois fois des oiseaux blancs comme la neige ; ils étaient de la grosseur d'une oie, avaient de grandes pattes et un long bec ; ils allaient ordinairement cinq ensemble, pour chercher leur nourriture sur les bords de la mer ; mais ils étaient si farouches, qu'à une distance de deux cents pas ils prenaient leur vol : je n'ai jamais pu savoir leur nom.

Outre les canards et les bécasses, il y avait aussi une grande quantité de pigeons excellents, et enfin beaucoup de merles, qui formaient, en volant, un nuage épais, et qui couvraient tous à la fois un bouquet d'arbres lorsqu'ils venaient s'y reposer : ces oiseaux sont très bons à manger ; mais notre petite provision de poudre ne nous permettait pas de tirer un grand nombre de coups. Mon Polonais me répéta plusieurs fois que, dans l'arrière-saison, toutes les espèces de gibier s'augmentaient encore, et qu'il y avait même alors des lièvres, des gélinottes en très grande abondance. On trouve quelquefois auprès de Kurgan des coqs d'Inde sauvages.

Il n'y a point d'ours dans les forêts environnant cette ville ; les loups y sont même très rares, parce que le terrain est trop plat ; il n'y a que très peu de martres, mais on voit beaucoup d'hermines. L'air est souvent obscurci par une quantité innombrable de grands et de petits vautours qui sont si familiers qu'ils viennent dans la ville même.

Au plaisir de la chasse, pour laquelle je suis passionné, et qui me donnait une si agréable occasion de passer le temps, se joignait encore l'agrément de voir la lande ornée de mille fleurs différentes, parmi lesquelles j'ai remarqué la

spirœa filipendula, si joliment émaillée. J'ai aussi respiré souvent l'odeur suave de plusieurs herbes qui embaumaient tous les environs ; j'ai remarqué entre autres l'*artemisia abrotanum*. On conduit de tous côtés, au milieu de ces herbes, un nombre prodigieux de bêtes à cornes et de chevaux qui y bondissent sans gardien. J'allais voir toutes ces curiosités pendant les jours les plus chauds de la saison.

L'été était brûlant et sec en Sibérie, pendant qu'il était froid et pluvieux en Livonie ; les orages que nous éprouvions se dissipaient promptement, et rafraîchissaient à peine l'atmosphère.

Parmi les livres que j'avais heureusement à ma disposition se trouvait un volume des œuvres de Sénèque qui me fut d'un grand secours dans ma douloureuse infortune. Les pensées de ce philosophe se gravaient dans mon esprit et m'aidaient à soutenir le poids accablant de mes maux. Je ne pouvais du reste m'empêcher de considérer la ressemblance frappante de ma position avec la sienne. Exilé, ainsi que moi, Sénèque a langui pendant dix ans sur les plages inhospitalières de la Corse. La description qu'il fait de son séjour, des sites affreux dont le seul spectacle lui était offert, ses plaintes au sujet de la langue barbare qu'il devait journellement entendre, tout cela me montrait l'analogie de nos situations, me rapprochait de lui, m'attachait à lui par le lien d'une mystérieuse intimité. Je ne saurais nier que, parmi ses maximes, il y en ait plusieurs qui demandent une sérieuse discussion ; d'autres ne sont que de belles pensées. Mais l'impression que me faisait cet ouvrage ne laissait pas d'être salutaire à mon âme et de lui procurer de précieuses consolations (1).

(1) Il faut croire que l'absence d'une Bibliothèque bien composée et la satisfaction de

Malgré tout cela, un souvenir continuait à déchirer mon cœur, c'était celui de ma femme et de mes enfants. Il y avait si longtemps que j'étais privé du bonheur de les voir! si longtemps que j'ignorais leur sort! Je me disais, dans des moments de désespoir : « Peut-être ne recevrai-je jamais de leurs nouvelles! » Ma femme et moi n'avions été séparés,

lire un auteur qui a connu les mêmes infortunes, disposaient favorablement Kotzebue envers Sénèque; car quand il s'agit de consolations, ce n'est assurément pas aux écrits de ce païen orgueilleux et hypocrite qu'on doit en demander!... Chacun sait qu'il s'entendait si peu à consoler les autres par sa froide et sentencieuse philosophie, que lui-même n'a pu y puiser assez de courage pour supporter la vie. Souvent du reste il avait fait l'éloge du suicide. « Êtes-vous tourmenté par la lenteur de la vie? écrivait-il; vous n'êtes pas forcé de la garder. Se donner la mort ou l'attendre, c'est la même chose. Mourir plus tôt ou plus tard, n'est rien; l'essentiel est de bien mourir. Or, qu'est-ce que bien mourir? c'est se soustraire au danger de vivre malheureux. Que de fois on se fait soigner pour dissiper un mal de tête! Et on pourrait hésiter à s'ouvrir une veine pour mettre un terme à une vie de souffrances?... » Voilà une belle doctrine!... Et Sénèque est passé de la théorie à la pratique : il a été assez lâche pour se suicider, — après avoir pris la précaution toutefois de proclamer que le suicide était un acte très louable, afin de ne pas faire maudire sa mémoire et sa fausse philosophie. Veut-on savoir maintenant quel était le thème des consolations qu'il adressait aux personnes affligées de son siècle? Qu'on en juge par cet échantillon. Sénèque écrivait à une mère inconsolable de la mort de son fils : « Le préjugé qui nous fait gémir si longtemps nous entraîne plus loin que ne le commande la nature. Vois comme chez les êtres sans raison les regrets sont véhéments, mais aussi comme ils sont courts! On n'entend qu'un jour ou deux le mugissement des vaches; la course furibonde des cavales ne dure pas plus longtemps. » Et à un de ses amis, affligé d'avoir perdu son frère : « C'est une puissante consolation de penser que tout ce que nous souffrons, d'autres l'ont souffert avant nous; d'autres le souffriront après nous... Puis, réfléchis donc que ta douleur ne servira de rien, ni à toi, ni à ton ami : tu ne voudras donc pas prolonger une chose inutile!... Ou ton ami sait que tu te tourmentes à son sujet, ou il ne le sait pas. S'il le sait, il te blâme; s'il ne le sait pas, tu perds ton temps à pleurer... » Comme tout cela devait être encourageant pour les pauvres cœurs plongés dans la désolation!... On n'en revient pas quand on songe que les esprits forts du XVIIIe siècle se sont mis, à leur tour, à feuilleter Sénèque pour se donner du courage aux mauvais jours de 93. Des hommes tels que le poète Roucher n'avaient pas d'autre consolation, au fond de leur cachot, que cette pitoyable lecture. Que ne prenaient-ils une *Imitation?*... Ah! comme ils étaient punis par où ils avaient péché! Eux qui avaient si souvent, à la suite de Voltaire, accablé de leurs dédains et de leurs sarcasmes la religion catholique, ils avaient maintenant les consolateurs qu'ils méritaient; ni prêtre, ni sœur de charité au moment de leur mort; pas même un livre qui leur eût remis sous les yeux le nom de Jésus-Christ, unique refuge des malheureux, suprême ressource des coupables!... Mais nous, qui connaissons par expérience l'abîme qui sépare la philosophie de Sénèque de celle de notre divin Sauveur, quelles actions de grâces ne devons-nous pas rendre à celui-ci? Quelle joie ne devons-nous pas éprouver en pensant que s'il n'eût pas accordé au monde le bienfait de la rédemption, nous serions, comme les païens du temps de Sénèque, livrés à tout ce que la douleur a d'atroce et d'intolérable lorsqu'elle n'est pas transfigurée par les radieuses espérances que donne la religion, adoucie par le baume qu'elle verse dans les cœurs!...

dans toute notre vie, que la durée d'un mois, et cette absence nous avait paru mortelle à l'un comme à l'autre ; cependant nous nous écrivions tous les jours : au lieu que dans mon exil, je n'avais pas encore reçu une seule de ses lettres. Pouvais-je alors ne pas me rappeler ce voyage que je fus obligé de faire à Primont pour ma santé ? Mon épouse se trouvait empêchée de m'accompagner : j'avais dû partir seul. Il avait été décidé que j'y resterais au moins trois semaines, temps nécessaire pour ma guérison ; mais au bout de dix jours l'ennui m'avait gagné : je m'étais trouvé plus malade que jamais. Demandant vite des chevaux, j'étais revenu dans les bras de ma femme, au milieu de mes enfants. Et depuis près de huit semaines je me voyais isolé, languissant dans un coin de la terre ! Grand Dieu ! je vivais ! et comment donc pouvais-je vivre ! Espérance, quel était ton pouvoir ! tu soutenais seule mon âme abattue !

Les projets d'évasion hantèrent de nouveau mon esprit. Je combinais un plan où tout était prévu, calculé, pesé. Mon ami Kiniœkoff en avait proposé un autre. Il estimait qu'il était assez facile de se mettre à la suite d'une caravane venant de la Chine, en prenant un déguisement convenable : lui-même aurait tenté ce moyen, s'il n'avait pas craint de rendre, par sa fuite, le sort de ses frères plus rigoureux. Pour moi, qui étais étranger, je trouvai ce projet impraticable. Il fallait, pour le faire réussir, être un naturel du pays, ou en savoir bien la langue, afin qu'on vous prît pour un conducteur russe. Je m'en tins donc à mon propre plan ; je fis part à ma femme de tout ce qu'elle devait apporter avec elle pour le favoriser.

Comment, me dira-t-on, faisiez-vous passer des lettres aussi suspectes, puisque le gouverneur les lisait avant de

les laisser partir? Je dois avouer, pour ne laisser aucun doute sur ma véracité, que je trouvais à Kurgan un brave homme qui me proposa de se charger de l'envoi de mes lettres cachetées, et par les soins duquel ma femme les recevait plus promptement que toutes les autres.

Les bons Kurganiens, qui ont eu le bonheur de conserver les vertus du premier âge, me traitaient avec toute l'humanité, toute la bienfaisance qu'il est possible d'attendre des personnes les plus compatissantes. Ils m'invitaient à toutes leurs fêtes, ils voulaient que je partageasse leurs plaisirs et leurs festins. Ils ne me connaissaient pas d'abord comme homme de lettres; mais aussitôt qu'ils entendirent parler de mes œuvres, ils me témoignèrent le plus grand respect, et je devins un homme célèbre à leurs yeux. Si cette estime générale était flatteuse pour moi, l'importunité avec laquelle ils me priaient de me rendre à leurs fêtes m'était cependant quelquefois à charge. Mon âme n'était pas disposée à se livrer au bruit de la société, ou peut-être la joie franche qui régnait dans leurs réunions n'avait-elle aucun charme pour un Européen. En voici un exemple.

Juda Nikititsch, l'assesseur, voulait célébrer le jour de sa fête, jour qui est plus solennel en Russie que celui de la naissance. Il vint lui-même me voir le matin, et me pria de me rendre à midi chez lui, où les premières autorités de la ville se trouveraient rassemblées. Je répondis à son aimable invitation. Lorsque j'entrai, cinq chanteurs se hâtèrent de me recevoir; ils tournaient le dos à la compagnie; et pour augmenter le bruit de leurs chants, ils tenaient la main droite devant leur bouche, et entonnaient des couplets dans un coin de la chambre. L'usage voulait que l'on reçût ainsi chaque personne qui arrivait. Une grande table était cou-

verte de vingt plats, mais il n'y avait ni couverts pour servir, ni chaises pour s'asseoir. Ce repas avait plutôt l'air d'un simple déjeuner. Les mets principaux consistaient en pirogues, espèces de pâtés faits ordinairement avec de la viande, mais qui, cette fois, étaient composés de toutes sortes de poissons. Il y avait en outre une quantité de poissons marinés et de pâtisseries préparées de différentes manières. Le maître de la maison se promenait dans la chambre avec des flacons d'eau-de-vie ; il ne se lassait pas de verser, et les convives ne cessaient pas de boire. A mon grand étonnement, personne ne me parut même étourdi, quoique l'on ne discontinuât pas de porter des santés. Il n'y avait pas de vin. Juda Nikititsch nous fit servir une boisson très chère en Sibérie où il n'y a point d'abeilles ; c'était de l'hydromel. Tous les convives, excepté moi, préférèrent l'eau-de-vie.

J'attendais à chaque instant que l'on ouvrît la chambre où le dîner devait être préparé. Ce fut en vain : chacun, l'un après l'autre, prit son bonnet et s'en alla. Il fallut bien que je me décidasse à en faire autant. « La fête est donc finie ? demandai-je à M. de Gravi qui sortait avec moi. — Oh ! non, me répondit-il. Chacun des convives se rend à la maison pour dormir. Ils vont se reposer jusqu'à cinq heures, et ensuite tout le monde se rassemblera de nouveau. » Je revins de mon côté à l'heure marquée ; la scène était tout à fait changée. La grande table se trouvait, à la vérité, encore au milieu de la chambre ; mais au lieu d'être couverte de pirogues, de poissons et d'eau-de-vie, elle l'était de gâteaux, de raisins, d'amandes et d'une quantité de confitures de la Chine, qui étaient vraiment excellentes, parmi lesquelles se trouvait une espèce de marmelade de

pommes coupées par filets. On se mit ensuite à jouer au boston, tant que le punch, versé à profusion, permit de distinguer les cartes. Lorsque l'heure du souper sonna, chacun se retira comme le matin.

J'avais besoin assurément de toute ma complaisance pour prendre part à des fêtes semblables. Combien je fus content, lorsque je me vis libre de respirer dans ma chambre, lorsque, le fusil sur l'épaule, mon brave Sokoloff à mes côtés, je pus sortir pour aller me promener au milieu de la campagne !

Telles étaient mes occupations, mes plaisirs, mes ennuis à Kurgan. D'ailleurs, je jouissais constamment d'une bonne santé. Ce bonheur inattendu me donnait du courage. Je n'attendais plus que ma famille ; je n'aspirais plus qu'à la voir autour de moi, partageant mes travaux, mes amusements, et composant toute ma société. Devais-je l'y trouver un jour ? Un autre désir m'occupait encore : c'était de savoir si mon Mémoire était remis à l'empereur. Comme je souhaitais ardemment un bon voyage à mon conseiller de la cour ! Combien de fois je comptais les semaines, les jours qu'il avait dû mettre pour arriver à Saint-Pétersbourg, le temps qu'il fallait ensuite pour faire passer une décision des bords de la Néva aux bords de l'Irtich ! Je calculais qu'à la fin d'août je recevrais mon dernier arrêt. Mais Dieu soit loué ! je m'étais trompé dans mon calcul : ce devait être plus tôt !...

Le 7 juillet, mon réveil fut illuminé par le doux rayon d'espérance que mes nouveaux plans d'évasion projetaient sur mon avenir. J'avais l'esprit plus tranquille, le cœur moins oppressé ; en me levant, je repris le cours de mes

occupations ordinaires, avec cette ardeur, ce courage nouveau que l'espoir, même le plus vague, donne à l'infortuné.

Sur les dix heures, M. de Gravi vint me trouver. Après quelques instants d'une conversation peu intéressante, il prit, suivant sa coutume, un jeu de cartes, pour jouer *à la grande patience.* Il avait mis si souvent la mienne à l'épreuve par cet ennuyeux amusement, que je n'étais pas tenté de suivre sa partie. Cependant il fallut m'asseoir à côté de lui, paraître même faire attention à ses coups, le regarder, lui répondre pendant une heure entière. Ce bon M. de Gravi croyait assurément me distraire, ne pouvant s'imaginer que le temps fût précieux à un exilé à Kurgan. Il resta donc ce jour-là jusqu'à onze heures passées, et il n'est point douteux qu'il ne fût demeuré plus longtemps, si, perdant patience, je ne me fusse levé sans dire mot, et je n'eusse fait vingt fois le tour de ma chambre, comme un homme très occupé qui désirerait qu'on le laissât continuer ses travaux. Ce qui détermina encore plus M. de Gravi à finir ce maudit jeu, ce fut la réponse que je lui fis, lorsqu'il me demanda sur quel objet il devait poser les cartes : « Sur l'espérance de voir bientôt ici ma femme, » repartis-je. Comme il savait que j'aimais à être seul dans ces instants consacrés au souvenir d'une épouse chérie, il fit semblant de se rappeler quelques affaires à terminer et sortit.

Aussitôt je me remis à ma table, pour y écrire pendant une heure ; mais, au milieu d'une période, je fus interrompu par mon domestique, qui s'écria, en entrant : « Monsieur !... Monsieur !... encore quelque chose de nouveau ! » Je refusai d'abord de l'écouter, parce qu'il avait aussi l'habitude de m'ennuyer par le récit de certaines histoires dont il recommençait chaque jour les détails. Il me répéta encore : « Mon-

sieur ! Monsieur ! il y a quelque chose de nouveau ! — Eh bien, voyons ; qu'est-ce encore ? lui répondis-je en tournant négligemment ma tête de son côté. Explique-toi vite et clairement, si tu le peux. — Monsieur, ajouta-t-il alors avec un ton mystérieux, Monsieur, un dragon vient d'arriver ici pour vous prendre, et... voilà tout ce que je sais... » A cette nouvelle, mon sang se glaça dans mes veines ; je fus saisi d'effroi, et, me levant brusquement, je fixai mon domestique sans proférer une seule parole. « Oui, oui, continua-t-il, nous irons peut-être encore aujourd'hui à Tobolsk... — Comment, nous irions ! » Je ne pus articuler le reste. Ma langue était enchaînée... : il introduisit auprès de moi un homme qui m'assura avoir vu ce dragon, et l'avoir lui-même conduit chez M. de Gravi. « Mais, savez-vous le contenu de ses dépêches ? demandai-je alors, en retrouvant tout à coup la parole. — Non, » me répondirent-ils tous les deux, et ils s'éloignèrent.

Que devais-je conjecturer ? devais-je penser à ma liberté ? Si c'était là le motif qui amenait ce dragon, pourquoi me reconduirait-on à Tobolsk ? il y a un chemin bien plus court, en passant droit par Ekatérinenbourg. Pourquoi me ferait-on faire un détour de cinq cents verstes ? cependant la réponse de l'empereur à mon mémoire ne pouvait tarder à me parvenir. Hélas ! par suite de toutes ces réflexions, il ne me resta dans l'esprit que l'affreuse certitude d'un exil plus cruel encore. Je ne doutai pas qu'on n'eût l'intention de me transporter plus avant dans les terres, peut-être jusqu'aux mines, peut-être jusqu'à Kamtschatka. Qu'on se représente alors l'excès de ma frayeur !

Je cherchai néanmoins à remettre mon esprit dans cet état de calme qui ne devrait jamais nous abandonner. Je

pris vivement le papier où j'avais écrit ; je ramassai l'argent qui me restait encore ; je serrai le tout avec soin dans mon gilet, et j'attendis environ dix minutes que mon nouveau sort me fût annoncé. Ces dix minutes sont, je puis l'assurer, les plus cruelles que j'ai passées de ma vie, par l'incertitude où j'étais.

Un bruit que j'entendis dans la rue me fit mettre la tête à la croisée. J'aperçus M. de Gravi entouré d'une foule assez considérable ; à côté de lui marchait ce dragon dont mon domestique m'avait parlé. Mais pourquoi étaient-ils si loin encore ? Je ne pouvais remarquer l'impression de leurs figures, et mes inquiétudes ne faisant que s'accroître, je redoutais davantage la rigueur d'un nouvel arrêt. Cependant je m'efforçai en vain de m'éloigner de la croisée, jusqu'à ce que cette foule fût proche de moi : la curiosité m'y fit rester. Le malheureux est avide de nouvelles : il court même au-devant de celles qui peuvent ajouter à ses maux.

Enfin je pus distinguer tout ce monde qui se portait vers ma maison ; mais je ne regardais que M. de Gravi, dont le front me parut joyeux et serein. Quel rayon d'espérance vint luire dans mon cœur !

La foule pénétra dans la cour, et M. de Gravi marchait alors le premier. Je devais, je voulus sortir pour aller à sa rencontre ; mais cela me fut impossible. Je restai malgré moi immobile, les yeux fixés sur la porte de ma chambre. Elle s'ouvrit : je tâchai de parler : mes efforts pour le faire furent inutiles.

« Vous êtes libre ! me cria M. de Gravi, les yeux baignés de larmes ; soyez heureux, vous êtes libre ; et il était dans mes bras ; il me serrait étroitement avec toutes les démonstrations de la plus vive, de la plus sincère amitié ; ses

pleurs coulaient sur mes joues ; moi, je ne pleurais pas : je ne pouvais pleurer ! Je regardais avec surprise tous ceux qui répétaient autour de moi : « Vous êtes libre ! » Je me laissais embrasser par tous les amis qui m'attiraient vers eux, par mon domestique même qui disputait aux autres le plaisir de me prouver sa joie. Je n'étais qu'une idole de marbre : on m'honorait, on me caressait, on me révérait, on chantait mes louanges, on célébrait mon bonheur : eh bien, je n'avais pas même la force d'ouvrir la bouche pour remercier cette foule empressée. Le spectacle de son ivresse et de ma froideur eût fait croire au plus clairvoyant des hommes que c'étaient eux qu'on délivrait, et que moi seul je restais prisonnier.

Le dragon, quand les cris de joie eurent cessé, s'avança vers moi et me remit une lettre du gouverneur de Tobolsk ; je l'ouvris avec précipitation, et je lus :

« MONSIEUR,

» Réjouissez-vous ; mais modérez vos transports ; la faiblesse de votre santé le demande. Ma prédiction s'est accomplie : j'ai la douce satisfaction de vous annoncer que notre très gracieux empereur désire votre retour. Exigez tout ce qui vous est nécessaire : tout vous sera procuré ; l'ordre en est donné : accourez et recevez mes compliments.

» Votre très humble serviteur,

» D. KOCHELEFF »

Chaque ligne de cette lettre est profondément gravée dans mon cœur : je la transcris ici sans l'avoir sous mes yeux ; et, dans l'âge le plus avancé, je suis sûr que je pourrai la dire encore de mémoire.

Le gouverneur m'envoyait en même temps un paquet de gazettes et un petit billet de M. Beker qui se trouvait présent lorsque le dragon me fut expédié. Ce billet renfermait une invitation de la part de cet honnête négociant, à descendre dans sa maison à Tobolsk, plutôt que d'accepter un autre logement. M. de Gravi tira ensuite de sa poche l'ordre qu'il avait reçu personnellement de Russie, pour qu'on pourvût à mes moindres besoins, qu'on me donnât même de l'argent, si je le désirais, et surtout pour que l'on me mît le plus tôt possible en état de partir. J'étais encore muet de surprise et de joie ; mais quelques larmes s'échappaient de mes yeux... Ces larmes, j'allais les essuyer... quand mon cœur en ouvrit la source, et les fit couler par torrents. Oh ! qu'il est doux de pleurer au moment d'un bonheur inattendu, lorsque l'on se trouve avec des amis sincères qui, dans leur sein, reçoivent chaque larme, précieux témoignage d'une joie pure et partagée !...

Il était difficile qu'en ce moment, où mes larmes troublaient ma vue, je pusse remarquer tous ceux qui m'entouraient ; mais quand rien ne m'empêcha de distinguer leurs traits, quel fut encore mon attendrissement ! Sokoloff était près de moi, les yeux baissés, l'air morne et accablé ; il poussait de longs soupirs. « Je vais donc, me dit-il avec l'accent du désespoir, je vais donc me trouver encore une fois seul ? Pardonnez-moi, ajouta-t-il en se jetant dans mes bras, pardonnez-moi cette plainte dictée par la tendresse que vous méritez... Dieu m'est témoin de la joie que me cause intérieurement votre liberté... Adieu. » Il s'éloigna ; je l'appelai, il ne m'entendit plus.

De nouvelles visites me furent faites. Tous les habitants, de quelque rang qu'ils fussent, s'empressèrent de venir



Les derniers adieux au départ des exilés (P. 172.)

m'offrir leurs félicitations. Chacun d'eux me témoigna, comme il put, le plaisir que lui causait l'ordre de ma délivrance. En un instant, toute la maison fut pleine, au point que M. de Gravi qui s'aperçut que cette foule, vu la faiblesse de ma santé, me faisait mal, se hâta de la disperser. Quand tout le monde fut sorti, il m'invita à dîner ; mais je n'acceptai point. Je n'avais nulle envie de perdre mon temps dans les ennuis d'un repas : je ne désirais qu'être seul et partir. M. de Gravi, qui ne pouvait m'en vouloir d'un pareil refus et de mon empressement à m'éloigner de Kurgan, m'assura que tous mes ordres seraient remplis exactement, et qu'il m'était libre de fixer le moment de mon départ. « Dans deux heures » fut ma réponse. Il me quitta en souriant, et je me trouvai enfin tout à fait seul.

Comment pourrais-je peindre ce qui se passa en moi dans cet instant ? Une heure après que M. de Gravi était sorti, mes genoux tremblaient encore ; j'allais çà et là sans réflexion ; mes idées se confondaient ; mes sentiments se succédaient avec rapidité ; des images incohérentes frappaient mes regards, et s'évanouissaient aussitôt. D'abord, un nuage semblait seulement me séparer de ma femme et de mes enfants : je m'avançais pour les embrasser. Alors mes yeux se dessillaient ; je ne voyais plus que l'espace immense qui était réellement entre moi et ces êtres chéris ; je devenais sombre, mélancolique, rêveur... Tout à coup, dans mon impatience, je demandais des chevaux... Mais les deux heures n'étaient point écoulées ! Je tâchais de réfléchir sur ma situation, de raisonner avec moi-même, de lire les gazettes, délassement qui m'était autrefois si agréable : rien ne pouvait suffire à mon âme : rien ne pouvait l'occuper, la distraire ; et, pendant ce moment d'une tendre anxiété, mes

larmes coulaient toujours. Enfin, épuisé à force d'éprouver les plus vives émotions, je tombai sur ma table en m'écriant : « Mon Dieu ! mon Dieu !... »

Ce n'est en vérité qu'en Dieu qu'on peut trouver le calme et la paix dans les grandes joies comme dans les grandes douleurs. Il faut se confier en lui, s'abandonner à lui, et alors l'âme, se reposant sur le sein d'un Père tout à la fois si puissant et si bon, cesse de se troubler, de s'inquiéter, elle redevient paisible.

Jusqu'alors je ne possédai pas ce calme ; des larmes de tristesse se mêlèrent même à celles que la joie m'avait fait répandre. Le dragon m'avait bien raconté qu'il était venu un courrier de Saint-Pétersbourg pour me chercher, et que, si ce courrier était resté à Tobolsk, c'est que son ordre l'obligeait de n'aller que jusqu'à cette ville. Mais ce dragon n'avait pu répondre à une question qui m'intéressait bien davantage ; il n'avait pu m'apprendre si le courrier était porteur de quelques lettres de ma femme, ou si, du moins, il avait des nouvelles à m'en donner. Au fait, n'était-il pas vraisemblable que ce courrier n'avait aucune commission directe pour moi ? car le gouverneur de Tobolsk, qui connaissait mon attachement pour ma famille, se serait empressé de m'en faire part. Il avait souvent écouté avec intérêt tout le bien que j'en disais ; il avait souvent compati à ma douleur : hélas ! il gardait le silence dans ce moment. Peut-être avait-il quelque événement sinistre à m'annoncer ; peut-être le chagrin de ma captivité, l'inquiétude de mon sort avaient abrégé les jours de ma femme ; mille pensées tristes, désespérantes, me poursuivaient déjà.

Par bonheur, les préparatifs de mon voyage vinrent me distraire ; mon Italien ne pouvait trop se hâter au gré de

mon impatience. Je ne lui donnai que le temps de mettre tout pêle-mêle dans les portemanteaux ; ensuite je me pressai d'aller témoigner toute ma reconnaissance aux bons habitants de Kurgan. Ils reçurent mes adieux avec les plus sympathiques regrets.

En rentrant chez moi, j'y trouvai mon pauvre Sokoloff qui, respirant à peine, se promenait à grands pas dans ma chambre, comme un homme en délire.

Pour le calmer, cet ami infortuné, et pour distraire un moment sa douleur, je tâchai de faire quelque chose qui lui fût agréable ; je lui offris mon fusil, ma carnassière et toutes mes munitions. Il accepta ce don sans proférer une seule parole. Je le priai de me donner des lettres pour sa famille, en l'assurant que je regarderais comme le plus saint des devoirs, de les faire parvenir fidèlement ; mais il n'y consentit point. Il poussait la délicatesse de conscience jusqu'à la cruauté envers lui-même. Ses refus n'avaient d'autre motif que la crainte de contrevenir aux ordres donnés contre lui, quelque rigoureux qu'ils fussent. Une telle conduite trouvera, hélas ! bien peu d'imitateurs ! Nous en avons trouvé pourtant un exemple parmi les déportés que la Convention laissait périr dans la Guyane.

La pensée que mon départ de Kurgan rendrait ce cher Sokoloff plus malheureux qu'avant mon arrivée, fut encore un chagrin qui vint troubler un moment mon ivresse. Il s'était accoutumé avec moi à maintes douceurs de la vie, aux plaisirs de la société, à tous les charmes de l'amitié ; il avait pu déposer dans mon cœur ses souffrances et ses peines ; et mon départ lui faisait perdre toutes ces consolations, si précieuses dans l'adversité. De plus, après avoir quitté sa cahute enfumée pour venir habiter avec moi, il

allait être obligé d'y retourner, et il y serait seul, sans ami, sans compagnon d'infortune ! à cette idée je tombai dans ses bras. Je le pressai si vivement, que nous fondîmes en larmes tous les deux, et que je ne pouvais plus le quitter. Il eut plus de courage que moi ; il me serra la main, me fixa, regarda le ciel et sortit. Depuis ce moment je ne le revis plus. A l'heure de mon départ, quand tous les habitants se rassemblèrent dans la cour, Simon Sokoloff n'était pas avec eux.

Je ne puis m'empêcher de dire encore un mot de tant d'honnêtes gens de cette ville. Pendant que je m'impatientais de la lenteur avec laquelle mes chevaux arrivaient, j'étais accablé de toutes parts des plus tendres gages de l'amitié. L'un me faisait du punch ; l'autre m'apportait des vivres ; celui-ci de petits concombres (1). Il m'eût fallu plusieurs chariots pour emporter tout ce que l'on m'offrait. Bonnes gens, que le ciel vous comble de bénédictions ! Quoique j'espère ne revenir jamais en ces lieux, croyez que je conserverai, jusqu'au tombeau, le souvenir de votre généreux attachement. Certes, une telle bonté mérite bien d'être citée comme modèle ; nous autres, lorsque nous faisons du bien à autrui, c'est presque toujours avec une arrière-pensée égoïste : nous espérons quelque chose en retour, tout au moins de la gratitude, de bons services si l'occasion s'en présentait. Vous, au contraire, vous étiez aussi désintéressés qu'il est possible de l'être puisque nous nous séparions pour toujours et que vous n'aviez plus rien à attendre de moi, qui du reste n'avais jamais rien fait pour vous. Voilà la véritable charité chrétienne, celle qui donne

(1) Les concombres sont si rares dans ce pays, qu'on les coupe par petites tranches, comme les melons chez nous. C'est un des mets les plus recherchés. (*Note de l'auteur.*)

pour obliger un frère et sans aucune vue d'amour-propre. Quelle leçon pour ceux qui se piquent d'appartenir aux peuples les plus civilisés du monde !

Enfin, mes chevaux furent attelés. Je mentirais en disant que je montai dans le chariot ; j'y fus porté après avoir reçu mille félicitations, après avoir été embrassé mille fois.

Le bon M. de Gravi, malgré son grand âge, voulut s'asseoir à mes côtés, et me conduire au moins jusqu'en dehors de la ville. Pendant que nous traversions les rues, j'entendis autour de moi faire des vœux pour le succès de mon voyage, et des prières pour la conservation de mes jours. Le tableau de tous ces braves habitants rangés sur mon passage, émeut encore mon âme, et reste toujours présent à mes yeux.

Quand nous eûmes fait environ deux verstes, M. de Gravi, le visage pâle et triste, ordonna avec douleur d'arrêter les chevaux : alors il se pencha vers moi, laissa couler quelques larmes sur mes joues, s'en alla, revint, et ne me quitta qu'en répétant, au milieu de ses sanglots : « Dieu soit avec vous ! » Je me levai pour le suivre des yeux aussi loin qu'il m'était possible. Dès que je ne le vis plus, je dis au postillon de reprendre sa route au galop, me dégageant, à mesure que je m'éloignais de Kurgan, du souvenir de ces émotions qui m'oppressait, et ne songeant plus qu'au bonheur de retrouver enfin ma femme et mes enfants (1).

(1) Kotzebue, arrivé à Saint-Pétersbourg, fut bienveillamment accueilli par le czar Paul Ier, qui lui accorda de précieuses faveurs. Après avoir fait un assez long séjour à Saint-Pétersbourg, il rentra dans sa patrie.





III. — Histoire d'un déporté en Sibérie (1).

La terreur régnait à Varsovie, personne n'était sûr du lendemain. Le nihilisme que la Russie avait jugé d'abord à peine digne d'attention, avait relevé la tête. Ses agents se multipliaient et cherchaient par tous les moyens à augmenter le nombre de leurs partisans. Déjà quelques personnes qui avaient essayé de mettre une barrière à la propagande de leurs doctrines subversives, se trouvaient désignées au poignard de leurs adeptes. Le même sort était réservé à ceux qui, après mûre réflexion, refusaient de s'enrôler dans la secte. La Pologne leur semblait un champ propice à leurs projets ; les persécutions incessantes du gouvernement russe leur avaient ouvert les voies. Les Polonais ne voulaient pas se joindre à ceux qui prêchaient la haine du trône et de la religion ; ils préféraient souffrir. Seuls, quelques étudiants, partisans des idées nouvelles, s'étaient fait affilier à la secte.

Les rues de la capitale de la Pologne étaient tristes et mornes ; des escouades de Cosaques, guidés par des agents de police, les sillonnaient en tous sens et faisaient des perquisitions dans tous les quartiers.

Dans une maison voisine de la cathédrale, on paraissait peu se soucier de ce qui se passait au dehors ; le profes-

(1) Cet émouvant récit, dû à J. Gobat, doit être considéré comme légendaire ; mais la peinture des différentes situations est exacte, et l'on peut dire que dans l'ensemble il reproduit les faits qui se sont accomplis des centaines de fois, sous les yeux des témoins les moins suspects.

seur Brominsky célébrait en famille l'anniversaire de son mariage. Quelques amis, avec le curé de la paroisse, prenaient part à ce gai festin, qu'animaient les rires joyeux d'un petit ange de deux ans, assis sur les genoux de sa mère.

Tandis qu'on portait des santés et que les verres s'entrechoquaient au milieu des démonstrations de la gaieté des convives, la porte de la salle s'ouvrit brusquement : un officier de police parut sur le seuil.

— Stanislas Brominsky, s'écria-t-il, au nom du czar, je t'arrête, suis-moi à l'instant chez le gouverneur.

— De quoi m'accuse-t-on ?

— Tu l'apprendras assez tôt. Cosaques, surveillez cet homme ! Que personne ne bouge !... Je vais procéder à une visite domiciliaire.

Aidé d'un agent subalterne, il fouilla tous les meubles de l'appartement ; pas un recoin n'échappa à ses investigations. Il fit sauter la serrure du secrétaire et visita les papiers qui s'y trouvaient : ce fut sans résultat, il n'y avait rien de compromettant.

Le professeur, qui se savait innocent, cherchait à calmer sa femme, en proie à la plus vive inquiétude. Pendant ce temps, l'agent bouleversait les livres de la bibliothèque. Au moment où il allait déclarer qu'il ne trouvait rien de suspect, une pile de volumes mal équilibrés tomba sur le parquet avec fracas ; et d'entre les pages de l'un d'eux s'envola une mince feuille de papier. L'agent s'en saisit et la présenta à son chef, qui l'examina. Elle portait en tête le sceau du comité nihiliste de Varsovie.

— Cette preuve suffit, s'écria l'officier. Voici un diplôme en bonne et due forme constatant que Stanislas Brominsky

a été reçu membre de la Société nihiliste de cette ville. Cosaques, emmenez cet homme à la forteresse !

— C'est une infamie ! s'écria le professeur avec indignation. Sur mon honneur et ma conscience, je jure que jamais je n'ai voulu faire partie de cette secte impie. On veut me perdre ! Ce papier se trouve là sans que je puisse dire sa provenance. Je suis innocent !

— Le conseil de guerre décidera ; marchez toujours !

Brominsky se plaça au milieu de l'escorte et suivit les Cosaques sans résistance ; il croyait que tout serait bientôt expliqué.

Sa femme, qui n'était pas encore remise de son effroi, voulut se précipiter dans ses bras, mais on la repoussa brutalement et elle s'affaissa sur le tapis, entraînant son enfant dans sa chute.

Les invités, glacés de terreur, s'éloignèrent à la hâte, afin de ne pas se compromettre davantage, et un morne silence succéda à la gaieté qui, peu de temps auparavant, régnait dans l'appartement.

Le prêtre seul était resté près de l'épouse infortunée. Il chercha d'abord à calmer le petit garçon qui poussait des cris perçants et sonna pour avertir les domestiques. Une vieille bonne se précipita dans la salle.

— Que se passe-t-il donc ? s'écria-t-elle en entrant. Pourquoi emmènent-ils notre bon maître ?

— Chut ! ma bonne Marpha ! Cherche d'abord à faire reprendre connaissance à ta maîtresse.

Il fallut longtemps pour y parvenir : elle ouvrit enfin les yeux, jeta autour d'elle un regard effaré, puis éclata en sanglots.

L'ecclésiastique s'efforçait de l'encourager.

— Mère chrétienne, lui dit-il, ne vous abandonnez pas au désespoir, songez que vos larmes ne rendront pas la liberté à votre époux. C'est à Dieu qu'il faut s'adresser. C'est près de lui qu'il faut chercher la force et la résignation. Priez-le avec confiance.

— O mon Père, quel sort affreux attend mon mari ! On l'a emmené à la forteresse, et ce papier fatal sera la cause de sa mort.

Rassurez-vous. En admettant même qu'il soit nihiliste, le conseil de guerre ne prononcera pas une sentence pareille, si l'on ne peut lui imputer aucune action illégale. Mais je suis persuadé de son innocence, et Dieu ne permettra pas qu'il soit condamné. Prions, ma fille, et implorons la miséricorde du Seigneur.

Tous tombèrent à genoux devant le crucifix suspendu à la muraille et demandèrent à Jésus-Christ de faire éclater l'innocence du malheureux captif.

Le prêtre quitta bientôt la maison de Brominsky en promettant d'aller aux informations et de venir rendre compte de ce qu'il aurait appris.

Le prisonnier, dès son entrée à la forteresse, avait été enfermé dans un noir cachot. Il n'attendit pas longtemps pour être conduit devant ses juges. Le conseil de guerre était expéditif.

— Vos nom et prénom ? lui demanda le gouverneur militaire.

— Stanislas Brominsky, professeur de chimie à l'Université de Varsovie.

— Célibataire ?

— Non, marié depuis trois ans avec Prascovia Kischineff d'Aratof.

— Vous êtes convaincu de nihilisme.

— Je suis innocent.

— On a trouvé, caché dans votre bibliothèque, votre diplôme d'affiliation.

— Jamais je n'ai été affilié. Je ne puis comprendre comment ce papier s'est trouvé au milieu de mes livres.

— Vous ne soupçonnez personne ?

— Non, Excellence.

— Vous persistez donc dans vos dénégations.

— Oui, et je proteste de mon innocence.

Le tribunal se retira pour délibérer. Une demi-heure après, on introduisit l'accusé pour lui faire connaître la sentence.

L'accusé Brominsky, prévenu de nihilisme, est condamné à vingt ans de déportation en Sibérie. Sa fortune sera confisquée au profit de l'État. Cette sentence est sans appel, et l'accusé sera dirigé vers Moscou, avec le premier convoi de condamnés.

Le professeur chancela, pris d'un soudain vertige.

— Ma femme, mon enfant ! s'écria-t-il avec désespoir.

— Ils pourront vous suivre, s'ils en font la demande, dit un des assesseurs.

Le geôlier ramena le malheureux dans son cachot. A peine se vit-il seul, qu'il se jeta sur le tas de paille qui lui servait de grabat et s'abandonna au plus violent désespoir.

Vingt années en Sibérie, c'était la mort ! pis que la mort ! Un avenir de souffrance devenait sa seule perspective. Qu'avait-il donc fait pour mériter une condamnation si rigoureuse ? N'avait-il pas toujours été un fidèle sujet du czar ?

« Mon Dieu ! s'écria-t-il, c'en est trop ! je ne saurais plus croire à votre justice ! »

Il venait à peine de prononcer ces paroles que la porte du cachot s'ouvrit pour donner passage au vénérable curé de la paroisse, accompagné d'un porte-clefs.

— Ivan, dit le pasteur à ce dernier, le gouverneur m'a autorisé à rester seul avec M. Brominsky, tu viendras me chercher dans un quart d'heure...

— Qu'ai-je entendu, mon ami ? ajouta-t-il avec douceur en s'adressant au prisonnier quand le geôlier se fut un peu éloigné. Vous doutez de la justice de Dieu ! Comment, vous, un Polonais catholique, vous vous abandonnez au désespoir !

— N'ai-je pas assez de motifs pour cela ? Me voilà condamné à la déportation, sans avoir rien fait pour la mériter.

— J'admets que la sentence soit inique, mais est-ce une raison pour dire que Dieu n'est pas juste ? Mon fils, considérez le Sauveur étendu sur la croix. A-t-il eu un mot de blâme pour le juge prévaricateur qui avait prononcé sa sentence de mort ? A-t-il accusé son Père céleste d'injustice ? Non, il a prié pour ses bourreaux et leur a pardonné. Voyons, mon enfant, imitez-le et demandez-lui la résignation !

— Cela me semble bien difficile. Encore, si j'étais seul, j'irais en exil avec courage, mais quand je songe à ma chère Anicia et à mon petit Casimir dont je serai peut-être séparé pour toujours, je sens mon cœur se briser.

— Pourquoi donc se forger de pareilles idées ? Vous savez bien que la famille du condamné peut l'accompagner en Sibérie, vous ne serez pas séparés.

— Jamais je ne permettrai que ces deux êtres si chers viennent partager ma captivité. Comment pourraient-ils supporter les fatigues d'un si long voyage et l'âpreté d'un climat si rigoureux ?

— Dieu leur en donnera la force. Depuis votre arrestation, votre épouse n'a pas quitté le pied du crucifix, et maintenant encore, elle implore votre délivrance du Sauveur.

— Quelle sera sa douleur, quand elle apprendra ma condamnation !

— C'est moi qui la lui annoncerai, et j'espère obtenir du gouverneur militaire l'autorisation de l'amener près de vous.

— Quel bonheur j'éprouverais à la serrer une dernière fois dans mes bras avant de partir pour l'exil !...

— Elle vous accompagnera, j'en suis sûr, malgré toutes vos objections.

— Oh ! non, elle se rendra à mes raisons. Mais comment avez-vous pu déjà parvenir jusqu'à moi ?

— Le gouverneur m'en a donné l'autorisation en sortant du tribunal.

— Vous savez alors que je dois passer vingt ans en Sibérie !

— Hélas ! oui. Les nihilistes en sont cause. Depuis l'attentat du Palais d'hiver à Saint-Pétersbourg, les tribunaux ont reçu l'ordre de redoubler de rigueur. Votre condamnation a été provoquée par le diplôme de nihiliste qu'on a trouvé chez vous. J'ai parlé avec vos juges ; tous croyaient que la sentence aurait été beaucoup plus douce si vous vous étiez avoué coupable...

— Et si je leur avais dénoncé des complices ! Le premier mensonge en aurait entraîné un autre.

— Ce papier a été votre perte. Ne soupçonnez-vous personne ? N'avez-vous pas d'ennemis, pas d'envieux ?

— Pas que je sache. Je ne crois pas que ma place de professeur ait fait des envieux, et jamais je ne me suis mêlé de politique.

— Ne vous a-t-on jamais proposé d'entrer dans une société quelconque ?

— Une seule fois. Un de mes anciens compagnons d'université, qui donne dans les idées nouvelles, m'a conseillé et même pressé de me faire recevoir dans la société des *Vengeurs Polonais*, mais ce qu'il me communiqua de ses tendances me suffit pour repousser ses propositions avec horreur.

— Ne s'est-il pas fâché de votre refus ?

— Il est resté assez longtemps sans venir me voir, mais il y a six semaines, il est venu me faire ses adieux. La police avait eu vent, paraît-il, de la société en question, et il voulait gagner la frontière avant d'avoir maille à partir avec elle.

— Quel est son nom ?

— Ladislas Demski ; il était répétiteur pour mes cours de chimie.

Le geôlier ouvrit la porte, le quart d'heure était écoulé.

— Au revoir, mon ami, dit le prêtre en sortant. Je demanderai à Dieu pour vous la grâce de supporter cette infortune sans faiblir.

L'ecclésiastique se dirigea à pas lents vers la demeure du professeur. Aussitôt que Mme Brominsky l'aperçut, elle courut vers lui en s'écriant :

— Quelles nouvelles m'apportez-vous, mon bon Père ? Stanislas sera-t-il bientôt remis en liberté ?

— Non, malheureusement. Tout est contre lui, et, comme il ne peut prouver son innocence, le tribunal l'a condamné...

— Au dernier supplice ?

— Non, ma fille ; mais il est envoyé en Sibérie...

— En Sibérie ! interrompit-elle en pâlissant. C'est aussi une sentence de mort. Oh ! mon Père, je vais me jeter aux

pieds du gouverneur, pour demander la grâce de partager son exil ! Je veux tout souffrir, pour ne pas être séparée de lui.

— Je vous reconnais bien là, ma chère fille ; vous voulez tenir la promesse que vous avez faite à l'autel le jour de votre mariage. Le gouverneur vous accordera facilement cette autorisation. Convertissez en argent tout ce que vous avez de précieux, et cela le plus vite possible. Tout ce que vous possédez sera confisqué par l'Etat, prenez donc vos précautions avant que les agents du fisc ne viennent apposer les scellés dans votre maison.

— Merci de vos excellents conseils. Je vais mettre ordre à nos affaires, autant que me le permettra mon chagrin. Croyez-vous que je puisse visiter Stanislas dans sa prison?

— Je l'espère. Au revoir, mon enfant; priez Dieu d'être votre soutien dans l'infortune et mettez-vous sous la protection de sa sainte Mère.

Surmontant son immense douleur, Mme Brominsky se hâta de faire un paquet des objets de valeur qu'elle avait en sa possession, et les remit à une personne sûre. Elle prit ensuite un peu de linge pour elle et pour son fils, et attendit en priant l'arrivée des sbires.

Bientôt, en effet, un lieutenant de police vint lui signifier qu'il allait tout mettre sous les scellés et qu'on devait quitter la maison au plus vite. Elle obéit à cette injonction, et sortit, le visage baigné de larmes, de cette demeure où elle avait passé des jours si heureux.

Le vénérable curé n'était pas resté inactif. Le gouverneur l'estimait beaucoup, et, sur sa demande, il accorda à Mme Brominsky l'autorisation de voir son mari en prison, ainsi que celle de le suivre en Sibérie. Grâce au bon prêtre, on lui rendit tout ce qui était à elle personnellement.

Ce fut pour la pauvre femme une heure d'émotions poignantes que celle où elle put enfin visiter le prisonnier. Elle avait amené avec elle le petit Casimir. Les grilles énormes, les portes bardées de fer la firent frissonner ; et l'enfant se serrait en tremblant contre sa mère, en traversant les sombres couloirs qu'éclairait faiblement la lanterne du porte-clefs.

— Stanislas ! s'écria-t-elle en étendant ses bras vers son mari enchaîné dans un angle du cachot.

Elle n'en put dire davantage.

— Anicia ! ta vue est un rayon de soleil pour moi ! Et toi, mon petit Casimir, tu as donc voulu voir aussi ton papa ?

— Certainement, père, répondit le petit garçon en grimpant sur les genoux du captif. Pourquoi donc ne venez-vous plus à la maison pour jouer avec moi ?

— Ton papa ne le peut pas. Il faut qu'il reste ici. Tu vois bien qu'on l'a attaché pour l'empêcher d'aller près de toi.

— Ah ! je vais bien prier la bonne Vierge pour que vous reveniez bientôt près de nous et pour que maman ne pleure plus !

— Oui, tu as raison, mon chéri ; elle demandera au bon Dieu d'exaucer les prières de mon petit Casimir... Eh bien, Anicia, il faut donc nous quitter pour de longues années !

—Mais non, mon ami, nous ne nous quitterons pas ; le gouverneur m'autorise à t'accompagner, et ma place est près de toi ; je ne t'abandonnerai jamais. Courage, mon ami. A nous deux, nous supporterons toutes les fatigues, toutes les privations. Bien que loin de la patrie, nous nous créerons un nouvel intérieur, et tu verras que nous pourrons connaître encore des jours heureux.

— Puisses-tu dire vrai, chère femme ! Mais n'est-ce pas un acte d'égoïsme de ma part de vous emmener avec moi dans un pays inconnu ? Toi, si délicate, habituée à tout le confort d'une capitale, tu veux t'exiler dans une terre maudite où tu ne trouveras rien pour adoucir ton existence ?

— Ne seras-tu pas là ? Que m'importent les privations ! Je ne demande que de ne pas être séparée de toi. Dis que tu y consens, et en un instant je serai déjà payée de toutes mes souffrances.

— M. le Curé avait raison.... Qu'il en soit donc comme tu le désires !

— Merci, Stanislas ! Quand aura lieu le départ ?

— La date n'est pas encore fixée. Le gouverneur te l'apprendra. Prions tous ensemble pour que Dieu nous protège, et demandons-lui de nous conserver encore assez longtemps pour que mon innocence puisse être reconnue.

Toute la famille se mit à genoux et adressa une fervente prière à Celle que personne n'a jamais invoquée en vain. Le porte-clefs parut en ce moment. Un baiser, un serrement de mains... et le prisonnier se trouva de nouveau seul.

Un mois après, le curé de la paroisse venait faire ses adieux au professeur. Les captifs devaient se mettre en marche le lendemain matin.

— Mon cher ami, vous allez commencer une nouvelle étape dans votre existence, lui dit-il. La voie qui s'ouvre devant vous est rude et pénible, et votre fierté native aura bien à souffrir. Mettez toute votre confiance en Dieu. Lui seul pourra vous donner la force et la résignation nécessaires. Vous trouverez en Sibérie beaucoup de Polonais, même des prêtres catholiques. Vous ne manquerez donc pas des

consolations de la religion. Soumettez-vous avec courage au règlement que vos chefs vous imposeront ; exécutez leurs ordres sans murmurer, et vous aurez la satisfaction de voir s'améliorer votre sort. Son Excellence, le gouverneur, a remis à votre épouse une lettre de recommandation pour son collègue de Tobolsk. Espérons qu'elle vous sera utile. Voici une médaille de la Sainte Vierge et un scapulaire du Sacré-Cœur : promettez-moi de ne jamais les quitter.

— Je vous le promets, mon Père. Bénissez-moi encore, avant de vous éloigner.

— Bien volontiers, mon enfant.

Après avoir reçu la bénédiction du prêtre, Brominsky l'embrassa avec émotion, et les deux hommes se serrèrent la main pour la dernière fois.

Le lendemain de bonne heure, tous les condamnés furent amenés dans la cour de la forteresse et rivés deux à deux à la chaîne dont ils ne devaient être détachés qu'à Moscou. Le gouverneur parcourut encore une fois les rangs en s'informant des désirs de chacun. Arrivé près de Stanislas, il lui dit avec bonté :

— Tu te dis condamné injustement, quoique les preuves soient contre toi ; les renseignements que j'ai pris sur ta personne sont favorables et je te recommande spécialement à mon collègue de Tobolsk. Remplis fidèlement ton devoir ; peut-être pourras-tu bientôt quitter la caserne des condamnés pour habiter avec ta famille.

— Je vous remercie, Excellence ! Et, bien qu'innocent, je ferai mon possible pour mériter cette faveur.

On donna le signal du départ. En tête et sur les flancs de la colonne chevauchaient des Cosaques, l'épée au poing pour accélérer la marche des condamnés. Les voitures de

provisions fermaient le triste cortège. Un assez grand nombre de véhicules le précédaient ou le suivaient, emmenant les familles des malheureux qui voulaient partager leur déportation.

Grâce aux soins empressés du bon ecclésiastique, la famille de Brominsky se trouvait installée dans un drowski assez confortable. Le petit Casimir, trop jeune pour comprendre qu'il prenait le chemin de l'exil, était le seul à qui ce voyage inspirait une certaine gaieté.

La voiture de Mme Brominsky précédait le convoi. Le chef de l'escorte, qui avait reçu des instructions du gouverneur, avait indiqué au départ le village où aurait lieu la prochaine halte : on pressait le cocher pour y arriver le plus promptement possible.

Il faisait nuit quand l'escorte atteignit le campement. A peine les condamnés se furent-ils arrêtés, que la femme du professeur courut à son mari. La marche avait beaucoup fatigué ce dernier. Habitué à une vie sédentaire, il supportait avec peine un trajet si pénible ; la sueur inondait ses cheveux, et son visage était souillé de poussière.

Mme Brominsky essuya son front brûlant, et fit apporter une coupe remplie de vin pour le réconforter.

— C'est défendu ! s'écria un Cosaque, en lui enlevant le verre qu'il but lui-même avidement.

— Combien j'ai souffert aujourd'hui ! dit Brominsky à sa femme quand ce bourreau se fut éloigné ; je croyais que je n'atteindrais jamais l'étape. Les Cosaques sont avec nous d'une brutalité révoltante et n'épargnent pas les coups de fouet à ceux qui ralentissent le pas. Comment pourrai-je arriver jamais à Moscou ?

— Dieu t'en donnera la force, mon ami.

— Puisse-t-il t'entendre ! Mais j'ai grand'peur de succomber sur la route. Ah ! pourquoi t'ai-je permis de venir avec moi ! Tu es trop faible pour supporter cet affreux voyage.

— N'aie plus d'idées pareilles, je t'en prie. Rien ne pourra jamais me décider à revenir sur mes pas. Regarde donc Casimir qui semble tout triste de voir que son papa l'oublie.

Le père baisa l'enfant ; puis tous les deux récitèrent le chapelet, et quand les Cosaques donnèrent le signal réglementaire, Mme Brominsky quitta son mari pour aller prendre un peu de repos dans la drowski.

Le peuple russe témoigne, en général, une grande compassion pour les déportés en Sibérie. Chaque fois que la chaîne traversait un village ou un hameau, la population accourait sur son passage et distribuait des vivres aux condamnés ; quelques-uns leur glissaient des kopeks dans la main, mais les Cosaques ne laissaient pas toujours cette monnaie parvenir à destination.

Le professeur s'était peu à peu endurci à la fatigue, il fournissait son étape sans se sentir incommodé.

Les soins que sa femme lui prodiguait à chaque halte contribuaient beaucoup à son bien-être. Chaque soir, ils priaient ensemble pour demander à Dieu la résignation ; chaque matin, au départ, une caresse de Casimir, un baiser d'Anicia redonnaient au captif la force et le courage de continuer sa route.

Un soir, au coucher du soleil, le chef de l'escorte étendit la main vers une immense agglomération de maisons, audessus desquelles émergeaient les coupoles dorées de nombreuses églises.

— Nous sommes arrivés, dit-il, voilà Moscou et le Kremlin.

— Excellence, demanda Mme Brominsky, croyez-vous que je puisse suivre mon mari au dépôt central ?

— Non, madame, les familles des condamnés sont logées à part, mais vous pourrez le voir souvent.

Bientôt les pieds des condamnés foulèrent les pavés pointus de Moscou, et quelques instants après, les portes de la prison centrale se refermèrent derrière eux.

Il existe à Moscou une société, dont le but est de soulager autant que possible le sort des malheureux déportés ; les plus hauts personnages tiennent à honneur d'en faire partie, et le président du comité a une grande influence sur le gouverneur de la prison.

Mme Brominsky avait une lettre pour ce dernier, et elle la lui fit passer le lendemain de son arrivée. Une audience lui fut accordée, dont elle profita sur-le-champ.

Le gouverneur se montra bienveillant ; mais il ne put que promettre à l'infortuné une lettre pour le professeur de l'Ecole des mines de Tobolsk qui le réclamerait à titre d'aide dans ses cours de chimie.

Cependant Brominsky était au désespoir ; depuis deux jours il n'avait plus revu sa femme ni son enfant, et son imagination lui peignait l'avenir sous les couleurs les plus sombres. A quoi bon le suivre, pensait-il, puisqu'il devait partager la prison des forçats ? Que lui servirait de savoir près de lui ces êtres si chers, alors qu'il n'aurait que rarement la permission de les voir ? Il était plongé dans ces tristes pensées quand la voix de Casimir l'arracha à sa torpeur.

— Chère Anicia, dit-il vivement, pourquoi es-tu restée si longtemps sans venir me voir ?... Je croyais déjà que tu étais tombée malade ou que tu regrettais d'être venue jusqu'ici.

— N'aie plus de telles pensées, Stanislas, je t'en prie. Je m'occupais de notre avenir, et j'espère que tu seras content de moi. Quand part le convoi ?

— Je n'en sais rien. A ce que m'a dit mon compagnon de chaîne, nous sommes près de huit cents forçats, et il faudra attendre quelques jours, jusqu'à ce que la visite sanitaire soit terminée. Tu sais sans doute que tu voyages dès maintenant aux frais du gouvernement, et tu ne pourras plus nous précéder pour la halte. Cela te sera bien pénible, car on entassera toutes les femmes dans quelques charrettes et tu en trouveras bien peu qui te soient sympathiques.

— C'est égal, je te verrai pourtant tous les jours. Je vais charger notre bonne Murpha de faire encore quelques provisions et de me procurer des fourrures pour nous préserver du froid. Bon courage, mon ami, ne désespère pas, le bon Dieu sera notre sauvegarde !

Le jour suivant fut consacré à la toilette des condamnés. Chacun eut la tête rasée et revêtit un costume uniforme, portant sur le dos un numéro matricule. Dès ce moment, les malheureux perdaient leur nom ; on ne les désignait plus que par un chiffre.

Ce fut un cruel supplice pour Brominsky. Revêtir cette livrée infamante alors qu'il était innocent, lui parut au-desssus de ses forces, mais, jetant un regard sur un petit crucifix qu'il portait, il reprit courage et s'habilla sans manifester de répugnance.

Quand la toilette fut terminée, les geôliers apportèrent des brassées de chaînes que des forgerons rivèrent aux pieds des prisonniers. Le sort fut assez favorable au professeur ; son compagnon de chaîne était un jeune homme dont la physionomie inspirait la confiance.

— Frère, êtes-vous polonais ? lui demanda celui-ci quand l'opération fut terminée ; quel est votre nom ?

— Oui, je suis polonais ; mon nom est Stanislas Brominsky.

— Et moi, je suis Lithuanien et j'ai nom Fédor. J'étais étudiant à l'Université de Vilna ; je me suis laissé entraîner dans une association nihiliste, la police a découvert notre local clandestin et me voilà en route pour la Sibérie, d'où je ne reviendrai probablement jamais.

— Moi aussi, je suis condamné pour crime de nihilisme, quoique je n'aie jamais fait partie de cette secte.

— Pourquoi donc avez-vous été condamné ?

— On a trouvé chez moi un diplôme de membre de l'association.

— Alors, c'est elle qui vous a joué ce tour. Vous aurez probablement refusé d'y adhérer, et les nihilistes se sont vengés. Peut-être parviendrez-vous à découvrir la trame de ce complot.

— Dieu le veuille !...

En cet instant Mme Brominsky s'approchait de la grille.

La pauvre femme ressentit une amère douleur en voyant son mari recouvert de la livrée d'infamie ; mais elle réprima aussitôt ce premier mouvement.

— Eh bien, Stanislas ! le départ est fixé à demain. Le gouverneur de la prison m'a recommandé au colonel qui dirige l'escorte, et ce dernier m'a réservé une téléga pour Murpha, Casimir et moi : tu vois que nous ne serons pas trop mal partagés. J'ai acheté pour toi un touloup en peau de mouton pour te préserver du froid et je te le remettrai à l'occasion.

— Merci, Anicia. Que dis-tu de ma toilette ?

— Je trouve que ton tailleur n'a pas étudié les dernières modes de Paris, mais il aurait pu omettre le numéro de sa maison.

— C'est bien vrai. Dieu soit béni que tu n'en sois pas trop affectée !... Prends toutes les précautions possibles pour toi et Casimir. A demain.

Le lendemain, au point du jour, le triste convoi se mit en marche. Des cosaques pressaient les condamnés à grands coups de fouet. La route était inégale, raboteuse, et la poussière soulevée par la foule des voyageurs les incommodait extrêmement. Vers midi, on fit une halte pour la distribution des vivres aux condamnés. Le soir, il s'en trouvait déjà plusieurs dont les pieds étaient meurtris ; il fallut les reléguer aux fourgons de bagages.

Brominsky ne fut pas trop souffrant. Les soins empressés de sa femme lui facilitaient le trajet. Chaque soir, à la halte de nuit, elle allait s'asseoir à son feu de bivouac et le soignait avec une tendresse exquise. Elle pansait ses pieds saignants, rafraîchissait ses yeux que la poussière avait enflammés et lui servait une nourriture meilleure que l'ordinaire des condamnés.

Les officiers de l'escorte témoignaient à la courageuse épouse beaucoup de respect et d'égards. Quelques gratifications habilement distribuées lui avaient gagné le cœur des cosaques. Jamais le professeur ne fit connaissance avec leur terrible fouet, dont ils se montraient prodigues avec les autres déportés.

Une longue chaîne de montagnes se dessina enfin à l'horizon ; c'étaient les Monts Ourals ; on approchait des confins de l'Europe et de l'Asie. La colonne commença à gravir les pentes abruptes.

— Voici la dernière halte que nous ferons sur le sol européen, dit le Lithuanien à son compagnon. Le cœur me manque. Ah ! pourquoi me suis-je laissé entraîner !

— Frère, ne désespérons pas ! Vous êtes jeune encore, et peut-être le czar vous pardonnera-t-il un jour. Oubliez les mauvais conseils que l'on vous a donnés, et revenez à Dieu, il vous fera supporter votre sort avec courage.

— Vous avez raison ! Depuis que nous sommes ensemble, j'ai été frappé de votre résignation ; je vois qu'il n'y a que Dieu qui puisse vous l'inspirer, et je vais essayer de suivre votre exemple.

Vers le milieu du jour suivant, le convoi arriva à une colonne sur les côtés de laquelle se lisaient les mots : « Russie » et « Sibérie. » Tous les condamnés tombèrent à genoux et se découvrirent. Ils faisaient leurs derniers adieux à la terre d'Europe dont ils étaient exilés pour toujours.

Les déportés descendirent le versant de l'Oural sans prononcer une parole. Les plus endurcis se sentaient vivement impressionnés en foulant le sol de ce pays étranger.

Brominsky penchait la tête sur sa poitrine et ses yeux étaient humides de larmes.

— Jamais je ne reverrai notre beau ciel d'Europe, pensait-il ; mon Dieu, donnez-moi la force de supporter cette horrible épreuve !

— Oui, Stanislas, il te prêtera une main secourable, lui dit sa femme qui, en ce moment, marchait à côté de lui. Mon ami, à partir d'aujourd'hui, nous allons commencer une neuvaine au Sacré-Cœur, pour lui demander sa protection spéciale et le prier de toucher le gouverneur, afin de ne pas être séparés.



Le minerai est soumis à un travail d'épuration (P. 46.)

— J'accepte volontiers. Nous la ferons ensemble à chaque halte de nuit ; Casimir se joindra à nous : les prières de notre chérubin seront puissantes auprès de Dieu.

Les exilés voyaient s'étendre devant eux le steppe immense. La fatigue augmentant chaque jour, les chariots emmenés pour recevoir les malades ne suffirent bientôt plus, et le conducteur de la colonne se vit obligé de réquisitionner les chars qui servaient au transport des femmes des condamnés : elles durent suivre à pied la colonne. Mme Brominsky fut la première à céder sa voiture. Quant au petit Casimir, il trouvait toujours une place sur un des chevaux des cosaques lorsqu'il était fatigué.

On arriva enfin à Tobolsk. C'était là que devait se décider le sort des déportés. La plupart de ceux qui étaient condamnés à une détention perpétuelle furent transférés dans la région des mines ; les autres reçurent différentes destinations.

A peine Mme Brominsky fut-elle à Tobolsk, qu'elle demanda une audience au gouverneur, qui malheureusement était alors en tournée d'inspection. Elle se rendit chez le professeur de l'école des mines et lui remit la lettre du président du Comité de Moscou.

— Je serais très heureux de réclamer votre mari pour mes cours, lui dit ce dernier après avoir parcouru la missive ; toutefois, c'est au gouverneur d'en décider, et, pendant son absence, il n'y a rien à faire.

— Hélas ! que deviendra Stanislas jusque-là ?

— Il sera forcé de partager les travaux de ses compagnons. Peut-être sera-t-il employé à la chancellerie, qui dispose d'un personnel très restreint.

— Et ne pourra-t-il pas venir habiter avec nous ?

— Malheureusement, non. Le gouverneur peut seul accorder cette permission. Je vous promets de parler aux employés en faveur de votre mari.

De là, la généreuse femme courut aux prisons et obtint de voir Brominsky.

— Notre neuvaine a eu bien peu d'effet ! s'écria-t-il en la voyant. Me voilà rivé à Fédor Danidoff pour faire le service de salubrité des rues boueuses de Tobolsk. Quant à mon logement, nous avons un dortoir magnifique : les planchers nous servent de matelas, et un vieux sac, de couverture !

— Tu es injuste, mon ami ! Pourquoi te plaindre, puisque te voilà dispensé du travail des mines ? Le gouverneur est absent, et tu ne seras fixé sur ton sort qu'à son retour. C'est bien hardi de ta part de te rire de l'inefficacité de la neuvaine. Dieu est-il donc obligé de t'exaucer à jour fixe ? Il est le dispensateur de tout bien, et Lui seul sait ce qui nous convient le mieux.

— Il me semble avoir été déjà terriblement éprouvé. Dieu ne mettra-il pas un terme à mes souffrances ? Je commence à perdre tout espoir !

— Homme de peu de foi ! Tu te laisses de nouveau gagner par la tristesse ! Tu doutes toujours de la Providence. Sois donc plus confiant, si tu veux recevoir son secours.

— Mais ne vois-tu pas toi-même que tout conspire contre nous ?

— Tu le disais déjà à Varsovie. Réfléchis donc un instant, et tu verras que plusieurs de tes vœux se trouvent déjà exaucés. Il y a certainement des déportés qui envient ton sort.

— J'ai tort, je l'avoue, répondit le professeur. Je vais

m'appliquer désormais à me remettre tout entier entre les mains de mon Dieu.

Mme Brominsky s'occupa alors de chercher un logement; les cabanes qui étaient à la disposition des familles exilées n'auraient pu lui convenir. Elle eut bientôt découvert une maison assez spacieuse qu'elle loua immédiatement, et elle s'ingénia à l'approprier, à la rendre même coquette et agréable ponr égayer son mari.

Un dimanche que Stanislas n'était pas de corvée, elle le pria de venir visiter son nouveau logis avec son compagnon de chaîne. Tous deux furent étonnés et ravis du confortable qui y régnait.

— Quel bonheur de se retrouver dans un pareil intérieur! s'écria le professeur. Notre appartement de Varsovie n'était pas mieux aménagé. Où as-tu trouvé tous ces meubles en si peu de temps?

— C'est Ivanoff, le charpentier voisin, qui a fait toutes ces merveilles avec sa hache. Marpha et moi, nous sommes devenues tapissières pour la circonstance, et je me suis procuré les peaux de mouton et les fourrures à très bon compte.

— Et tu veux procéder aujourd'hui à notre installation? C'est dommage que nous n'ayons pas de prêtre pour bénir le logis.

— Il arrivera en temps utile. J'ai fait la connaissance d'un ancien curé polonais qui habite ici depuis longtemps: il m'a promis d'assister à notre premier repas de famille.

Un moment après, un homme âgé, portant une longue barbe blanche, parut sur le seuil.

— Que la paix du Seigneur soit avec vous! dit-il en entrant. Je me réjouis de me trouver avec des compatriotes.

— Stanislas, dit Mme Brominsky, voici le Révérend Père Kosta. Monsieur l'abbé, je vous présente mon mari et Fédor son compagnon.

— Je suis charmé de faire leur connaissance, dit le prêtre en leur tendant la main. Je mets mon expérience à votre disposition. Je me trouve ici depuis la grande insurrection de 1863, j'étais aumônier dans l'armée polonaise. J'ai été gracié, il y a dix ans, et j'ai préféré rester dans ce pays. Le gouverneur m'a donné l'autorisation d'exercer mon ministère parmi les condamnés et je ne pourrais me résoudre à les abandonner. Pourquoi d'ailleurs retournerais-je en Pologne ? La plupart de mes connaissances sont mortes et mes anciennes ouailles, dispersées dans toutes les directions.

Le prêtre alors, à la demande de Mme Brominsky, bénit la maison ; puis les convives prirent place autour de la table.

— Y a-t-il beaucoup de nihilistes parmi les exilés de Tobolsk ? demanda Stanislas au Père Kosta, au cours de la conversation.

— Oui, mais la plupart de ceux-ci ne sont condamnés qu'à quelques années de déportation : c'est le menu fretin. Il s'en trouvait de plus dangereux. Ces derniers continuaient à méditer de nouvelles vengeances, quoiqu'ils fussent dans les fers. Ils avaient pour chef un employé du gouvernement qui était inspecteur des forêts, et qui leur fournissait une composition rappelant le feu fénian : ils furent les auteurs d'un grand nombre d'incendies. Leur chef a été surpris sur le fait et exécuté ; quelques-uns de ses complices ont été punis du dernier supplice ; les autres, envoyés aux mines ; là, il leur est impossible de faire de la propagande.

— Se trouve-t-il des Polonais parmi eux ?

— Il y en a quelques-uns, mais ils repoussent mon

ministère, et me tournent le dos quand je veux leur adresser la parole.

— Pour ma part je n'en ferai pas autant, dit alors Fédor. J'étais aussi nihiliste, mais Brominsky et surtout son épouse m'ont appris qu'on ne trouve le bonheur que dans la religion.

En ce moment, un coup frappé à la porte les fit tous tressaillir. Marpha alla ouvrir et un sergent des Cosaques entra en faisant le salut militaire.

Il venait annoncer à Mme Brominsky que le gouverneur était de retour et l'invitait à se présenter le lendemain à son bureau. Cette nouvelle fit sensation.

On causa encore longtemps et l'heure de rentrer au quartier sonna beaucoup trop tôt au gré de Brominsky et de Fédor. Il fallut se séparer ; le prêtre les accompagna jusqu'à la caserne des détenus.

Après leur départ, la femme du professeur s'agenouilla avec son fils devant le crucifix qui ornait l'appartement. Elle resta longtemps à genoux, suppliant Dieu de rendre le cœur du gouverneur favorable aux désirs de son mari.

Le lendemain matin, à neuf heures, elle se rendit au palais, où elle fut introduite près du gouverneur. C'était un ancien militaire à la physionomie bienveillante, qui l'accueillit avec bonté. Après avoir pris connaissance de la lettre du gouverneur de Varsovie, que lui remit la visiteuse toute tremblante, il lui adressa ces paroles :

— D'après les détails que me donne mon ami, vous désirez que votre mari soit autorisé à ne plus coucher à la caserne.

» Cette faveur doit être méritée. Je prendrai donc d'abord l'avis de ses surveillants, et s'il est favorable, vos vœux

seront exaucés. Quant à ses occupations, il donnera chaque jour deux heures de leçon à l'Ecole des mines, et le reste du temps, il travaillera à la chancellerie.

Mme Brominsky courut annoncer cette heureuse nouvelle à son mari et, rentrée chez elle, elle remercia Dieu avec effusion. Cependant Stanislas dut attendre assez longtemps le privilège de coucher chez lui. Son épouse commençait même à douter du succès de sa démarche quand un soir, à l'heure de la retraite, la porte de la maison s'ouvrit et le professeur en franchit le seuil. Il portait une casquette du pays et ses jambes n'étaient plus entravées.

— Victoire ! s'écria-t-il en pressant sa femme et son enfant dans ses bras. Grâce à Dieu et à tes prières, me voici à moitié libéré. A partir de ce soir, j'ai la permission de loger avec vous. Remercions le Sacré Cœur qui nous a enfin réunis !

Sa femme poussa un cri de joie, et tous, se mettant à genoux, ils adressèrent au ciel une fervente action de grâces.

Trois années s'étaient écoulées depuis les événements que nous venons de raconter. Grâce à ses talents, le professeur Brominsky était de plus en plus apprécié du gouverneur, et le directeur des mines ne pouvait se passer de lui. Personne n'était plus habile à fixer le titre du métal pur contenu dans le minerai ; sa connaissance approfondie des langues le rendait indispensable à la chancellerie. Il disposait de bien peu de temps libre, car tous les hauts fonctionnaires lui demandaient des leçons particulières pour leurs enfants. Tout cela servait à augmenter le bien-être de son modeste intérieur.

Sa femme, elle aussi, était très occupée. Elle jouait du piano avec une rare perfection, et une fois que l'on connut

son talent, les grands marchands de Tobolsk ne voulurent plus d'autre maîtresse de musique pour leurs jeunes filles. Marpha, dont l'âge n'avait pas brisé les forces, faisait le ménage.

Fédor était resté l'ami de la famille ; il était maintenant répétiteur à l'école des mines et avait quitté la livrée des forçats.

Par une belle soirée de printemps, tous étaient réunis dans la demeure de Stanislas pour fêter l'anniversaire de son mariage. Le petit Casimir venait de réciter un compliment composé par Fédor. On allait se mettre à table.

— Il nous manque le Père Kosta, remarque le professeur, pour être au complet. Qu'est-ce donc qui peut le retenir si longtemps?

— Il ne tardera pas, lui répondit Anicia ; il m'a bien promis de venir. Il est très occupé depuis quelques semaines, car les fièvres sévissent dans les mines, et l'hôpital est encombré de malades : il y passe presque toute la journée.

— Voici le bon Père ! s'écria Casimir qui épiait son arrivée près de la fenêtre.

— Bonsoir, mes enfants, dit le prêtre en entrant. J'ai failli être obligé de me faire excuser. Les infirmiers de l'hôpital perdent la tête et le médecin en chef m'avait prié de rester pour les diriger.

— Comment se portent les malades ?

— Mal, fort mal, et ce qui m'afflige davantage, c'est de voir des Polonais repousser les consolations de la religion.

— Il y a des compatriotes parmi eux ?

— Hélas ! oui. L'un d'entre eux, qui est condamné à perpétuité et dont les poumons sont attaqués, se montre le plus rebelle de tous à mes exhortations et donne l'exemple

de l'impénitence à ses compagnons. Il décline rapidement et je désespère de l'amener à de meilleurs sentiments.

— Si vous le jugez bon, j'irai le voir, Révérend Père, s'écria Mme Brominsky. Peut-être la présence d'une personne du pays, parlant sa langue maternelle, aura-t-elle quelque influence sur son cœur.

Le prêtre accepta volontiers cette charitable proposition.

On fêta gaiement l'anniversaire. A la fin du repas, le ministre de Dieu suggéra à la pieuse famille la pensée de réciter en commun le chapelet pour demander la conversion du malheureux endurci. Cette prière prit un caractère particulièrement solennel et touchant.

Le lendemain de bonne heure, Mme Brominsky, ayant au bras un panier garni de friandises, se dirigea vers l'hôpital. Le médecin en chef, déjà prévenu, l'accompagna dans la salle où se trouvait le malade qu'elle désirait voir.

— Le voici ! dit-il en désignant un lit qui portait le numéro 1581. Il repose en ce moment, mais j'ai peu d'espoir de le sauver. Vous n'avez pas de contagion à redouter. C'est un phtisique.

Mme Brominsky s'assit au chevet du malade et attendit son réveil en priant. Les traits de celui-ci ne lui semblaient pas inconnus, mais elle ne pouvait se rappeler où elle s'était rencontrée avec lui.

Il ouvrit enfin les yeux et se souleva avec effort. Son regard rencontra celui de sa garde-malade. Il tressaillit.

— La femme de Stanislas ! murmura-t-il en la regardant avec effroi. Mes victimes viennent-elles donc me reprocher mon infamie, même à mon réveil ? Ne suis-je pas assez torturé déjà quand je goûte un peu de repos ?

— Frère, vous êtes souffrant, et le docteur m'autorise à

vous soigner. Je vous apporte quelques douceurs. Dites-moi ce que vous désireriez.

— Laissez-moi. Je n'ai besoin de personne et veux rester seul.

— J'aimerais pourtant bien vous être utile. N'avez-vous pas quelques amis dans notre belle Pologne ? ne désirez-vous pas que je leur donne de vos nouvelles ?

— Je ne veux point vous entendre, vous dis-je.

— Prenez du moins cette médaille de la Vierge miraculeuse que tous les Polonais révèrent.

— Donnez-la si vous voulez et laissez-moi.

Le malade retomba sur ses coussins, et s'assoupit de nouveau. Chaque fois qu'il ouvrait les yeux, il rencontrait le regard sympathique d'Anicia fixé sur lui. Cette constance parut le toucher.

— Mon mauvais accueil ne vous a donc pas éloignée ? lui dit-il enfin.

— Bien au contraire. Vous pouvez avoir besoin de moi. Désirez-vous quelque chose ?

— Non. Pourquoi êtes-vous si pleine d'attentions pour moi ? Me connaissez-vous ?

— Je ne le crois pas, mais vous êtes Polonais, et c'est un titre suffisant à ma sympathie. Vous êtes catholique romain, n'est-ce pas ?

— Je l'ai été autrefois, maintenant je n'ai plus aucune religion.

— Comment pouvez-vous parler ainsi ! Vous reniez donc votre nationalité ! Rentrez en vous-même et rappelez-vous les prières que votre mère vous apprenait quand vous étiez enfant. Ce sera pour vous une consolation de murmurer ces prières lorsqu'il vous faudra paraître devant Dieu !

— Je n'y trouverai pas de miséricorde. Mes crimes sont trop nombreux pour que je puisse en obtenir le pardon.

— Quelle erreur ! Un prêtre peut vous absoudre.

— Je ne veux pas voir de prêtre.

Le moribond se tourna de l'autre côté, un combat violent se livrait en lui ; tout à coup, il éclata en sanglots et dit d'une voix entrecoupée :

— Oui, appelez le prêtre : je sens mes forces décliner et je veux tout réparer avant de mourir.

Le vénérable Père Kosta se tenait dans la salle voisine, prêt à venir au premier appel. Mme Brominsky se retira et il prit sa place.

L'entretien du confesseur et du pénitent dura longtemps. Quand il fut terminé, les traits du prêtre accusaient une grande émotion. Il échangea encore quelques paroles avec le moribond, puis sortit à la hâte. Un instant après, il demandait une audience au gouverneur. Elle lui fut accordée sur-le-champ.

— Excellence, dit-il, le numéro 1581 est mourant et vous prie en grâce de vous rendre à son chevet, accompagné de votre secrétaire ; il dit avoir des choses très importantes à révéler avant de mourir.

— J'y vais à l'instant même. Prévenez Brominsky de se tenir prêt à m'accompagner.

Le prêtre s'acquitta de son message, et retourna à l'hôpital près du mourant. Il s'y rencontra avec la femme du professeur.

— Voilà votre œuvre ! lui dit-il. Elle vous sera payée au centuple par le bon Dieu.

Le gouverneur arriva sur ces entrefaites, et le moribond le pria de faire écrire la déclaration suivante :

« Mon nom est Ladislas Demski. Blessé de voir que mon ami Stanislas Brominsky m'avait été préféré comme professeur à l'Université de Varsovie, j'avais résolu de m'en venger. J'étais le président du club des *Vengeurs Polonais*, et je résolus de le décider à en faire partie : il aurait été sous ma dépendance. Il ne voulut pas en entendre parler. Bientôt après, la police eut vent de notre association clandestine, et je soupçonnai Brominsky de lui avoir donné l'éveil. Je me trompais, et poussé par la méchanceté, sous prétexte de lui faire mes adieux, je cachai dans sa bibliothèque un diplôme de nihiliste, que la police trouva quelques jours plus tard. Je déclare donc, devant Dieu, que Brominsky a été condamné à tort, et je prie Votre Excellence de faire les démarches nécessaires pour que justice pleine et entière lui soit rendue. »

— Il sera fait selon vos désirs. Voulez-vous signer votre déclaration.

— Je suis prêt. Stanislas, dit-il en se tonrnant vers Brominsky, te sens-tu la force de me pardonner ?

— De grand cœur, mon ami, je te pardonne tout le mal que tu nous as fait et je ne t'oublierai pas dans mes prières.

— Frère, ces paroles me soulagent d'un grand poids. Et vous, Anicia, vous qui avez eu pitié de moi, qui m'avez fait retrouver le calme de la conscience et réconcilié avec Dieu, pouvez-vous me pardonner toutes les souffrances que vous avez endurées ?

— De grand cœur, Ladislas. Jamais je n'aurai un mot de reproche pour votre mémoire.

Le prêtre rentra en ce moment avec le saint Viatique. Après avoir communié, le moribond resta plongé dans le recueillement. Un spasme agita tout d'un coup son corps.

— Anicia, Stanislas, pardon ! Jésus, Marie.... Denski ne put terminer, son âme s'était envolée dans l'éternité.

Le prêtre lui ferma les yeux et les trois personnes présentes récitèrent un *De Profundis* à son intention.

Brominsky croyait rêver, il pouvait à peine se persuader qu'il n'était pas le jouet d'une illusion. Le gouverneur l'arracha à ses réflexions.

— Monsieur Brominsky, permettez-moi de vous féliciter. Je vais, de ce pas, télégraphier au ministère de police à Saint-Pétersbourg à votre sujet. En vertu des pouvoirs qui me sont confiés, je vous déclare, dès à présent, exempt de tout service et maître de toutes vos actions. J'espère pouvoir vous communiquer la décision de Sa Majesté dans quelques jours.

Le professeur s'inclina et rentra chez lui.

— Marpha, Casimir ! s'écria-t-il dès qu'il eut franchi le seuil. Mon innocence est proclamée ! Nous pourrons bientôt rentrer en Pologne ! Remercions le Seigneur qui a su me faire réhabiliter !

Grande fut la joie dans son humble logis ; nombreux se succédèrent les visiteurs. Vers le soir, Fédor vint à son tour, accompagné du bon Père Kosta.

— Stanislas, s'écria-t-il, Dieu vous a béni ! Vous allez revoir les bords de la Vistule, et pourtant je regrette votre départ. Qui vous remplacera près de moi ?

— Ne désespérez pas, Fédor ! Vous n'êtes condamné qu'à une peine minime et peut-être vous fera-t-on grâce.

— Stanislas, dit le prêtre, bénissez la Providence et reconnaissez combien ses voies sont admirables. Quand vous irez à Atrada, allez prier pour moi dans ma chère église, et saluez mon successeur de ma part.

La soirée se passa gaiement. Huit jours après, le gouverneur communiquait à Brominsky le décret du ministre.

— Le czar regrette vivement l'erreur dont vous avez été victime. Des ordres sont donnés pour que votre réhabilitation soit proclamée sur-le-champ à Varsovie. Tous vos biens vous sont rendus, et vous reprendrez votre place à l'Université.

— Vous mettez le comble à mes vœux par cette communication. Excellence, s'écrie Stanislas, je recommencerai mes cours dans ma chère patrie avec un indicible bonheur.

— De plus, le czar est prêt à accorder une grâce à votre choix....

— Je demande alors la grâce de mon ami Fédor !

— Je m'en doutais et je l'avais déjà demandée en votre nom.

— Alors rien ne me retient plus, et je partirai dès la semaine prochaine pour la Pologne.

— Je comprends votre impatience. Le gouvernement met des chevaux de poste à votre disposition.

Le professeur hâta les préparatifs du départ. Le dimanche suivant, il fit sa visite d'adieu au gouverneur et à ses connaissances, et le lundi matin, une téléga, attelée de trois chevaux vigoureux, attendait devant sa demeure.

Le Père Kosta vint à son tour rendre une dernière visite à Stanislas et l'embrasser avant la décisive séparation.

— Bon voyage, mes enfants ! dit-il à la joyeuse famille. Soyez heureux et pensez quelquefois à moi !

— Adieu ! bon Père, au revoir, au ciel !





IV. — Curieux détails sur les exilés puisés dans les relations de quelques voyageurs.

« PENDANT notre court séjour à Moscou, écrit W. Atkinson, — qui se rendit de cette ville jusqu'en Sibérie, — les familles de quelques déportés, sachant notre dessein de visiter prochainement des contrées où leurs pères, leurs maris et leurs frères gémissaient détenus depuis de longues années, avaient cherché à lier connaissance avec nous. Chacun des membres de ces familles avait quelque chose à nous communiquer. Ici c'était une femme qui s'était tenue à la porte de Moscou avec son enfant dans les bras pour recueillir le dernier regard d'un mari et d'un père ; là, de jeunes enfants, maintenant hommes faits, avaient été terrifiés par le cliquetis des chaînes en embrassant leurs parents pour la dernière fois ; ou bien c'étaient des mères qui avaient assisté avec angoisse au défilé de leurs fils entre les funestes poteaux qu'ils ne devaient jamais repasser ; ou bien enfin des sœurs qui avaient reçu les derniers adieux de ceux qui leur étaient chers, et des frères qui s'étaient pressés d'une étreinte suprême et ne devaient jamais se revoir : tous ces infortunés avaient quelque message à faire parvenir. Chaque famille ayant un fils, un père ou un frère en Sibérie (et il en est des meilleurs et des plus braves), avait voulu nous avoir pour hôtes. On n'avait pas osé leur écrire depuis longtemps. On pouvait seulement

leur faire transmettre oralement des témoignages d'affection et d'intérêt, et chacun avait désiré que nous fissions de ces commissions un cas tout particulier. Ils croyaient ne nous avoir jamais assez entretenus des détails de leur infortune, détails souvent tragiques, toujours tristes au plus haut degré.

Il y avait un mélancolique intérêt dans ces récits que tout le monde eût appréciés comme nous. Ils roulaient généralement sur les circonstances qui avaient conduit les êtres regrettés dans l'exil, et sur la difficulté de faire parvenir si loin quelques confidences d'où dépendaient souvent l'honneur, la fortune et l'avenir de plusieurs familles. Aussi je comprenais les recommandations minutieuses dont chaque confidence était l'objet, et je n'oublierai jamais notre départ et les bénédictions que tant de cœurs brisés appelèrent sur nous...

— En Sibérie, j'eus de fréquents rapports avec les exilés politiques et je recueillis de leur bouche des détails navrants.

Ainsi chaque condamné de 1825, après avoir été chargé de chaînes et placé dans une téléga, à côté d'un gendarme, avait été entraîné hors de l'Europe, non par la route ordinaire de Moscou, mais par Yaroslow, à travers un pays fort peu fréquenté, qui les conduisit sur la grand'route de Sibérie sans toucher à Perm. Des ordres étaient donnés pour ne pas perdre le moindre temps et ne faire aucune halte, sinon pendant les repas. Ils parcoururent ainsi 7500 kilomètres, marchant nuit et jour. Au bout d'un mois ils atteignirent enfin Nertchink et furent remis aux mains de l'autorité. Ils couchèrent dans cette ville, et le lendemain matin partirent pour les mines, qui se trouvent à 300 kilomètres plus loin, et qui leur étaient assignées pour prison.

Ils y parvinrent dans l'après-midi du jour suivant, et tout aussitôt furent remis aux mains d'un homme résolu à leur faire subir leur peine dans toute sa rigueur.

Ils étaient arrivés un vendredi, et le lundi matin suivant, le prince Volkonskoï, le prince Troubetzkoï et leurs compagnons d'infortune commencèrent à travailler dans les mines. C'était un rude labeur pour des mains qui avaient peu l'habitude de manier la pioche et le marteau, et leur gardien rendait leur tâche encore plus pénible. Un numéro avait remplacé leur nom, et ils vécurent ainsi pendant deux années.

D'autres condamnés de la même fournée subirent leur peine au milieu des forêts solitaires qui avoisinent Yakoutsk, et je pourrais entrer dans quelques détails qui ne s'accorderaient guère avec la *mansuétude* du gouvernement russe et de ses agents, si vantée par certains voyageurs qui ne voient la Sibérie qu'à travers les vitres des salons de l'aristocratie gouvernementale.

Plusieurs de ces condamnés, avancés en âge, laissaient derrière eux des filles et des fils déjà grands ; d'autres, plus jeunes, avaient été enlevés à leurs petits enfants, et les mères, portant leurs nourrissons dans les bras, étaient venues jusque sur la grande route pour saluer leurs maris d'un dernier regard.

La première femme qui se dévoua à suivre son mari fut la princesse Troubetzkoï (1); elle était jeune et résolue à partager les souffrances du prisonnier pour adoucir, s'il était possible, ses années d'exil. Elle n'en obtint la permission qu'avec de grandes difficultés, et, en la lui accordant, on lui fit savoir qu'*aucune femme qui accompagnait son*

(1) Voir plus haut, (p. 25).

mari dans l'exil, ne pouvait jamais en revenir. La résolution de la princesse n'en fut pas ébranlée et elle partit accompagnée d'une fidèle servante qui voulait partager ses périls. Elle m'a fait elle-même le récit de son aventureux voyage, et je ne connais rien de plus touchant. Elle eut à traverser bien des périls. Au milieu d'un hiver rigoureux, elle fut assaillie par les terribles tempêtes si fréquentes en Sibérie ; elle vit souvent des loups affamés courant de chaque côté de son traîneau, prêts à se jeter sur les chevaux s'ils ralentissaient leur marche ou s'ils venaient à s'abattre. Il fallut à cette femme, habituée à toutes les délicatesses d'une vie opulente, le double courage de l'amour et du devoir pour exécuter son héroïque dessein.

Enfin elle parvint à atteindre Nertchinsk sans accident, et un officier du génie, qui se rendait aux mines, lui offrit de l'y accompagner.

Elle l'accabla de questions sur le sort de son mari ; tout ce qu'elle put apprendre, ce fut qu'il n'était pas malade. A son arrivée, elle se rendit à la demeure de l'officier, dont la femme, émue de compassion, l'entoura des soins les plus affectueux. Puis elle envoya son passeport au directeur de la mine, en le suppliant de permettre qu'elle vît le prince.

Un officier de police arriva bientôt ; il dit à la noble femme qu'il avait reçu l'ordre de la conduire au logis qui *lui était assigné*, et lui donna en même temps l'assurance qu'elle verrait son mari le lendemain. Une seule chambre, froide et nue comme une prison, avait été préparée pour la recevoir ; on lui apprit qu'elle ne pourrait, sans une permission spéciale, sortir dans la ville. Le matin suivant, elle fut conduite devant le directeur, et renouvela sa prière, demandant à voir le prince, et à passer près de lui quel-

ques heures par jour. On fit droit à la première partie de sa requête, mais la seconde lui fut refusée, et l'homme impitoyable auquel elle s'adressait lui dit que, si elle était venue pour partager l'exil de son mari, elle devait se soumettre à la discipline de la prison ; il ajouta même qu'elle ne pourrait écrire une seule ligne sans qu'il en prît connaissance.

Ensuite, il donna ordre à l'officier de police de la conduire auprès du prince, qu'il désigna par son numéro, puis de la ramener à sa demeure. Un traîneau les attendait et leur fit parcourir plusieurs verstes avant d'arriver à la mine, où l'on fit descendre Mme Troubetzkoï dans la sombre galerie où travaillaient les exilés. Pendant quelques instants son apparition plongea ces malheureux dans une surprise étrange ; ils se regardèrent tous avec égarement, s'imaginant que c'était une vision ; mais presque aussitôt la princesse avait reconnu son mari, et s'était précipitée dans ses bras. Je n'essayerai pas de peindre cette entrevue, qui dans un éclair de joie récompensa la généreuse femme de toutes ses fatigues. Hélas ! le bruit des chaînes que portait le prisonnier la rappela bientôt au triste sentiment de la réalité, et l'officier de police l'arracha, à demi évanouie, à cette lugubre scène.

Le commandant avait ordonné de la soumettre au régime de la prison, et ne lui laissait pas même du thé ; seulement il lui permit de voir le prince une fois par semaine, mais elle ne rentra plus dans les mines. Deux autres dames arrivèrent un mois plus tard, et subirent les mêmes épreuves. Plus d'une année s'écoula ainsi ; enfin, le commandant insensible à tant de dévouement, fut appelé devant le tribunal de Dieu, où nous devons tous comparaître... »

— « Combien de malheureux, écrit Rufin Piotrowski, travaillent dans les mines horribles de Nertchinsk, les fers aux pieds, en attendant qu'un éboulement subit vienne mettre fin à une vie qui ne compte plus en ce monde ! Les mines de vert-de-gris sont surtout redoutées. Les compagnies disciplinaires d'Orenbourg et autres passent pour un séjour encore plus terrible que Nertchinsk : là, les verges et la bastonnade sont le pain quotidien de nos pauvres étudiants et ouvriers, qu'on y relègue le plus souvent. Enfin, il y a encore la forteresse d'Akatouïa, non loin de Nertchinsk, dernier châtiment réservé aux plus grands criminels, aux forçats rebelles ou pris en rupture de ban, et où fut en dernier lieu enfermé l'illustre Pierre Wysoçki, après l'avortement de sa conspiration en Sibérie. Je ne saurais rien dire sur cet endroit mystérieux, car je n'ai jamais vu personne qui y eût pénétré : on prononçait ce mot, en Sibérie, avec une terreur indicible.

Le déporté n'a pas de droits civils, sa déclaration n'est pas admise devant la justice, et sa femme, laissée dans le pays, peut contracter un second mariage, car il est considéré comme mort. Cette situation faite au déporté va contre le but même du législateur, qui voudrait surtout voir s'accroître la population de la Sibérie. Le condamné ne peut s'y marier que dans les classes les plus infimes, les moins respectables des habitants, et ses enfants doivent toujours rester serfs de la couronne. Une mesure impitoyable, qui n'a pas empêché cependant le dévouement de tant de Polonaises, permet, il est vrai, à la femme de suivre en Sibérie son mari condamné ; mais elle n'a plus alors le droit de le quitter, et les enfants nés sur cette terre d'exil deviennent aussi serfs de la couronne. Notons encore une

autre singularité : l'amnistie, quand on l'accorde, ne s'étend qu'au père et à la mère ; les enfants nés d'eux en Sibérie ne profitent point de cette grâce à moins d'un décret spécial ! Toutes ces restrictions pourtant ne semblaient pas encore suffisantes à l'empereur Nicolas ; au mois de décembre 1845, il promulgua une grande ordonnance sur la Sibérie, qui, entre beaucoup d'autres aggravations inutiles à énumérer ici, déclarait les déportés incapables de posséder tout bien, même mobilier, et prescrivait que les condamnés aux travaux forcés fussent astreints, sans exception, à habiter les casernes. Cette ordonnance jeta la consternation dans le pays, et fut déclarée par les employés eux-mêmes aussi cruelle qu'inopportune et presque inexécutable. Je ne sais si elle reçut son application rigoureuse.

Si la tentation de fuir est presque générale parmi les criminels ordinaires de Sibérie, au contraire les détenus politiques, les Polonais, n'y cèdent que très rarement. La crainte du knout et des châtiments corporels, plus forte naturellement chez l'homme de la classe aisée, la connaissance très imparfaite de la langue, des routes et des mœurs du pays, tout se réunit pour dissuader le Polonais d'un si désespérant essai. Il n'a pas du reste la ressource du paysan russe qui s'enfuit ; il lui faudrait atteindre une frontière étrangère, et l'immensité des espaces à parcourir est bien faite pour ôter tout espoir. Mais les tentatives de délivrance en masse ne sont pas rares parmi les déportés politiques. Les exploits de Béniowski se présentent à la mémoire de tous et sollicitent plus d'un esprit entreprenant. Ce sont tantôt des conspirations pour se frayer à main armée, en nombre imposant, un passage vers la Perse, la Chine ou à travers les steppes, tantôt des plans plus téméraires encore

de soulever la Sibérie elle-même contre la domination des tzars. Pierre Wysoçki, celui-là même qui a donné le signal de la révolution en 1831, et qui, tombé plus tard, dans un combat, entre les mains des Russes, fut déporté à Nertchinsk, y organisa un complot de ce genre, et dut expier sa témérité dans la forteresse d'Akatouïa. De même nature fut la conspiration de Siérocinski, demeurée célèbre dans les annales de la Sibérie. Je ne suis arrivé à Ekaterininski-Zavod que quelques années après cette sanglante tragédie ; j'étais tout près d'Omsk, l'endroit où la scène se déroula ; j'en ai vu les témoins oculaires et les acteurs, et j'ai recueilli de leur bouche, sur ce lugubre sujet, les détails suivants, dont je garantis la parfaite exactitude.

Siérocinski prit une part active au mouvement de 1831, et finit par tomber entre les mains des Russes. L'empereur Nicolas l'envoya servir comme simple soldat dans les régiments cosaques de la Sibérie. Pendant quelques années, il parcourait ainsi les steppes à cheval à la poursuite des Kirghiz, en costume de cosaque, le sabre au côté et la lance au poing. Il y a à Omsk une école militaire, et un jour, quand on y eut besoin d'un professeur, on le rappela des steppes kirghizes, parce qu'il avait autrefois dirigé des écoles. Dans sa nouvelle position, Siérocinski gagna bien vite les cœurs et eut des relations étendues. D'une constitution physique très délicate et nerveuse, mais doué d'un rare esprit d'audace et d'entreprise, il imagina d'organiser par toute la Sibérie une vaste conspiration dans laquelle entraient tous les déportés, les soldats des garnisons, beaucoup d'officiers, qui se rappelaient encore les idées et le martyre de Pestel, enfin des habitants du pays, des Russes et jusqu'à des Tatars. Il serait trop long de l'expliquer ici ; mais, pour

quiconque a bien connu la Sibérie, il n'est pas douteux que les éléments d'une révolution n'y manquent pas. Le mécontentement y est général, quoiqu'à divers degrés et pour des causes très divergentes, contradictoires même ; les garnisons seules retiennent ces vastes contrées dans le cercle de fer qui étreint l'empire. Or c'est précisément parmi les garnisons que Siérocinski recrutait le plus d'affiliés. Son plan était de s'emparer à un moment donné des forteresses et places principales à l'aide des conjurés militaires et des déportés délivrés (pour la plupart anciens soldats), et d'attendre les événements. En cas d'échec, on devait se retirer en armes par les steppes kirghizes dans le khanat de Khokand, ou dans le Boukhara, pour pénétrer de là dans les possessions anglaises des Indes orientales. Le foyer de la conspiration était à Omsk, où les conjurés avaient à leur disposition toute l'artillerie de la place, et le signal était déjà donné pour une levée de boucliers générale ; mais la veille même de l'exécution trois des conjurés révélèrent tout au commandant de place. Siérocinski et ses complices furent saisis dans la nuit même, et des courriers partirent dans toutes les directions pour ordonner des arrestations en masse. Le complot ainsi étouffé au moment d'éclater, l'enquête commença et dura longtemps. Deux commissions, nommées l'une après l'autre, finirent par se dissoudre sans rien produire, tant l'affaire était compliquée et obscure ; ce n'est que la troisième, composée de membres envoyés exprès de Saint-Pétersbourg, qui réussit à clore la procédure. Un arrêt de l'empereur Nicolas condamnait Siérocinski et cinq de ses principaux complices, parmi lesquels se trouvaient un officier des guerres de l'empire, âgé de soixante et quelques années, Gorski, et un Russe, Mélédine, chacun

à sept mille coups de verges sans merci. Les autres détenus, dont le nombre s'élevait à mille, furent condamnés, soit à trois mille, deux mille ou quinze cents coups de verges et aux travaux forcés à perpétuité, soit simplement aux travaux forcés, aux compagnies disciplinaires, à la réclusion, etc.

Vint le jour de l'exécution. Ce fut en 1837, au mois de mars, à Omsk. Le général Goloféïev, célèbre par sa cruauté et envoyé à cet effet de la capitale, commandait le lugubre cortège. Au point du jour, deux bataillons complets se rangèrent sur une grande place, près de la ville, l'un appelé pour les six principaux coupables, l'autre pour ceux qui avaient été condamnés à un moins grand nombre de coups. Je n'ai pas l'intention de décrire dans tous ses détails la boucherie de cette journée terrible ; je ne m'arrêterai que sur Siérocinski et ses cinq compagnons d'infortune. On les amena sur la place, on leur lut l'arrêt, et le *défilé* commença. Les coups tombèrent selon la lettre du décret, c'est-à-dire sans merci, et les cris des suppliciés s'élevaient jusqu'au ciel. Aucun d'eux ne reçut le nombre de coups prescrits ; tous, exécutés l'un après l'autre, après avoir traversé deux ou trois fois le défilé, tombèrent sur la neige rougie de leur sang et expirèrent. On avait à dessein réservé pour la fin Siérocinski, afin de le saturer corps et âme du supplice de ses compagnons. Quand son tour arriva enfin, quand on lui eut dénudé le dos et attaché les mains à la baïonnette, le médecin du bataillon s'approcha pour lui présenter comme aux autres un flacon contenant quelques gouttes fortifiantes ; mais il refusa en s'écriant : « Buvez mon sang, je ne veux pas de vos gouttes ! » On donna le signal de la marche, et alors l'ancien soldat-professeur

entonna d'une voix haute et claire : *Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam.* Le général Golofeïev cria à ceux qui frappaient : « Plus fort ! plus fort ! » et ainsi on entendit pendant quelques minutes le chant du psaume entrecoupé par le sifflement des verges et le cri du général... Siérocinski n'avait encore passé qu'une fois à travers les rangs du bataillon, c'est-à-dire qu'il n'avait reçu que mille coups, lorsqu'il roula sur la neige, baigné dans son sang et sans connaissance. On s'efforça en vain de le remettre sur pied ; on le déposa dès lors sur un traîneau préparé d'avance, en l'y attachant à une espèce de support, de manière à présenter aux coups le dos du supplicié, et le char défila de nouveau entre les rangs. Au commencement de ce second défilé, le patient faisait encore entendre des cris et des gémissements qui allaient en s'affaiblissant ; il n'expira toutefois qu'après le quatrième tour : les trois mille derniers coups ne portèrent plus que sur un cadavre. »

Parlant des exilés politiques dans son bel ouvrage *En Sibérie*, Jules Legras raconte une instructive conversation qu'il eut avec plusieurs d'entre eux.

« Le motif de leur exil, écrit-il, est un sujet qu'ils n'aiment pas toucher, non par prudence, certes, mais par dédain. Cependant, à ma prière, les uns et les autres se laissèrent aller, ce jour-là, à répondre à mes questions. D***, le premier qui parla, avait été, un beau jour, transporté, avec un ami, sans savoir pourquoi, dans une toute petite ville perdue dans la Russie du Nord, au milieu des forêts. Il avait de l'instruction ; mais, ni lui, ni son compagnon d'exil ne reçurent l'autorisation de donner des leçons : l'exercice de l'enseignement est rigoureusement interdit à ceux qu'on



Le « popote » des forçats sur la route de l'exil (P. 191.)

nomme « les politiques ». A tout hasard, son ami se fit cordonnier ; quant à lui, s'étant, jadis, un peu occupé de serruriers pétersbourgeois exilés eux aussi dans ce trou de province, avec leur aide, il fonda une boutique où l'on entreprit d'abord la réparation, puis la fabrication de fusils, de serrures, de samovars, de montres même. Grâce à ce métier qui lui laissait encore quelques heures de loisir pour la lecture, D*** gagnait, par mois, une centaine de francs : une véritable fortune. Un peu plus tard, ayant fait la connaissance d'un chimiste également exilé, il ouvrit avec lui une rudimentaire fabrique de savon. Malheureusement, le chimiste manquait de pratique, il n'avait pas le tour de main. Sur ces entrefaites, nos amis rencontrèrent un Tatar qui leur enseigna quelques secrets de fabrication appris par lui dans une grande savonnerie de Kazan, sa ville natale. Le savon marcha si bien que la fabrique, fort agrandie, existe encore aujourd'hui, après bien des années.

Un autre des assistants, un grand brun, A***, avait été expédié dans un village sibérien du bassin de l'Yénisséye. Deux amis l'accompagnaient : ceux-ci étaient charrons ; lui-même était étudiant en médecine. A eux trois, ils avaient 200 francs en argent et 100 francs de dettes. Arrivés à la fin de septembre, ils employèrent tout le mois d'octobre à se construire une *isba :* leurs économies y passèrent toutes, soit 100 francs de bois équarri, et 100 francs pour payer les charpentiers. Chez les marchands du village, ils prenaient à crédit. Une fois logés, ils commencèrent à travailler. Les principaux revenus étaient fournis par A***. Étudiant en médecine de troisième année, il se mit à soigner de son mieux les malades qui, d'instinct, affluaient vers lui, car pour les pauvres êtres de ces pays perdus, tout homme

civilisé est un médecin. Il n'acceptait pas d'argent pour ses visites, mais, en échange des médicaments, les patients donnaient ce qu'ils jugeaient à propos. Bien que ces paysans fussent très pauvres, leurs dons suffisaient, et au delà, à l'entretien de nos trois amis : dès la fin de novembre, ceux-ci avaient payé leurs dettes. Toutefois, cette prospérité ne fut pas de longue durée : A*** dut renoncer à l'exercice de la médecine, faute de pouvoir vaincre l'ignorance de ses clients. Il lui était impossible de leur persuader que la santé ne s'achète pas chez le médecin comme le sucre chez l'épicier : les paysans voulaient conclure des marchés, payer tant pour être guéris à telle époque et de telle façon ! En outre, les malades refusaient de se soumettre à toutes prescriptions hygiéniques : l'usage de l'eau froide, par exemple, ne put jamais leur être imposé. A*** finit par prendre de l'ouvrage chez un menuisier. Aujourd'hui, il est libre...

Un troisième interlocuteur, dont les yeux mobiles brillaient derrière son lorgnon, prit la parole à son tour : c'était l'excellent T***. « L'histoire de mes débuts en Sibérie est moins gaie, dit-il, que ne vous semblent peut-être celles que vous venez d'entendre. Nos amis ne vous ont pas dit l'horreur de leur isolement, les tortures de leur transport : à quoi bon insister là-dessus ? lisez le livre de Goltz : *Dans le monde des réprouvés*, et vous saurez une bonne partie des maux que nous avons endurés, eux comme moi. Mais enfin, puisque vous êtes loin de chercher des histoires à sensation, puisque vous êtes ici, non pas, comme vous dites, pour faire du reportage américain, mais seulement pour étudier, pour comprendre la Sibérie, je ne veux pas m'attarder là-dessus. J'étais tout jeune, moi aussi, quand on m'a

envoyé ici : j'avais beaucoup d'illusions, et elles m'aidaient à tout supporter. Un des incidents de notre vie d'étapes vous intéressera peut-être. Avec nous cheminait vers les confins de l'Asie un vieux Juif. Le brave homme ne savait ni le russe, ni le polonais, ni l'allemand, mais seulement son jargon hébraïque. Il était aussi paisible qu'il était indifférent à la forme du Gouvernement : pourtant, il marchait avec nous, les *politiques*. Voici pourquoi. Cet homme tenait, dans une petite ville du sud-ouest, en Russie, une sorte de poste particulière, à laquelle s'adressaient, par économie, les pauvres gens. Un jour, une perquisition fut faite chez lui, et l'on saisit, entre autres, une lettre adressée, sous son nom, à l'un de ses clients. La lettre était compromettante. Notre homme fut arrêté sans explications, — et expédié... Quant à moi, j'avais pour vivre 9 roubles (environ 30 francs) par mois, dans un village perdu, où la farine de seigle valait 12 francs les 16 kilogrammes. Il fallut apprendre à cuire son pain : un de mes amis et moi nous nous servîmes pour cela d'un petit livre d'écolier, car nous ignorions profondément l'un et l'autre les éléments de la boulangerie. Nous utilisions une sorte de farine d'orge. Les paysans, autour de nous, cuisaient le pain chaque jour : nous voulûmes d'abord, afin de gagner du temps pour nos études, ne cuire que deux fois par semaine ; mais ce pain, lorsqu'il était rassis, était tellement indigeste, et la farine en était si grossière, que j'eus bientôt une espèce de dysenterie. Nous vivions là-bas dans l'isolement le plus absolu, au milieu de blancs plus grossiers que des sauvages. Cependant, peu à peu, ils s'habituèrent à nous. Nous donnâmes lecture des *Récits d'un chasseur* de Tourguénief, et, lorsque le livre fut terminé, il fallut recommencer... »

— Non, chers amis, leur dis-je, je ne cherche pas à recueillir des histoires à sensation. Mais les vôtres me servent à éclairer la formation d'une partie de la société sibérienne, la plus cultivée et la plus honnête. Un quart de siècle a passé sur vos premières souffrances ; vous êtes maintenant des hommes faits, vous avez une famille, une situation, vous êtes parmi les citoyens les plus respectés de la ville que vous habitez. Vous avez travaillé durement, dans ce dur pays ; maintenant, vous semez autour de vous le bon grain de l'instruction primaire, et vous répandez l'inappréciable exemple de la vertu civique dans ce qu'elle a de plus noble, au milieu d'une société corrompue, qui peu à peu, sous votre action, se modifie. Vos histoires ne sont pas pour moi des anecdotes : ce sont des faits typiques... »

Plus loin, Jules Legras, racontant son voyage dans ces tristes régions, écrit encore :

« En arrivant, vers midi, près d'un relai, j'ai dépassé un convoi de prisonniers : quelques-uns sont en charrette de paysan : ce sont, je pense, les malades, et aussi les nobles, auxquels la loi accorde le droit de se faire voiturer jusqu'au bagne. Les autres vont à pied, entre des soldats noirs de hâle, sous leur béret sans visière, et dans leur dolman de toile blanche. Parmi des prisonniers ordinaires, j'aperçois trois galériens. L'un d'eux me frappe surtout : c'est un homme de vingt-cinq ans à peine, un des plus beaux hommes que j'aie rencontrés dans ce pays, où cependant la race n'est pas encore déformée par la civilisation ; c'est positivement une statue d'athlète : grand, admirablement proportionné, la poitrine bombée, les muscles des bras saillants, il donne une image de force tranquille que sou-

lignent la cambrure de sa taille et sa marche assurée, gaillarde, martiale, scandée par le bruit des chaînes. Sa tête, trop petite, est laide, insignifiante, avec une expression hostile et ironique. Ses fers sont constitués par des anneaux plats, allongés, qui relient à une ceinture de fer les bracelets rivés à ses chevilles, et qui pendent librement entre les jambes : ils ne donnent pas une impression de pesanteur ; on les entend seulement tinter à chaque coup de talon. Pourtant, la vue de ces jambes enchaînées qui marchent sur la route entre des gardiens produit sur moi une atroce impression : elle évoque le souvenir des ours promenés par la ville, de quelque chose d'extra-humain, d'inutilement cruel. Sans doute, cet homme, ce bel athlète que les Grecs auraient fait poser, est probablement une dangereuse canaille, un assassin endurci : mais enfin, pourquoi rougirais-je d'avoir eu pitié de lui ?

Arrivé au village, j'y suis bientôt rejoint par le convoi, qui s'arrête tout à l'entrée, devant la *maison d'étape*. On appelle ainsi une maison de bois, basse, sombre, délabrée, humide, sale, aux fenêtres grillées, qui se trouve dans tous les villages de relais sur les routes postales. Les prisonniers que l'on conduit parfois d'un bout à l'autre de l'Asie, trouvent là, chaque soir, un abri momentané. Dans des salles obscures et infectes, meublées d'une planche de corps de garde, les pauvres diables s'allongent côte à côte, se séchant comme ils peuvent, quand ils sont mouillés, et se nourrissant à peu près de même, car, vu la cherté de la farine dans certaines contrées, l'allocation de pain n'est pas toujours suffisante pour apaiser leur faim.

Ils passent ainsi la nuit et une partie du jour dans une atmosphère abominable, gâtée par les émanations de tous

ces corps mal soignés, de ces vêtements sordides, de cette humidité qui sèche à la chaleur humaine, de cette vermine qui pullule partout... Ils passent, et, souvent, prennent là le germe d'une maladie qu'ils transmettent à d'autres avant d'y succomber : typhus, choléra, phtisie. Les maisons d'étape sont des cauchemars pour les rares touristes de Sibérie : que doivent-elles être pour leurs hôtes forcés ? Un des plus grands bienfaits du Transsibérien sera de faire disparaître ces affreuses baraques qui coûtaient, somme toute, si cher à l'Etat, et où tant de souffrance humaine s'est exhalée... (1)

Notre convoi s'est arrêté à la *maison d'étape*, toute petite, pas sérieuse, celle-là. Vite, on place une sentinelle qui

(1) « Dans la plupart des cas, les maisons d'étape sont très vieilles, et menacent ruine : on croirait qu'elles sont plutôt faites pour des rats que pour des hommes, tant sont nombreux ces rongeurs dégoûtants qui, pendant la nuit, courent sur les corps étendus, se battent bruyamment, et, par leurs petits cris, vous empêchent de dormir. Je me rappelle qu'un jour, un rat énorme mordit jusqu'au sang le doigt d'un homme qui dormait à mon côté...

» D'ailleurs, il y a également des *étapes* « pourries », c'est-à-dire, qui n'existent plus, et que, en dix ans, « on n'a pas eu le temps » de reconstruire ! Dans ce cas, la colonne fait deux étapes en un jour, ou bien s'arrête dans une simple *isba*, dans laquelle il n'y a même pas de lits de planches, dans laquelle il n'y a rien, sauf l'inévitable baquet. Toute la colonne couche alors par terre. Comment s'étonner que, dans de pareilles conditions, avec une nourriture mauvaise et insuffisante, avec la marche inaccoutumée par les terribles froids sibériens, avec cette vie dans la boue et le froid, l'organisme des prisonniers épuisés d'ailleurs par la réclusion préventive, ne supporte pas toujours ces horreurs, et devienne la proie du typhus, de la fièvre et de toutes les épidémies ? Ils entrent par dizaines dans les infirmeries, et, par dizaines, ils s'en vont dormir sous les tertres voisins, où il n'y aura même pas une croix pour marquer leur place. D'ailleurs, il n'est pas si facile d'entrer au lazaret. Il n'y a d'infirmeries que dans les grands centres, et je sais plusieurs cas où, sur notre route, on n'apporta à l'hôpital que des cadavres.

» Ah ! combien de souffrances n'endure pas le malheureux avant de mourir ! On le jette comme une bûche sur la charrette, on le couvre d'un manteau, et on le transporte ainsi d'étape en étape. Là, on le jette par terre, n'importe où, dans la boue et le froid. S'il n'a pas de parents ou de camarades, personne ne s'inquiète de lui pour lui donner à boire ou à manger, pour lui demander où il souffre et ce qu'il désire. Qui est-ce qui s'en inquiète ici ? Chacun s'occupe de soi-même et craint de tomber à son tour... J'ai vu des scènes effroyables : j'ai vu, par exemple, des prisonniers butant sur de tels malades, répondre à leurs gémissements en les injuriant de leur mieux, et en leur souhaitant une mort prompte ! Et personne ne songeait à intervenir. Ce sont des mœurs barbares, n'est-ce pas ? Je me souviens que nous autres, hommes cultivés, nous nous indignions ; mais, étions-nous meilleurs, puisque nous n'avions pas le courage de prendre ces malades avec nous dans notre chambre plus spacieuse ?... » *(Note d'un exilé).*

s'appuie sur le canon de son fusil, tandis qu'on prépare le déjeuner. Alors, sous le grand soleil de midi et la cuisante chaleur, c'est un déballage inattendu. D'abord, tout le monde se lave un peu : un prisonnier apparaît sur le perron : de sa bouche pleine d'eau, il fait glisser un petit filet dans ses mains ouvertes, qu'il porte ensuite vivement à son visage : c'est le moyen classique pour se débarbouiller sans trop employer d'eau ; on a l'avantage de pouvoir avaler ce qui reste. Puis, voici le grand athlète galérien : avec des poses et des cambrures, il vient chercher du bois pour la « popote » : il tient toute droite cette taille que la loi n'a point pliée, et l'on ne peut se dissimuler que cette attitude de forte bête prise au piège n'est pas dépourvue de caractère. Je m'approche, n'osant pas trop avoir l'air de les regarder, par une sorte de pudeur que m'inspire la pitié : sur le perron, un homme développe des bandes et soigne ses pieds meurtris ; un autre déroule un chiffon sale, le déroule lentement, avec d'infinies précautions, et, à la fin, en retire deux tasses en faïence à fleurs. A ce moment, le galérien dont j'ai tant parlé demande très haut, en me désignant aux soldats : « Qu'est-ce que veut donc ce corbeau-là ! » Toute la compagnie éclate de rire... Des femmes cependant sont arrivées du village avec des provisions et le petit commerce va son train... »





V. — Episodes variés relatifs à la Déportation en Sibérie. (1)

I. — Extraits du Journal d'une célèbre exilée.

CETTE exilée est Eve Félinska, native de l'Ukraine. Elle paya d'une sentence de déportation la trop expressive manifestation de ses sentiments en faveur de la Pologne, et ce sont quelques pages du récit de son voyage vers la sinistre Sibérie que nous allons reproduire.

« Les premières heures de mon exil, dit-elle, m'avaient paru interminables ; je ne savais plus mesurer le temps ; les jours et les nuits se confondaient dans mon esprit ; mais l'homme s'habitue à tout, et il apprend à vivre, quand même il n'a plus rien à espérer de la vie. Après une semaine, la résignation, l'espérance dans les infinies miséricordes, la paix du chrétien avaient rendu à mon âme la force qui domine les douleurs humaines. Mon esprit, maître de lui-même, pouvait s'intéresser aux objets qui se présentaient à ma vue ; et c'est dans cette disposition plus calme que je traversai l'espace immense qui sépare ma patrie des confins asiatiques.

Une route assez belle conduit de Perm à Ekaterinenbourg;

---

(1) A quelques-uns de ces traits s'applique la remarque que nous avons déjà faite à propos de l'*Histoire d'un déporté*, p. 138.

elle coupe transversalement dans toute leur épaisseur les forêts et les rochers de la chaîne de l'Oural, dont toutes les eaux, sous cette latitude, se dirigent vers l'ouest, et vont se jeter, les unes dans l'océan Glacial, les autres dans la mer Caspienne.

Les neiges nous permettaient de voyager en traîneau, et nous espérions bien conserver jusqu'à Tobolsk ce genre de locomotion, mais en arrivant à Ekaterinenbourg, les routes étaient couvertes d'une boue si humide et si grasse, que les chevaux ne pouvaient plus avancer. Nous fûmes donc obligées de nous arrêter dans une auberge, et pendant ce temps-là le conducteur de l'escorte se mit en quête d'un moyen de transport pour assurer le reste de notre voyage. Bientôt il revint et nous annonça que nous devions renoncer aux traîneaux et les remplacer par des voitures.

L'état de nos finances ajoutait à toutes les difficultés; un excédant de dépense nous effrayait fort, car nous ignorions si on pourrait nous envoyer de l'argent; le peu qui nous restait était donc bien précieux. On nous proposa une bonne berline, mais nous dûmes refuser et prendre une pauvre *perekladna*, c'est-à-dire, une charrette de poste.

Nos excellents traîneaux, si bien rembourrés, si commodes, devinrent, en échange de quelques roubles, la propriété de l'aubergiste : quelle aubaine pour lui ! aussi donna-t-il un pourboire au postillon.

Il n'y a pas de mots dans les langues connues pour exprimer le supplice d'un long voyage en *perekladna :* la Russie devrait réserver cela pour les grands criminels ! Qu'on se figure une longue boîte, plus haute par-devant que par derrière, ayant une planche en guise de banquette et point de ressorts ; les secousses sont tellement violentes,

qu'il est de toute impossibilité de trouver son aplomb : à chaque cahot, et ils sont presque continuels, on saute, bon gré, mal gré ; ces évolutions féroces finissent à la longue par vous arracher de vraies larmes. Nous étions rompues, meurtries, contusionnées, comme si nous eussions subi le supplice du knout.

A une petite lieue d'Ekaterinenbourg, la route était recouverte d'une neige épaisse. Je témoignai mon étonnement au cocher, qui me répondit avec un grand flegme : « Mais d'ici à Tobolsk, vous trouverez de la neige partout : regardez les plaines qui sont devant vous, elles sont toutes blanches ; aussi, ajouta-t-il, on était bien étonné, au dernier relais, de vous voir en *perekladna.* » Le mal était irréparable ; nous ne pouvions pas poursuivre l'aubergiste qui avait abusé de notre ignorance ; la seule manière de voyager dans ce pays est de se méfier de tout le monde.

Mais nous allions bientôt trouver un adoucissement à notre déplorable situation, et au plus prochain relais l'administration de la poste nous fit offrir des traîneaux appartenant à la couronne ; certes ils n'étaient pas confortables comme les nôtres, mais ils valaient toujours mieux que les affreuses *perekladnas ;* d'ailleurs, nous n'avions pas le droit d'être difficiles, il fallait prendre notre mal en patience, et à chaque halte transporter nos bagages d'un traîneau à l'autre ; c'était sur nous que retombait toute cette peine, car nous n'avions ni domestique, ni femme de chambre ; nous étions gauches, malhabiles, étrangères à ces soins grossiers, mais la nécessité commandait en maître. Le reste de notre voyage se passa dans de meilleures conditions : les traîneaux étaient supportables et nous n'étions plus forcées d'en changer à chaque étape.

Notre voyage dura un mois ; parties le 11 mars, nous étions à notre destination le 11 avril 1839. Tobolsk est la capitale de la Sibérie occidentale. Quoiqu'on sentît déjà la douce chaleur du printemps, le sol était encore couvert de neige, et les montagnes déversaient des torrents d'eau neigeuse.

Après les formalités officielles, nous prîmes gîte dans une auberge destinée aux voyageurs.

J'éprouvai un moment de vif plaisir en me voyant dans une chambre convenable et qui allait m'appartenir. Je pourrais enfin disposer de mon temps, reprendre des occupations suivies, et, mieux encore, je ne serais plus aux ordres d'un postillon hargneux, je n'entendrais plus le son aigre et monotone des grelots du traîneau, je serais presque libre, presque heureuse, enfin j'aurais le repos ou plutôt la liberté de la pensée.

Hélas ! dans l'étonnement de pouvoir goûter un peu de calme et de bien-être, j'avais oublié qu'il faudrait bientôt repartir, et que les mots : « marche, marche ! » formaient notre fatale devise comme celle du pauvre Juif errant. Le terme, le but de notre exil, qui pouvait en prévoir la fin ? On nous fit séjourner à Tobolsk parce que les éléments nous accordaient leur sinistre protection ! Les rivières débordaient et les torrents envahissaient toute la contrée avec des mugissements affreux ! Il était donc impossible de se mettre en route. Il fallut attendre le moment où les fleuves commenceraient à se retirer.

Dès que je fus installée dans ma nouvelle demeure, je cherchai à me faire des occupations ; j'avais emporté quelques livres *permis ;* je pensais qu'ils me seraient d'une très grande ressource, mais la Providence me réservait des

consolations inespérées, et je rencontrai à Tobolsk plusieurs de mes compatriotes, venus là de la Posnanie, de la Wolhynie, de Wilna, etc. Ils nous avaient devancées dans l'exil depuis une semaine ; le même malheur nous frappait, la même foi politique, le même amour de la patrie nous unissait. Cette communauté de sentiments et de pensées faisait de nous une même famille, et nous ressentîmes un si grand bonheur qu'il nous sembla que notre courage serait au-dessus de toutes les épreuves.

La vie d'auberge qui nous avait paru supportable par comparaison ne tarda pas à nous déplaire, et toute la petite colonie polonaise se décida à louer une maison. La neige fondait à l'approche du printemps, et les rues commençaient à être praticables, ce que nous souhaitions fort, car jusque-là il nous avait été impossible de sortir ; mais nous habitions la ville basse, dont les rues ne sont pas pavées ; des poutres posées l'une contre l'autre suppléent au pavage, et cela rend la circulation très difficile dans les mauvais temps. Nous pûmes cependant faire quelques promenades et voir des personnes qui nous avaient été recommandées.

Tobolsk est située au confluent du Tobol et de l'Irtych ; ses maisons sont pour la plupart construites en bois, elles n'ont aucune peinture à l'extérieur, ce qui donne à toute la ville un aspect assez sombre ; les églises, et elles sont, je crois, au nombre de dix, sont toutes bâties en pierres. Si on distingue quelques grands hôtels construits en briques, ils appartiennent à l'Etat ou à des négociants riches.

L'hôtel de ville est d'une architecture remarquable. On montre aussi, comme une des curiosités de Tobolsk, une maison élevée par les prisonniers suédois, déportés en cette ville après leur terrible défaite de Pultava.

Dans une de nos promenades, en compagnie de mes compatriotes, nous allâmes faire une visite au colonel Séverin Krzyzanowski, qui était retenu chez lui par une paralysie des jambes. Un des nôtres nous devança pour annoncer notre venue à l'exilé que nous trouvâmes assis dans un grand fauteuil. Malgré son état de souffrance moral et physique, il y avait du soin dans sa toilette ; son linge, quoique usé, était d'une blancheur éblouissante ; ses longs cheveux blancs tombaient sur ses épaules, tout en gardant un air de propreté extrême ; son visage d'une pâleur mate avait l'expression du désespoir ; ses lèvres fines et pâles semblaient n'avoir jamais souri ; ses yeux éteints, sans regard, faisaient mal à voir.... Nous n'osions parler, nous restions debout sans nous approcher de ce martyr dont la vue nous pénétrait de tristesse et de respect.

Tout à coup un tremblement convulsif agita les mains du colonel ; il fit signe qu'il voulait parler, mais son émotion enchaînait sa parole ; il fit encore un signe pour nous inviter à nous approcher de lui. Alors des larmes brillèrent dans ses yeux, on sentait que la lumière se faisait dans son esprit, lumière fugitive qui ne devait pas survivre à l'émotion. Peu à peu, il prit possession de lui-même, la lucidité revint et la conversation s'engagea. Il savait que nous devions aller à Bérésov, que c'était là notre véritable destination ; il nous dit qu'il y avait fait un séjour de quatorze mois et nous recommanda de loger dans la maison qu'il avait habitée et dont il avait gardé un très bon souvenir. « Surtout, ajouta-t-il, n'accordez aucune confiance aux récits exagérés ou menteurs des voyageurs. On vous dira que les Bérésoviens sont inhumains, sauvages, cruels, que sais-je encore ? n'en croyez pas un mot ; leurs mœurs, au contraire, sont

douces, et ils sont hospitaliers, bons et sincères.... » Tout cela était à peine articulé. On voyait que chaque mot qu'il cherchait à prononcer lui coûtait un grand effort, et que son intelligence se troublait. En parlant de Bérésov, la France et l'Italie, qu'il avait connues dans des jours meilleurs se présentèrent à sa mémoire, et tout se confondit dans sa pensée. Il nous assura que nous trouverions à Bérésov des fruits savoureux et exquis : des raisins, des pastèques, des melons, enfin tous ces fruits qui ne mûrissent que dans les pays méridionaux.

S'apercevant que nous voulions prendre congé de lui, il posa sa main sur la mienne et dit encore : « Plus longtemps... » C'était le dernier souffle de sa raison. Nous quittâmes le colonel en nous promettant de ne pas renouveler ces déchirantes entrevues ; nous avions le cœur navré, et nous n'avions apporté aucun soulagement à l'illustre victime.

Pour dissiper nos tristes impressions, nous fîmes une excursion vers les rivages de l'Irtych. Les eaux qui avaient débordé dans la plaine présentaient le plus magnifique coup d'œil ; nous ne nous lassions pas d'admirer le ciel qui projetait des rayons lumineux sur cette surface limpide. Avant de rentrer au logis, nous voulûmes visiter le jardin public, qui ne manque pas d'une certaine élégance ; les allées en sont sablées et plantées de bouleaux ; mais les arbres n'avaient point encore de feuilles, et nous remîmes à plus tard une autre promenade dans ce jardin sans fleurs et sans verdure au mois de mai.

Le lendemain, après dîner, une *dorosehka* attelée de deux chevaux s'arrêta à notre porte ; nous nous mîmes à la fenêtre pour voir quel était ce visiteur qui nous venait. Tout

est un événement dans une vie comme la nôtre, et nous aperçûmes le colonel Krzyzanowski au fond de la voiture. Aussitôt on se précipita pour aider le colonel à descendre, et tous enfin nous allâmes au-devant de lui ; mes compatriotes portèrent sur leurs bras le vieillard impotent, et avec les plus grandes précautions ils franchirent sans accident nos deux étages. Notre ameublement était si modeste que nous ne possédions même pas un fauteuil pour l'offrir au malade ; un petit lit de repos était notre seul luxe, et nous y installâmes notre cher visiteur. Un mieux sensible se manifestait dans l'état du colonel ; la veille, il pouvait à peine articuler, et aujourd'hui il parlait presque facilement ; il semblait vouloir nous consoler de nos tristes et récentes impressions ; il y avait de la vivacité, et quelquefois de l'éloquence, dans sa façon de s'exprimer ; on sentait, en l'écoutant, qu'il voulait mettre à profit un de ses rares moments de lucidité ; il abordait différents sujets, il commençait des récits qu'il n'achevait pas : le lien, la suite lui échappaient, mais pourtant il y avait une apparence de calme et de raison dans ses paroles. Peu à peu ses lèvres se troublèrent, il devint plus triste, ses yeux s'assombrirent, il soupira douloureusement comme s'il souffrait des ravages de son intelligence ; alors il prit le ton confidentiel, baissa la voix et nous parla des esprits invisibles qui l'entouraient le jour et la nuit. « Ces bienheureux esprits, nous disait-il, nous font entendre des chants mélodieux ; j'ai retenu les paroles et la suave harmonie de ces chants célestes ; je vous les apprendrai, à vous madame Félinska, et vous les apprendrez à nos compatriotes. Cela vient du ciel, et vous rendrez à la Pologne ce que le ciel vous donne !... » Puis il parla de l'avenir de la Pologne, mais c'était le dernier effort de sa

raison... Nous pleurions tous : cette grande victime de l'exil et des persécutions moscovites nous brisait le cœur. Nous, nous commencions notre exil ; nous en étions à notre première étape ; lui le finissait par le martyre !

Le domestique qui l'avait accompagné se présenta pour lui rappeler qu'il était temps de partir. Nos adieux furent douloureux, et le pauvre malade recouvra assez de présence d'esprit pour dire : *Au revoir, ici, ou là haut !*

... Le vrai printemps, et non le printemps trompeur de la Russie, revenait ; un chaud soleil faisait fondre les glaces, et l'Irtych charriait déjà de gros glaçons. Hélas ! c'était pour nous le signal du départ.

La rivière, dans certains endroits, avait repris son cours ; des blocs de glace d'une grandeur démesurée glissaient majestueusement après s'être détachés avec un fracas épouvantable ; les eaux le plus rapprochées du bord étaient complètement dégagées, et on voyait une foule de barques, dirigées par des gens du peuple, sillonner la rive. Enfin, la vie, le mouvement, l'animation avaient reparu.

Le 15 mai, Tobolsk était en pleine floraison : la ville grisâtre avait pris un air de fête, les gazons avaient chassé les traces de la neige ; les arbres déployaient leurs feuilles, une brise tiède nous apportait des senteurs embaumées... Là aussi, la nature est bienfaisante.

La beauté du temps nous détermina à faire une excursion dans la ville haute ; elle est ceinte de remparts taillés dans les rochers ; des fossés profonds entourent la ville et en rendent l'accès difficile. Pour arriver à pied, il faut monter cent marches d'un escalier perpendiculaire ; quant aux voitures, elles doivent traverser un pont jeté sur les fossés.

Dans une avenue solitaire, nous aperçûmes un petit pavillon ombragé par des bouleaux; son aspect était charmant, et par son ornementation élégante, et par son originalité de bon goût. Il y avait dans l'extérieur de cette habitation quelque chose de très européen. — « A qui appartient ce pavillon? » voilà la question que nous fîmes à notre guide. « A un Polonais déporté qui se nomme A. Ceyzik, » nous fut-il répondu.

L'occasion était trop bonne pour ne pas en profiter; il ne faut pas jouer avec le hasard, il n'est pas toujours si favorable. Nous allâmes donc frapper à la porte de notre célèbre compatriote. Ceyzik est un sculpteur de premier mérite, et ses œuvres lui survivront; mais l'exil, ce grand professeur qui vous élève s'il ne vous écrase pas, l'a fait architecte et jardinier. C'est lui qui a bâti le pavillon qu'il habite; c'est lui qui cultive ses fleurs; c'est lui qui a créé une Pologne dans cette terre aride; sa serre chaude est une merveille de difficultés vaincues. Nous sympathisions avec l'homme courageux, et nous admirions le génie de l'artiste.

Les sculptures de Ceyzik sont appréciées partout, et même en Sibérie. Lors du séjour de l'héritier présomptif en ce pays, les commerçants commandèrent à Ceyzik un surtout de table pour l'offrir au prince; celui-ci, dit-on, fut émerveillé de la beauté de ce travail. Le grand artiste ne peut suffire aux commandes qui lui arrivent de tous les pays du globe : ses urnes, ses vases de bronze et ses têtes de pipe sculptées se vendent aux poids de l'or.

Nous devions quitter Tobolsk pour Bérésov. Le 17 mai, on nous signifia de nous préparer. Nos amis, encore une fois, furent parfaits pour nous, ils nous comblèrent de soins

et de délicates attentions; leur bonté et leur dévouement furent notre dernière joie et notre dernier bon souvenir.

Notre embarcation allait faire la grande pêche annuelle dans le golfe de l'Obi; le chargement était énorme, le matériel considérable; mais on nous avait réservé une cabine, la seule disponible dans le navire, et quelle que fût son exiguïté, nous dûmes nous en contenter, car elle nous mettait du moins à l'abri de la curiosité des passagers et de la grossièreté de l'équipage.

Trois coups de fusil donnèrent le signal du départ; nos amis descendirent dans le canot après avoir serré nos mains dans une suprême étreinte !... Pas une parole ne fut prononcée.... Tout était fini, le devoir de l'Evangile devenait notre unique espérance.

Il était dix heures du soir, les brises d'une nuit calme nous apportaient les fraîches senteurs des bouleaux; peu à peu, les rives de l'Irtych s'effaçaient dans une brume transparente; le ciel tout parsemé d'étoiles nous inondait de ses douces clartés.... Hélas! chaque sillon du navire m'éloignait de toutes les affections de mon cœur, me séparait plus irrévocablement de la Pologne; nuit de méditation, de tristesse et dont le souvenir ne me quittera plus. Ma compagne d'exil et moi, nous restâmes sur le pont, sans échanger un mot, comme si nous redoutions de nous communiquer nos appréhensions pour l'avenir.

Avec l'obscurité croissante un profond silence se fit autour de nous; les passagers et l'équipage, sauf les hommes de service, étaient plongés dans le sommeil; et nous, les yeux fixés dans l'espace, nous voulions retenir les objets qui s'éloignaient, et nous n'apercevions plus que les petits jets de lumière qui s'échappaient de distance en distance

des cabanes tartares. Au milieu de cet isolement solennel, je rêvais au passé, je méditais sur les hasards humains ; mais saisie par l'intensité du froid de la nuit, je dus descendre dans ma cabine, où je cherchai vainement le sommeil.

A l'aube du jour, je fis ma toilette et me disposai à monter sur le pont pour contempler les premiers rayons du soleil ; mais l'odeur du goudron, du cuir et des salaisons me repoussa tellement, que je dus renoncer à mon projet. Je rentrai dans ma cabine et, pour me rafraîchir par l'air pur du matin, j'ouvris une petite porte qui donnait sur la rivière ; un des canots se trouvait à ma portée, je ne résistai pas au désir de me bercer dans la frêle embarcation. Pendant un moment j'éprouvai un bien-être indicible, l'eau limpide et brillante m'enveloppait de ses vapeurs, le soleil resplendissant me réchauffait de ses rayons, aucun bruit humain ne troublait mon extase... J'avais presque oublié l'exil et les menaces de l'avenir... Tout à coup une forte brise souleva le canot et je compris mon imprudence ! Je fis alors des efforts pour me rapprocher du navire, mais ce fut en vain ; j'appelai à mon aide et ma voix se perdit dans l'espace... Par un mouvement désespéré, je me saisis de la corde qui attachait le canot, je me crus sauvée. D'une main je me cramponnai à la corniche du navire ; mais le poids de mon corps repoussa le canot et je restai suspendue dans l'espace, me sentant affaiblie, haletante, éperdue de terreur... Enfin, mes cris désespérés arrivèrent aux oreilles d'un passager. C'était un des marchands de farine ; je ne dois pas oublier son nom, car il m'a sauvé la vie : il s'appelait Korpamoff. Sans calculer le danger, il saute dans le canot, le pousse vers le navire, me prend par les épaules et me fait remonter ainsi sur le pont, où je tombe inanimée.

A ce moment les passagers et les gens de l'équipage venaient de se réveiller. Un cri s'échappa de toutes les poitrines : *La Polonaise s'est noyée !* Ma compagne, entendant ces clameurs, se précipita vers moi, et un serrement de main vint lui prouver que je n'étais pas morte. Mais cette scène de péripéties et d'angoisses eut, comme beaucoup de choses de ce monde, son côté burlesque ; je veux parler du désespoir du Cosaque qui avait la mission officielle de me garder à vue... Ce pauvre homme pleurait, s'arrachait les cheveux, levait les yeux au ciel et jetait sur moi des regards effarés... Touchée de me voir l'objet d'une sensibilité qui n'avait rien de russe, je trouvai assez de force pour dire au malheureux Cosaque : « Je vous remercie de votre intérêt, mais consolez-vous, je ne mourrai pas. — Tant mieux pour vous, me répondit-il, et surtout tant mieux pour moi ; je réponds de vous, et si vous aviez péri, c'était moi, moi innocent, que l'autorité aurait puni ; dans ce cas-là l'autorité n'admet pas les circonstances atténuantes. »

Quelques heures de repos suffirent pour me remettre ; ma bonne nature prend vite le dessus ; quelle aide que la jeunesse ! l'espérance n'est-elle pas toujours blottie au fond du cœur ?... on souffre, mais on pense à demain, et demain vous sourit ! Le temps n'a contribué en rien à la prompte amélioration de ma santé, l'atmosphère est froide, brumeuse, et bien en harmonie avec le pays que nous traversons... Partout des terres incultes, ou, çà et là, à de grandes distances, des mélèzes, des cèdres et des sapins. Le vent souffle avec une telle violence que le navire a dû mettre à l'ancre... La pluie tombe à torrents... Après un temps d'arrêt plus ou moins long, le navire se remet en mouvement, et cette fois, c'est vers le triste lieu de notre exil.

2. — Succès, revers, déportation et évasion du comte Beniowski.

Maurice-Auguste Beniowski, magnat de Pologne et de Hongrie, naquit en 1741, à Verbowa, dans ce dernier pays. Fils d'un général de cavalerie de l'armée autrichienne, il fit ses études à Vienne, et, dès l'âge de quatorze ans, exprima le désir d'embrasser la carrière militaire.

La nature et l'éducation semblaient s'être rencontrées pour donner à cet homme extraordinaire ces brillantes qualités d'esprit et de caractère qui, réunies aux avantages extérieurs, assurent ordinairement le succès et l'influence aux esprits d'élite. Une inépuisable bonté s'alliait en Beniowski à l'amour de la justice et à une indomptable énergie. D'une activité infatigable, brave jusqu'à la témérité, il ne recula jamais devant les obstacles dans l'exécution de ses desseins. Les formes pleines de dignité du grand seigneur n'excluaient pas en lui une exquise affabilité qui lui conciliait la confiance et l'affection de ceux qui l'approchaient. Sa parole était élégante et persuasive ; causeur aimable, il s'exprimait facilement en plusieurs langues.

Il débuta par entrer comme lieutenant dans le régiment de Siebenschun, pendant la guerre contre le roi de Prusse. Quelque temps après s'être engagé au service de l'impératrice, il fut mandé par son oncle, le staroste Beniowski, qui désirait lui assurer sa succession. Son père étant venu à mourir, ses beaux-frères profitèrent de son absence pour s'emparer de ses biens, ce qui le força à retourner en Hongrie. Beniowski arriva secrètement à Krusrowna, seigneurie dépendante de Verbowa; grâce au prestige irrésistible attaché à sa personne, quelques jours lui suffirent pour

gagner l'amour et l'appui de ses vassaux. Quand il crut les avoir solidement attachés à sa cause, il leur fit prendre les armes pour l'aider à recouvrer l'héritage paternel. Le bon droit triompha en cette occasion, et Beniowski prit rang parmi les plus riches seigneurs hongrois.

Ses beaux-frères, pour se venger de la restitution qu'ils avaient été obligés de faire, le desservirent à la cour de Vienne en le représentant comme un rebelle, un homme dangereux par ses opinions et par les immenses richesses dont il se servait pour se créer des partisans. L'âme loyale et fière du comte fut cruellement froissée de cette accusation. Confiant en des mains sûres ses possessions de Lithuanie, il s'établit à Dantzig, et ses goûts aventureux le portèrent vers la marine.

Il fit plusieurs voyages à Hambourg, à Plymouth, et à Amsterdam. Le roi de Pologne étant mort vers cette époque, l'impératrice Catherine soutint la candidature de Stanislas Leckzinski. Le clergé et la haute noblesse se soulevèrent contre cette tentative d'oppression, et coururent aux armes; c'est l'origine de la confédération de Bar, qui ne fut autre chose qu'un acte d'opposition des Polonais contre la domination étrangère. Beniowski fut un des plus ardents confédérés.

C'était confirmer en partie les dénonciations de ses beaux-frères. L'attachement inviolable qu'il portait aux intérêts de sa patrie, et que ne purent jamais affaiblir les violences et les promesses les plus séduisantes, lui fit faire noblement le sacrifice de la fortune considérable qu'il avait en Hongrie.

Une sentence impériale, émanée de Vienne, confisqua ses propriétés de Verbowa au profit des délateurs.

Avant de quitter pour toujours sa patrie, il épousa la fille d'un gentilhomme des environs.

Dans sa retraite, perdue au milieu des montagnes, Beniowski, tout entier au bonheur qu'il avait trouvé dans une union heureuse, oubliait déjà les déceptions qui avaient accueilli ses débuts dans la vie politique, ainsi que le serment qui le liait à la confédération. Mais des lettres des magnats et des sénateurs vinrent le sommer de se rendre à Cracovie pour traiter de l'entrée en campagne contre les Russes. On pouvait encore combattre, mais on ne pouvait plus vaincre. L'instant où la Pologne devait succomber était venu, et la déportation, la perte des biens, devaient être le partage de ses plus illustres citoyens.

Cette perspective presque inévitable n'arrêta point Beniowski ; il partit furtivement, à l'insu de sa femme, laissant à son beau-frère le soin d'annoncer son départ et les motifs qui le rendaient indispensable. En arrivant à Cracovie, le maréchal Czarneski le nomma général de cavalerie.

Vainqueur des Russes à Kumenka et en différentes rencontres successives, il fut moins heureux sur les bords du Pruth, et tomba entre les mains des ennemis.

Il fut conduit à Cazan, et traité par le gouverneur avec la plus grande distinction. Beniowski, profitant du peu de surveillance qui l'entourait, trouva le moyen de s'enfuir avec son ami, le major Winbladh, prisonnier comme lui.

La nouvelle de son évasion parvint rapidement à Saint-Pétersbourg, et la police, mise en éveil, eut bientôt découvert l'asile des fugitifs. Ils furent renfermés dans un cachot souterrain et plusieurs fois amenés devant les juges.

Ces divers interrogatoires, qui tendaient à surprendre les secrets des confédérés, demeurèrent sans effet par la

fermeté de Beniowski. Le 4 septembre 1770, à minuit, tout reposait dans la sombre demeure, Beniowski lui-même était plongé dans ce lourd sommeil qui succède, pour l'infortuné, aux tristesses et aux angoisses du jour; il rêvait de patrie, de liberté, de gloire; car l'âme fortement trempée du captif n'était pas créée pour une vulgaire félicité. Il rêvait aussi à sa femme si chère, à son fils au berceau, frêle héritier des vastes domaines et des brillants destins de ses aïeux; le cœur de l'époux et du père s'ouvrait à la joie et à l'espoir... Des pas précipités retentissent tout à coup dans le corridor; les énormes verrous grincent dans la triple serrure; Beniowski, réveillé en sursaut, s'agite sur sa couche de paille; le pas et le bruit de ses chaînes le ramènent à la triste réalité. La porte s'ouvre, le geôlier paraît, accompagné d'un officier russe et de vingt-huit hommes. On enlève les vêtements du prisonnier pour le revêtir d'un habit de peau de mouton. L'escorte se met en marche avec Beniowski : un traîneau l'attend à la porte de la prison; il part à toute vitesse. D'épaisses ténèbres enveloppent la ville; mais les sonnettes qui se font entendre derrière le prisonnier lui annoncent que d'autres traîneaux le suivent. Un vague et fugitif espoir, souvenir du songe que le geôlier vient d'interrompre si brusquement, se glisse dans l'esprit du malheureux. Décevante illusion, qui s'évanouit avec les ombres de la nuit!... La route qu'il suit n'est pas celle de la Pologne; la voie de l'exil se déroule devant lui, voie douloureuse qu'il est rarement donné au condamné de parcourir une seconde fois.

A midi, le conducteur fait faire halte aux chevaux pour les laisser manger et prendre quelque repos. Pendant que Beniowski essaye de consommer le pain desséché qui lui



La grande pêche annuelle dans le Golfe de l'Obi (P. 202.)

est présenté, son nom, prononcé par une voix amie, attire son attention : c'est celle du major Winbladh. Le bonheur de se revoir leur fait oublier pour un moment l'horrible terme du voyage. Dans la soirée, le froid devint tellement piquant et les blessures de Beniowski se rouvrirent avec de si vives souffrances, qu'il perdit l'usage de ses sens. En reprenant connaissance, il se vit dans une chaumière, le major à ses côtés, lui prodiguant les plus tendres soins.

Aussitôt qu'il fut un peu remis, le convoi reprit la route de Tobolsk. Le comte Denis Juanowicz, gouverneur de la ville, fut plein d'égards pour l'illustre prisonnier, et lui fit donner tout ce qu'il fallait pour écrire. C'est ainsi que Beniowski commença ses Mémoires.

Le 4 février les voyageurs quittèrent Tobolsk ; le temps était affreux ; des tourbillons d'un vent furieux s'élevaient de ces déserts de glace, fouettant les bouleaux, soulevant la neige en épais flocons, voilant tour à tour les arbres d'un blanc linceul, ou arrachant avec furie leur funèbre parure. Sous ces lugubres auspices, le convoi traversa les petits villages de Bérégor et de Pélym, sinistres lieux d'exil où le prince Mentzikoff mourut en 1731.

Après Tomsk, la route parcourt une contrée déserte, montueuse et boisée ; force fut de camper au milieu des neiges ; les chevaux, harassés, ne voulant plus avancer, le conducteur dut en abandonner plusieurs, qui expirèrent de fatigue.

Les provisions, calculées pour un plus court trajet, s'étant épuisées, il fallut que les prisonniers, mourant de faim, tournassent en cet état les deux chaînes de montagnes qui séparent le gouvernement d'Illimsk de celui de Iénisseik ; ils en étaient réduits à se nourrir d'écorce de bouleau

amollie dans l'eau, quand des Tartares vinrent à passer et leur livrèrent quatre élans et du poisson sec pour du tabac et de l'eau-de-vie.

Rendus à Ustkotskoy, sur les bords de la Lena, les voyageurs s'embarquèrent dans des canots faits de ces mêmes écorces qui leur avaient servi de nourriture quelques jours auparavant ; ce mode de transport leur procura un peu de soulagement et les conduisit à Iakoutsk, ville importante par son commerce de pelleteries. Le hasard mit Beniowski en rapport avec le chirurgien-major du gouvernement, nommé Hoffman, homme d'esprit et de cœur, qui regardait sa mission comme une disgrâce ; il fut touché des malheurs du comte polonais et lui proposa de favoriser sa fuite sitôt qu'ils seraient arrivés au Kamtchatka.

Après un séjour suffisant pour reposer les prisonniers, ceux-ci se dirigèrent sur Okhotsk ; les déportés de Iakoutsk obtinrent de conduire leurs compagnons d'infortune pendant quelques verstes et de leur offrir un repas sur les rives de la Lena ; après ce banquet de l'exil, les voyageurs montèrent dans des traîneaux tirés par des élans. Malgré les tristes pensées qui assaillaient Beniowski, il ne put s'empêcher d'admirer l'agilité et la sobriété de ces animaux, que quelques poignées de mousse suffisent pour rassasier. Après qu'on eut franchi de hautes montagnes en côtoyant d'étroits sentiers bornés par des précipices effrayants, le froid redoubla d'intensité, et parvenus sur les bords de la Iudoma, les chiens remplacèrent les élans ; l'ignorance des conducteurs, qui ne savaient pas mener ces singuliers attelages, causa plusieurs accidents qui coûtèrent la vie à deux de ces hommes.

En suivant pendant quelque temps le cours de l'Urak,

une chaîne très escarpée, d'aspect sauvage et désolé, se dressa devant les yeux des proscrits, avec ses hauts sommets couronnés de pins, seuls arbres qui bravent les rigueurs des climats hyperboréens.

A la vue de ces montagnes placées au seuil de l'Asie, sur les rivages de la mer d'Okhostk, Beniowski frissonna involontairement et pensa à la terrible épigraphe apposée sur l'entrée de l'enfer du Dante ; il sembla au noble comte que là aussi devait s'arrêter toute espérance. Ces cimes verdoyantes, derniers efforts de la végétation sous ces basses latitudes, dominant un vaste océan de neige, jetaient un suprême adieu aux splendeurs de la création.

Okhostk, chef-lieu du district de ce nom, est une petite ville pourvue d'un mauvais port, très commerçant d'ailleurs en raison de sa position au milieu des immenses solitudes qui l'entourent ; c'est le passage ordinaire de ceux qui vont au Kamtchatka. Beniowski n'y fit qu'un court séjour, au bout duquel il fut, ainsi que ses compagnons, embarqué sur un navire pour le lieu qui devait être le terme de son long et pénible voyage. A la fin de février, il entrait, à la marée montante, dans la rivière de Bolsha. Le navire n'eut pas plus tôt mouillé, qu'un officier, accompagné de six Cosaques, se rendit à bord dans un canot fait de planches attachées avec des os de baleine et recouvertes de peaux de loup cousues ensemble. « Quel est ton nom ? demande l'officier à Beniowski. — Comte Beniowski, magnat de Pologne et de Hongrie, autrefois général, esclave aujourd'hui, » répond le proscrit. Cette réponse laconique frappa le Russe, qui se montra fort poli et offrit au comte un dîner dans le goût du pays ; le poisson y figurait de toute manière, et des gâteaux de poisson séché et pulvérisé servaient de pain.

Rendus à Bolshorezkoy, les prisonniers furent délivrés de leurs chaînes et mis en liberté ; l'officier qui présidait à cette opération leur signifia qu'ils eussent à travailler un jour par semaine pour le gouverneur et à présenter annuellement à la chancellerie : cinquante peaux de lapins, vingt-quatre d'hermines, six de zibelines et deux de renards ; il termina en remettant à chacun des nouveaux déportés un mousquet, de la poudre, du plomb et les outils de charpenterie nécessaires pour construire leurs cabanes.

Le village de Bolshorezkoy est formé d'une seule rue qui s'aligne le long de la rivière du même nom ; ce misérable endroit, qui n'est habité que par les Cosaques, est fortifié et distant d'une demi-lieue du poste des exilés. Le sol du Kamtchatka ressemble à un immense tapis de neige, coupé par des montagnes et des volcans qui vomissent des matières enflammées ; les sources minérales y sont très communes. Nulle trace de végétation, si ce n'est des cèdres d'une prodigieuse élévation, n'apparaît dans cette contrée, que le Créateur a frappée d'un deuil éternel.

La nourriture des Kamchadales se borne au poisson, à la chair et au lait de renne. Les rennes, sobres habitants de ce pays stérile, se contentent de mousse et de lichen.

Bolshorezkoy est remarquable par sa poste aux chiens, dont les habitants du pays doivent assurer le service ; c'est le seul moyen possible de transport pour les hommes et les marchandises ; les chiens font faire à une kibitka de quarante-cinq à cinquante verstes par jour ; ces étranges attelages sont préférables à ceux de rennes ; mais, lorsqu'ils sentent les ours ou les loups, ils s'élancent sur leur piste, sans que rien puisse les arrêter. On les nourrit de poisson, et ils supportent la faim et la fatigue.

Les exilés de Bolshorezkoy vinrent à la rencontre des arrivants dans les traîneaux et accompagnés de chiens pour porter les bagages. Ils proposèrent l'hospitalité à leurs nouveaux compagnons, jusqu'à ce que ceux-ci eussent bâti leurs demeures. Leur poste se composait uniquement de huit à dix cabanes groupées autour d'un édifice quadrilatéral servant d'église.

M. de Nilow, gouverneur du Kamtchatka, apprenant que Beniowski savait plusieurs langues, lui proposa de donner des leçons à son fils et à ses trois filles. Ces fonctions d'instituteur valurent au comte d'être dispensé de tout travail public; et il se mit donc immédiatement à l'œuvre pour préparer des alphabets latins, français et allemands. La distinction et les talents du professeur ne tardèrent pas à être remarqués par la famille de Nilow, et il se vit bientôt l'objet de la plus grande sympathie.

Les élèves de Beniowski étaient des enfants, très gâtés par leurs parents et fort igorants des usages du monde où jusqu'alors avait vécu le comte ; il n'eut pas de peine à leur apprendre bien des choses, car leur connaissances étaient fort restreintes.

Grâce à la satisfaction du gouverneur, Beniowski eut donc une plus grande liberté. Son projet d'évasion, auquel il songeait plus que jamais, et dont il entretenait souvent le chirurgien Hoffman, semblait offrir de sérieuses chances de succès.

Sur ces entrefaites, le gouverneur, charmé surtout des progrès des jeunes écolières, fit don au professeur d'un esclave kamchadale, d'un traîneau et d'une paire de chiens, et le pria de vouloir bien établir une école publique à Bolshorezkoy.

Beniowski eut bientôt occasion de prouver sa reconnaissance à M. de Nilow en lui dévoilant un complot tramé par un Russe attaché à son service ; ce misérable, appelé Casarinow, aidé d'un Kamchadale chargé de la cuisine des exilés, essaya de les empoisonner ; les effets du toxique se manifestèrent avec des symptômes tels, qu'il n'y eut pas moyen de se méprendre sur l'origine d'un mal aussi subit ; l'huile de baleine et le lait de renne arrêtèrent l'action du poison.

Beniowski conçut quelque soupçon sur Casarinow, et, avec de l'adresse et des menaces, il obtint l'aveu de son crime, qui devait aussi atteindre M. de Nilow et sa famille.

Le gouverneur fit appeler les coupables, et, après avoir entendu leurs aveux, les envoya aux mines ; il profita de l'occurrence pour faire un rapport à l'impératrice sur cette affaire, suppliant la czarine d'accorder au comte, sinon sa grâce entière, du moins une commutation de peine ; la réponse ne se fit pas longtemps attendre : négative sur le point d'un retour en Europe, elle autorisait le gouverneur à dispenser Beniówski des mesures rigoureuses qui pesaient sur les autres déportés et à lui laisser le Kamtchatka pour prison.

Cette nouvelle fut annoncée officiellement au comte devant les habitants de Bolshorezkoy et les exilés solennellement assemblés ; la cérémonie finie, le chancelier pria Beniowski de vouloir bien accepter, en souvenir de ce jour mémorable, un élégant traîneau d'os de baleine doré, une magnifique paire de chiens blancs et un jeune esclave pour les conduire ; le commandant de la garnison, mû par la même pensée, lui offrit de riches fourrures.

En rentrant au palais, le gouverneur manda Beniowski

pour lui exprimer en particulier son vif contentement. Mais tout cela ne faisait pas le compte de l'exilé, qui voulait recouvrer sa liberté. Il se rendit chez le chirurgien et chez le lieutenant des gardes, pour se concerter avec eux sur les apprêts de l'évasion.

Sur ces entrefaites, il reçut une proposition bien capable d'influencer tout autre que lui. Le gouverneur, plein d'admiration pour ses éminentes qualités, lui offrit sa fille en mariage. Beniowski préféra sa liberté à tout et redoubla de zèle pour faire réussir le grand projet de son départ, sur lequel se concentraient toutes ses pensées.

Quelques jours après, il reçut l'avis que ses préparatifs, malgré le soin qu'il avait pris de les cacher, avaient été remarqués et qu'on se disposait à l'arrêter.

Cette fois il perdit un peu la tête, au moins quant à la question d'apprécier la loyauté des procédés à employer pour sortir de l'impasse.

Résolu de prendre hardiment l'initiative, il courut avertir ses compagnons que l'heure d'agir était venue ; munis des armes que le lieutenant des gardes mit à leur disposition, ils s'emparèrent du fort, et, dans la lutte qui suivit ce hardi coup de main, le gouverneur fut malheureusement tué.

Maître du fort, Beniowski entra à Bolshorezkoy, dont les habitants stupéfaits ne tentèrent aucune résistance ; il employa tout son monde à débarrasser le navire le *Saint-Pierre* des glaces qui l'entouraient, et, le travail terminé, il s'embarqua avec soixante-cinq personnes, et s'éloigna des rivages du Kamtchatka le 11 mai 1771.

Beniowski se distingna plus tard à Madagascar ; il fournit une longue carrière, tout à la fois périlleuse et glorieuse. On lira sa vie complète avec un vif intérêt.

3. — Les premières journées d'un jeune déporté.

Etre envoyé aux mines de Nertchinsk est, pour les déportés en Sibérie, une terrible aggravation de peine.

Il y a quelques années de cela : par une froide matinée d'octobre, une petite charrette déposait un jeune Russe, âgé d'environ vingt-cinq ans, devant la maison de bois de l'inspecteur de l'une de ces mines : celle d'Oukboul.

Le condamné, pâle, affaibli, paraissait exténué par le voyage, accompli d'une seule traite de Kieff à Nertchinsk dans une « kibitka » découverte. Il y avait plus de deux mois qu'il portait par-dessus ses bottes les anneaux de fer de sa chaîne rivés à ses chevilles.

Le gendarme qui l'accompagnait, entra chez l'inspecteur pour lui remettre les papiers concernant ce déporté confié à sa garde.

Ce dernier fut bousculé, renversé presque, sur le seuil de la maison, par un homme au visage tuméfié, hideux à voir, qui en sortait les mains liées derrière le dos, contenu à grand'peine par le gendarme qui le conduisait.

C'était un forçat. Il avait tenté de s'évader des chantiers d'Okhotsk, et on le ramenait de bien loin. Le malheureux avait effacé, en se défigurant avec de l'acide sulfurique, les trois lettres imprimées par le bourreau sur son front et ses joues, et qui réunies, forment le mot « *vor* » (voleur).

— J'ai soif ! criait-il d'une voix étranglée. Donnez-moi à boire, vous autres ! La fièvre me crève !

Pour tout secours on l'attacha à l'épaisse roue d'un chariot remisé sous le hangar attenant à la maison de l'inspecteur.

De l'intérieur de l'habitation s'échappaient les sons

aigrelets d'un petit violon sur lequel on jouait avec entrain le quadrille de la *Belle Hélène*. Des mots jetés vivement indiquaient aux danseurs les figures et les mouvements à observer. Les pas de ceux-ci résonnaient sur le sonore parquet de sapin, mêlés à des rires frais et jeunes.

— Une goutte d'eau... quelque chose à boire, répétait le forçat agenouillé dans la boue et roulant des yeux méchants, tandis que sa bouche écumait de rage...

Le nouvel arrivé à Oukboul détourna ses regards de ce spectacle repoussant, et les promena sur les lieux où il allait subir sa peine.

Devant lui, s'éparpillaient une centaine de cabanes et des « yourtes », (abris de travailleurs de la mine), dominées çà et là par quelques maisonnettes de bois où logeaient les employés des bureaux de l'administration, le capitaine, le pope et le médecin ; on reconnaissait la caserne des gardes-chiourmes, la chapelle, un hôpital en baraquement ; tout cela de l'aspect le plus misérable. Au delà, bornant toute perspective, se développait la chaîne de montagnes des Yablonoï, dont les sommets neigeux fuyaient à perte de vue vers l'orient. Dans une ravine de mille mètres — brèche aux parois perpendiculaires s'élevant à plus de deux mille pieds — se trouvait le puits de la mine. Sur la roche d'un rouge sang, le froid avait déjà changé en une coulée de cristal les eaux provenant de la fonte des neiges, et la roue hydraulique, qu'une nappe liquide met en mouvement l'été, demeurait immobile, se dressant énorme et noire comme un instrument de supplice.

La bise glacée qui s'échappait de la ravine promenait, en les déposant à toutes les aspérités, de fines aiguilles de givre qui venaient piquer le visage du déporté.

En ce moment le forçat évadé se mit à hurler sourdement. La musique cessa. Le maître de danse alla vers le forçat et lui demanda en mauvais russe, mais avec un accent d'intérêt, de quoi il se plaignait si fort.

— Ces chiens me laissent brûler de soif ! s'écria le patient. C'est un fer rouge là-dedans, ajouta-t-il en ouvrant toute grande une bouche dont l'action corrosive de l'acide sulfurique avait déformé les lèvres.

L'homme au violon eut une inspiration. Il tira de la veste fourrée dont il était vêtu une petite fiole vide, et rentra chez ses élèves pour leur demander de la remplir d'eau. Puis il revint vers le malheureux et versa le contenu de la petite bouteille goutte à goutte dans cette bouche brûlante et enflée.

L'autre eut un regard de reconnaissance.

— Merci ! fit-il.

On sentait qu'il se souviendrait.

— Tu t'es laissé reprendre ? dit l'homme au violon. Tu ne savais donc pas ce qui t'attendait ?

— Eh bien, quoi ?

— Cinquante coups de knout, et le reste.

— Après ? Je les supporterai... et je boirai ensuite un bon coup à la santé du czar, notre père à tous.

Le maître à danser s'approcha du nouvel arrivé aux mines, et lui dit à voix basse :

— Il en parle aisément ! Gageons qu'au vingtième coup il sera mort !

Le jeune homme pensa :

— Voilà pourtant ce qui m'arriverait si j'essayais de m'évader et qu'on me reprît. Entre cet homme et moi, de par les justiciers du czar, il n'y a plus aucune différence.

Puis, s'adressant au maître de danse, il lui dit, en lui tendant la main :

— Pour votre généreux mouvement envers ce malheureux, laissez-moi vous dire à mon tour : merci !

Le gendarme qui avait amené le déporté vint mettre fin à l'entretien : l'inspecteur attendait.

— Une seconde poignée de main, dit le maître de danse; celle-ci, c'est moi qui vous l'offre. Bon courage ! ajouta-t-il à demi-voix en serrant la main du jeune homme.

L'inspecteur fit inscrire le condamné au registre des forçats sous le numéro courant, 1367 ; puis il donna l'ordre de le conduire à la mine.

Quelques instants après, le déporté était remis aux mains d'un caporal de la chiourme.

— Yermac, dit le gardien, en voilà un pour remplir les vides dans ton équipe...

— Il m'en est mort trois... rien que cette semaine, observa le caporal, qui tira un carnet de sa poche et se prépara à écrire. Il regarda le jeune homme.

— Yégor Séménoff, dit celui-ci pensant que le caporal attendait son nom. Et il ajouta : Voulez-vous que j'écrive moi-même ?

— Oh ! je sais écrire, fit le caporal avec un imperceptible sourire, et je n'ai besoin que d'un chiffre. Numéro ?

— Numéro 1367, répondit le gardien. L'inspecteur le loge dans la quinzième yourte, où il y a déjà deux forçats.

Tandis que le gardien parlait, Yégor Séménoff étudiait la physionomie de l'homme, armé d'un fouet de cuir, sous la conduite de qui on le plaçait. Il lui trouva un air grave, des traits bronzés, mais réguliers, respirant l'honnêteté.

Rien de l'argousin, mais bien plutôt la figure d'un justicier de difficile accommodement.

— Au travail ! fit le caporal Yermac. Et il fendit l'air de sa lanière de cuir. Par là ! ajouta-t-il en désignant l'endroit où plusieurs mineurs tiraient hors de terre le panier à minerai. Je suis derrière toi, dit-il encore.

Les mineurs, couverts de lambeaux de peaux de mouton, sordides, pieds nus, regardèrent sournoisement le compagnon qui leur arrivait, chaudement vêtu, chaussé de grosses bottes en peau de chien de mer achetées à Nertchinsk, où le déporté avait pu, grâce à l'argent dont il était muni, faire quelques emplettes utiles.

L'un d'eux, passant devant, montra le chemin qu'il prenait. C'était une échelle interminable de plus de quatre cents mètres. Yégor s'y engagea, suivi par l'équipe et le caporal. Quelques lampes fumeuses déposées dans des cavités de la paroi ne montraient que l'épaisseur des ténèbres, sans parvenir à les dissiper. De rares banquettes de halte se présentaient de loin en loin.

Yégor entendait au fond du puits le bruit métallique du fleuret résonnant sur la roche, sous les doubles coups de marteau.

Ce bruit strident, cette nuit épaisse, ces groupes mornes, déguenillés, du milieu desquels les corps parfois subitement éclairés projetaient aux alentours des ombres démesurées, l'air chargé de poussières délétères, impressionnaient étrangement ce jeune homme.

De plus près, c'était encore plus effrayant, s'il se peut : la plupart de ces hommes à grandes barbes, aux longs cheveux hérissés, au teint hâlé, à la peau écailleuse, aux regards sinistres, portaient sur le front et sur les joues

l'infâme stigmate *vor*. Ceux-là étaient des assassins, des voleurs, des faussaires... On les reconnaissait aussi au carré de drap cousu dans le dos de leur capote : un carré rouge pour les meurtriers, noir pour les voleurs, jaune pour les incendiaires.

Les autres, appartenant à la catégorie des condamnés politiques, montraient des visages hâves, des corps décharnés, minés par la fièvre, rongés par la poussière du minerai, — qui dégage de l'arsenic si c'est du minerai d'étain, et du vert-de-gris si c'est du cuivre.

On eût dit des cadavres ambulants. Quelques-uns étaient verts, avec des crânes chauves, d'une blancheur de craie. Leurs yeux à demi éteints laissaient retomber leurs paupières comme pour le sommeil de la mort. Ils surgissaient et disparaissaient tout à coup derrière une roche, s'enfonçaient comme des fantômes dans des galeries obscures. Et l'on entendait de temps à autre le sifflement du fouet d'un corporal s'abattant sur des côtes osseuses, et des rugissements arrachés par la douleur...

Yégor avait été poussé au fond d'une galerie commencée. Seul, dans ce trou étroit, comme dans un caveau de pierre, il lui semblait avoir été enterré vivant ! Il se sentait étouffer. Une impression de terreur impossible à décrire secouait son corps de frissons convulsifs.

Il essaya de se servir de son marteau ; mais son bras retomba inerte, sans force, comme paralysé.

Le gardien auquel il devait obéir s'avança lentement vers lui :

— Faut-il que je te mette en branle ! lui dit-il en levant son fouet.

Yégor Séménoff, on l'a compris, était déporté pour des

causes politiques. Arrêté à Kieff, où il fréquentait l'Université, il ne savait pas même quel était son crime. Un soir, la police faisant une descente chez lui avait saisi ses lettres, ses papiers, ses livres, puis on l'avait conduit en prison.

Quinze jours plus tard, il roulait sur les chemins qui conduisent en Sibérie ; il partait pour « le pays d'où l'on ne revient pas. » En sa qualité de noble, la loi lui épargnait de faire la route à pied ; faible adoucissement apporté à un châtiment infligé d'une manière absolument arbitraire.

A force d'y réfléchir, et sur quelques lambeaux d'interrogatoire qui lui revinrent à l'esprit, Yégor se persuada qu'il devait les sévérités de la police à l'amitié qui le liait au vieux poète Abel Davidoff, déporté en Sibérie trois années auparavant.

Il essaya de s'habituer à la terrible vie du mineur, faisant, pour y parvenir, des efforts surhumains. Qui sait, pensait-il, s'il ne recevrait pas un adoucissement à son sort !

Son équipe travaillait à un puits intérieur déjà commencé dans le filon. On faisait un trou de mine, — deux mineurs battant tour à tour jusqu'à épuisement des forces sur le fleuret, qu'un troisième mineur tenait de ses pauvres mains tremblantes. Dans l'obscurité, la roche dure étincelait sous les chocs répétés du fer. L'air manquait à la respiration. Vicié et rare, il charriait des poussières délétères, des poisons mortels. Lorsque la roche était désagrégée, le travail de la pioche commençait. Il s'agissait de prolonger la galerie, dans un tuf qui s'émiettait, menaçant incessamment d'ensevelir les travailleurs sous des éboulements. Et ce labeur se continuait ininterrompu pendant dix heures chaque jour.

Le malheureux Yégor tombait épuisé, lorsqu'il arrivait le soir à l'orifice du puits, après une ascension qui durait près

de deux heures, et qui lui donnait de violentes palpitations.

Il luttait vaillamment.

Mais cependant le découragement finit par s'emparer de lui ; la fièvre vint y ajouter ses défaillances et amena le cortège des noires idées. Bientôt, il ne mangea plus ; son cerveau séchait et brûlait ; ses oreilles bourdonnaient sans lui laisser aucun répit.

Ce travail opiniâtre l'épuisa. Un matin, il dit aux deux compagnons de sa yourte :

— Je ne peux pas me lever !

L'un de ceux-ci était un condamné politique russe, transféré de Minousink à Oukboul, comme aggravation de peine ; l'autre un brigand tongouse, assassin et voleur ; tous deux, comme Yégor, étaient nouvellement arrivés, et le gouvernement les logeait dans une de ses yourtes, en attendant qu'ils eussent le temps de se construire une hutte. Pour vivre, ils avaient les uns et les autres quelques kopecks, salaire du concessionnaire de la mine, recevant en outre du gouvernement trente kilogrammes de farine de seigle et cinq francs par mois. Comme leurs compagnons d'infortune, ils pouvaient disposer à leur gré d'une semaine sur quatre.

Voyant Yégor si malade, les deux forçats le transportèrent à l'hôpital. C'était un charnier plutôt. Quand il reprit ses sens au bout de quarante-huit heures, il se trouva dans une baraque de bois disposée comme l'entrepont d'un navire. Chaque cabine contenait plusieurs malades couchés sur des rayons, les uns au-dessus des autres, sur la planche nue. Au milieu d'une obscurité complète, les moins malades assistaient ceux qui agonisaient. L'air était chargé d'émanations putrides. Aux râles des mourants se mêlaient les

sourdes plaintes de ceux qui luttaient contre la souffrance. C'était horrible.

Ce lieu de soulagement ressemblait bien davantage encore à une salle de torture.

Lorsque Yégor eut habitué ses yeux à l'absence de lumière, il aperçut sur des rayons en face de lui deux cadavres, en pleine décomposition... Il eut un sursaut d'épouvante, et se laissant glisser en bas de sa funèbre couche, il se traîna dehors, retrouvant subitement des forces pour aller poursuivre au fond de la terre le travail meurtrier du forçat!... (1)

4. — L'exilé sibérien sauvé par sa fille.
(Le baron de Moldoff.)

Sous le règne du czar Paul Ier, la forteresse de Notebourg, alors destinée aux prisonniers d'État, avait pour gouverneur le baron de Moldoff. Cet officier qui devait à son courage et à son dévouement sans bornes le grade de colonel, avait vu sa carrière subitement arrêtée par les intrigues de quelques courtisans envieux de son mérite. Jeune encore et dans toute la vigueur de l'âge, on l'avait relégué dans ce poste obscur où il végétait dévoré de regrets, mais sans se plaindre de son sort. Moldoff, en homme consciencieux qui trouve partout d'utiles devoirs à remplir, s'acquittait des siens avec une bienveillance qui lui avait gagné le cœur de tous ses malheureux prisonniers ; et comme il savait unir à la mansuétude de son caractère une inébranlable fermeté dans l'accomplissement de sa mission, les ministres

(1) *La Vie en Sibérie*, Aventures de trois fugitifs, par Tissot et Améro, Librairie Dentu (1881) Paris.

de Paul Ier, malgré leur haine pour le baron de Moldoff, ne pouvait trouver dans sa conduite les moyens de lui nuire près de l'Empereur.

Parmi les prisonniers qui étaient enfermés dans la forteresse, M. de Moldoff avait distingué le jeune prince de Valkinski, courtisan disgracié de Paul. Une parole inconsidérée contre la politique de l'empereur avait motivé son arrestation, et depuis deux ans il attendait dans sa prison que la clémence du maître le rendît à la liberté et aux honneurs de son rang. Comme la famille de Valkinski était riche et puissante, le prince avait d'abord supporté la détention non seulement avec patience, mais avec gaîté, parce qu'il supposait qu'une captivité de quelques mois suffirait pour expier sa légère faute ; mais l'obstination dont le czar donna depuis tant de preuves, n'était point alors assez connue de Valkinski et de sa famille. Leurs instances et leurs importunités s'émoussèrent contre sa volonté de fer ; plus on l'obséda de supplications, plus il se raidit et s'endurcit ; il en vint à défendre qu'on prononçât devant lui le nom de celui qui était naguère le joyeux compagnon de ses plaisirs. Alors la confiance de Valkinski fit place au découragement, et le désespoir lui succéda bientôt. La douleur du malheureux jeune homme avait éveillé les sympathies du baron de Moldoff, qui accordait à sa position tous les adoucissements dont elle était susceptible ; pendant les heures de récréation, il le recevait dans l'intimité de sa famille, et les plaintes du favori disgracié trouvaient un écho dans le cœur du soldat qu'on avait exilé de l'armée dont il était l'honneur.

Mais la compassion du loyal militaire n'avait éveillé dans l'âme de l'ex-courtisan qu'un sentiment de satisfaction

égoïste, qui se déguisait sous le voile de la reconnaissance. Valkinski ne songeait qu'à faire tourner les bontés du gouverneur au profit de son élargissement, et il épiait avec soin les moyens d'évasion qu'une confiance imprudente laissait à sa disposition. Il la mit en usage avec une adresse et une persévérance qu'aiguisait le désir de la liberté, et il réussit à sortir de la forteresse.

Les résultats de cette évasion furent déplorables, car le jeune prince, dont on découvrit la retraite, succomba dans une escarmouche contre les soldats que le czar avait envoyés à sa poursuite, et le baron de Moldoff fut exilé en Sibérie.

Moldoff avait une fille qui sortait à peine de l'enfance et qu'il chérissait tendrement. La mort lui avait successivement enlevé trois enfants, l'espoir et l'orgueil de sa famille; leur mère n'avait point tardé à les suivre, et Moldoff concentrait sur sa chère Héléna toute l'affection d'une âme ardente et sensible.

Une alternative cruelle s'offrait alors à lui. Fallait-il abandonner Héléna aux soins toujours assez froids de parents éloignés, qui s'en changeraient avec répugnance et seulement pour accomplir un devoir rigoureux, ou bien devait-il condamner ce faible et précieux rejeton d'une famille éteinte aux horreurs de la Sibérie? C'était à l'amour filial de résoudre cette question : Héléna ne la laissa pas longtemps douteuse. Aussitôt qu'elle eut soupçonné l'atroce perplexité qui désolait son père, elle courut se jeter à ses pieds et lui demanda avec des larmes, avec des cris de désespoir, la faveur de l'accompagner. L'aimable enfant comprenait la mission que le ciel lui avait envoyée ; elle voulait être la consolation de son malheureux père. Toutes

les douleurs d'un exil affreux, elle les subissait d'avance avec joie, dans l'espérance de les adoucir pour celui qu'elle aimait avec l'abandon d'un cœur vertueux. Moldoff dut céder à tant de dévouement ; la résignation au malheur qui le frappait en fut la première récompense.

On avait permis au banni d'emporter quelques effets de première nécessité, la même faveur fut accordée à sa fille. Une autre enfant en eût profité pour conserver quelque parure chère à sa vanité naturelle ; mais les idées et les désirs d'Héléna avaient pris une meilleure direction.

Depuis longtemps elle avait remarqué le goût de son père pour les fleurs, et elle avait eu l'attention délicate d'entretenir, au milieu des saisons rigoureuses, les plantes qui plaisaient le plus au baron de Moldoff. Héléna les soignait avec la tendre sollicitude d'une mère pour ses filles. Jamais une fleur mourante ou fanée n'attristait le regard de son père ; les appartements de la forteresse étaient ornés en tout temps d'une décoration fraîche et diaprée qui eût fait honneur aux jardins les mieux entretenus de notre beau pays de France.

Lorsque les exilés furent arrivés au terme de leur pénible voyage et qu'ils eurent été installés dans la chaumière que leur avait assigné le gouverneur de Tobolsk dans le cercle d'Ischim, Héléna déploya son léger bagage, et montra aux yeux attendris de son père, non pas les vêtements ou les bagatelles qu'il s'attendait à y voir, mais un oignon de lis, parfaitement enveloppé et conservé dans un vase rempli de terre végétale dont la fraîcheur avait toujours été convenablement tempérée pendant le voyage.

L'infortuné serra son excellente fille contre son cœur en versant des larmes de reconnaissance et de joie, et il com-

prit que Dieu ne l'avait pas abandonné, puisqu'au milieu des déserts, au terme du monde civilisé, il lui accordait les plus pures jouissances que puisse envier un père. Moldoff et sa fille, dans l'épanchement de leur mutuelle tendresse, oublièrent leur infortune, et les consolations qu'ils y puisèrent leur donnèrent le courage d'envisager le triste avenir qui s'ouvrait devant eux.

Moldoff mesura son énergie aux besoins de son enfant. Il consacra les premiers moments de son exil aux réparations qu'exigeait le mauvais état de la chaumière qui les abritait, et après quelques journées d'un rude travail, il parvint à fermer son humble habitation assez hermétiquement pour qu'elle fût inaccessible aux intempéries de l'air. Puis, comme sa vigueur égalait heureurement son courage, il parvint à entasser et à enclore près de la hutte une bonne provision de bois qu'il lui avait fallu couper à plusieurs verstes de distance de son habitation, et transporter péniblement sur ses épaules, à travers des chemins que les rochers et la neige durcie rendaient presque impraticables.

La ville de Tobolsk, près de laquelle était située la chaumière de Moldoff, est, comme on l'a vu déjà, la capitale de la Sibérie, si l'on peut donner le nom de capitale à la misérable réunion d'habitations grossièrement construites, et dont la commodité, sous le seul rapport de la chaleur, contrebalance à peine les défectuosités extérieures.

Tobolsk est accroupie sur les rives de l'Irtich ; elle s'adosse au nord sur d'immenses forêts de sapins et de cèdres qui hérissent leur verdure noirâtre jusque sur les bords de la Mer glaciale. Sur cette plage désolée se dressent des montagnes nues, des rocs arides, couverts de neiges éternelles. Là s'étendent aussi des plaines dépouillées de

toute verdure, où, dans les jours les plus chauds de l'année, la terre ne dégèle pas à un pied de sa surface.

De larges fleuves qui n'ont jamais contemplé sur leurs bords une fleur épanouie, roulent tristement leurs eaux glacées sur un lit de rochers. En s'avançant plus près du pôle, les cèdres et les grands arbres deviennent de plus en plus rares et disparaissent enfin entièrement. Quelques bouleaux nains, épars sur ces landes misérables, surgissent au milieu des broussailles de mélèzes rampants. Et enfin des marais couverts d'une mousse blanchâtre se montrent çà et là dans le désert, comme pour constater les efforts suprêmes d'une végétation expirante. Et cependant c'est là, parmi les horreurs d'un hiver éternel, que la nature étale les pompes d'une magnificence inconnue aux peuples du Midi. Là, de majestueuses aurores boréales, apparaissent fréquemment dans le ciel, traçant sur l'horizon un arc immense d'où ruissellent en tout sens des torrents de lumière fantastique, et d'où s'élancent des gerbes flamboyantes, des colonnes de feu dans lesquelles toutes les nuances prismatiques réunissent et condensent leurs brillantes variétés.

Au sud de Tobolsk, le cercle d'Ischim, au bord duquel était située l'habitation de Moldoff, étend ses landes parsemées de tombeaux anciens et entrecoupées de lacs jusqu'au territoire du peuple nomade et idolâtre des Kirguis.

Le Tobol, qui prend sa source dans cette contrée sauvage, interrompt à droite le cercle d'Ischim. Les nombreux détours de l'Irtich le bornent à gauche.

L'espace que décrit cette circonvallation est appelé le jardin de la Sibérie. Le soleil y donne pendant l'été quelques jours délicieux et l'hiver, qui dans ces contrées est si long,

n'y dure que huit mois ; mais sa rigueur forme avec ces courtes apparitions du printemps une opposition plus pénible à supporter peut-être que les frimas éternels des rives du Tobol. Les vents impétueux, dont le souffle est imprégné des glaces des déserts arctiques, se déchaînent alors sans relâche. Dès le mois de septembre, les fleuves se couvrent de glaces ; une épaisse couche de neige s'étend sur la terre et s'y endurcit jusqu'au mois de mai.

Pendant ces longs et rigoureux hivers, ceux des exilés auxquels le gouvernement n'accorde aucun moyen d'existence (et Moldoff était dans ce cas), n'ont d'autres ressources que les produits de leur chasse : ressources dangereuses et insuffisantes pour la plupart, car elles nécessitent une force et un courage que bien peu d'entre eux peuvent y déployer. L'intrépide et vigoureux Moldoff eut bientôt acquis l'expérience nécessaire à ces sortes de travaux, et peu de chasseurs abattaient autant de gibier que lui. Aussi sa chaumière était-elle constamment pourvue de tout ce qui est indispensable à l'existence.

De son côté, la jeune Héléna se consacrait au soin du modeste ménage ; elle préparait les vulgaires aliments qui servaient à leurs repas ; elle taillait et cousait ensemble les fourrures qui formaient ses vêtements et ceux de son père. Puis quand Moldoff, de retour dans sa chaumière, se délassait de ses courses à travers les rochers et les glaçons, la douce gaîté de sa fille, son entretien toujours vif et enjoué, rappelaient un sourire sur les traits du banni et répandaient dans son âme le baume salutaire d'une sainte consolation qui calmait ses noirs chagrins.

Un hiver s'était écoulé depuis l'arrivée des deux exilés dans la patrie de la souffrance et du désespoir ; le soleil

commençait à fondre la neige qui couvrait les steppes du cercle d'Ischim : les arbres se couvraient de feuilles et les champs de verdure. Héléna épiait le travail de la végétation dont il lui semblait suivre les progrès ; de moment en moment la nature présentait à ses yeux charmés mille fleurs épanouies ; les chatons embaumés des bouleaux brisaient leurs légères écailles, d'où s'échappaient, en forme d'aigrettes, des fleurs délicates et parfumées comme la rose buissonnière ; le cytise envahissait le bord des fleuves ; les cigognes, les oies du Nord, les canards tigrés, folâtraient par troupes nombreuses sur la surface des lacs ; la grue blanche nattait industrieusement, au milieu des joncs, son nid solitaire ; sous l'ombrage des bois, l'écureuil volant sautait d'arbre en arbre, et mille bruissements joyeux répandaient sur ce paysage, naguère si muet et si morne, une animation impossible à décrire.

Le lis d'Héléna, soigneusement préservé des intempéries de la saison rigoureuse, croissait presque à vue d'œil, et présentait aux regards attendris de Moldoff un souvenir vivant de son ingrate et toujours chère patrie.

Moldoff avait obtenu du gouverneur la permission de se rendre à Tobolsk, pour y échanger les fourrures des animaux qu'il avait tués à la chasse pendant l'hiver contre des meubles commodes et des livres pour sa fille. C'est là que l'attendait un de ces coups du sort, impossibles à prévoir et qui marquent une profonde empreinte dans l'existence d'un homme.

Moldoff, aux termes de son ban, devait se présenter chez le gouverneur à son arrivée dans la ville. Lorsqu'il eut accompli cette formalité, l'officier qui le reçut, au nom du chef, lui intima l'ordre d'attendre le bon plaisir du gouverneur

qui voulait lui parler. C'était un incident tout à fait contraire à l'ordre des relations qui existaient entre les exilés et leur surveillant-chef ; il éveilla jusqu'au plus haut degré la curiosité et même l'anxiété du colonel.

Le gouverneur ne le fit pas attendre; on introduisit bientôt Moldoff dans des appartements dont la somptuosité relative éblouit ses yeux accoutumés déjà aux misères de sa position. Dans une chambre à coucher, couverte de riches tentures et de tapis de prix, le gouverneur était assis près d'une alcôve soigneusement fermée.

— Petrowski, dit le gouverneur à M. de Moldoff (car les prénoms des exilés étaient substitués, en Sibérie, aux titres et aux noms de terre qu'ils avaient portés dans leur patrie) ; Petrowski, sur ce lit de douleur est étendu un jeune homme, mon proche parent. A la suite d'un coup violent qu'il reçut, il y a quelques mois, sur la tête, un dépôt s'est formé, qui menace son existence. Un seul remède peut arrêter les progrès du mal, mais il ne se trouve pas à Tobolsk ; et dans toute la circonscription de mon gouvernement, il n'existe que dans une seule habitation, c'est la tienne.

L'étonnement de Moldoff ne lui permit pas de répondre une parole. Le gouverneur continua :

— Ma surveillance s'étend sous mille formes sur toutes les familles des exilés. Je sais que tu as une fille, Pétrowski, une bonne et vertueuse fille qui, dans le but de te rappeler un souvenir de ton bonheur passé, cultive avec des soins indicibles, an milieu de ces affreux climats, celle des fleurs que tu aimais le plus, un lis. Or, ce sont des bulbes de lis qui, appliquées sur l'abcès dont souffre mon jeune parent, pourraient seules l'arracher à une mort presque certaine. Je n'abuserai pas de mon autorité pour enlever à toi et à ta



Que Dieu te conduise! (P. 240.)

235-236

fille l'humble trésor qui vous est si cher ; mais si je l'obtenais de votre humanité, ma reconnaissance ne connaîtrait pas de bornes, et j'adoucirais votre position au point d'en faire un objet d'envie pour vos compagnons d'infortune.

Ces paroles ouvraient un avenir d'espoir et de consolation aux yeux de Moldoff. Cependant il ne prit aucun engagement avant d'avoir consulté sa fille, car les lis tant désirés étaient l'unique propriété de son enfant, et il ne voulait point la lui ravir contre sa propre volonté.

Mais les désirs de Moldoff étaient des lois pour Héléna. Ses yeux se mouillèrent de larmes en contemplant les fleurs dont l'aspect avait réjoui son père ; elle se rappelait que tous deux, pendant de longues soirées d'hiver, oubliaient parfois les lugubres sifflements de la tempête, en observant les progrès de la belle plante exilée comme eux des lieux qui l'avaient vue naître. Puis Héléna livra sa douce richesse au gouverneur qui était venu lui-même la recueillir pour son jeune parent.

L'effet de ce remède fut si puissant que le malade, au bout d'une semaine, était hors de danger, et qu'avant la fin du mois il était, avec le gouverneur, aux portes de l'habitation de Moldoff, prêt à remercier les sauveurs de son existence.

Quel fut l'étonnement du colonel et de sa fille, en reconnaissant dans le jeune convalescent le prince de Valkinski, dont l'évasion avait causé leur malheur, et qu'on disait tué dans une rencontre avec les soldats du czar !

En effet le prince, blessé dangereusement, avait été laissé pour mort sur le champ de bataille ; puis relevé par ses gens après le départ des soldats, on s'était heureusement aperçu que la vie ne l'avait pas tout à fait abandonné.

Des soins habiles le rendirent à l'existence, et pendant qu'on célébrait ses fausses funérailles, Valkinski achevait de se rétablir. Une fois en état de supporter la voiture, l'ami qui lui avait donné un asile le fit secrètement transporter en Sibérie dont l'oncle du prince était le gouverneur.

L'ancien prisonnier de Moldoff ignorait la punition terrible dont la rigueur du czar avait frappé le gouverneur de la forteresse. L'aspect des malheurs dont il était la seule cause le remplit de confusion et de douleur. Il voulait se prosterner devant sa victime ; le baron de Moldoff le reçut dans ses bras, car son âme était inaccessible à la haine, et il savait conserver à son infortune la dignité qui la rendait respectable.

Dès ce jour Valkinski n'eut plus qu'une seule idée en vue : sauver Moldoff ! Il ne cessa de le recommander à son père, lequel finit par obtenir la délivrance des deux exilés. Et c'est ainsi qu'Héléna, en sauvant Valkinski, sauva aussi son père ; car l'exil l'eût infailliblement mené au tombeau. Tout le monde admira cette belle conduite.



Voici un autre trait qui présente à la jeunesse un remarquable exemple de piété filiale. Cette vertu a du reste été poussée plusieurs fois jusqu'à l'héroïsme dans les régions désolées de la Sibérie.

Au temps de l'impératrice Catherine II, à Niktin, petite ville de Russie, dans le gouvernement de Katherinoslav, résidait un receveur de la douane, appelé Tzernikof. C'était un homme d'une probité exemplaire. Content de son emploi, dont il remplissait les devoirs avec un zèle et une fidélité à toute épreuve, il vivait heureux avec sa femme et

sa fille unique, appelé Nahyda. L'excellente jeune fille était l'idole de ses parents, et elle méritait bien leur tendre affection. Elle se montrait soumise et docile à toutes leurs volontés ; et souvent, en les embrassant, elle disait dans l'effusion de son âme qu'elle s'efforcerait, tant qu'elle vivrait, de suivre leurs bons exemples. La Providence allait lui en ménager de grandes occasions.

Tzernikof était l'objet de l'estime de tous les honnêtes gens ; à cause de sa doctrine et de sa loyauté, on ne l'appelait communément que le brave homme de Niktin.

Or, un marchand de Cherson, ville située à l'embouchure du Dniéper dans la mer Noire, avait réussi à corrompre plusieurs employés de la douane, qui, infidèles à leur devoir, l'aidaient à faire la contrebande et à s'enrichir par cette opération clandestine. Lors de l'arrivée de Tzernikof à Niktin, ce marchand essaya de gagner aussi, à force d'argent, ce brave fonctionnaire, afin de pouvoir avec plus de liberté se livrer à son commerce illicite. Mais l'honnête employé repoussa avec indignation les offres qui lui furent faites, et dit au marchand :

— Que ce soit sérieusement ou non que vous me parliez de la sorte, peu m'importe : *je ne consentirai jamais à agir contrairement à mon devoir*. Je vous prie de ne plus vous hasarder à me faire des propositions qui ne vous font guère honneur et qui pourraient blesser ma conscience.

Irrité de la résistance qu'il venait de rencontrer, le marchand se borna à lui répondre :

— Vous vous en repentirez.

En effet, pour se venger, cet homme déloyal envoya des présents considérables au prince Potemkin qui était en grande faveur auprès de l'impératrice Catherine ; et il infor-

ma ce seigneur par lettre que Tzernikof disait toute sorte de mal de lui et de l'impératrice elle-même. Le prince remit immédiatement cette lettre à sa souveraine, et peu de jours après, arriva à Niktin l'ordre d'arrêter l'honnête employé, qui fut enfermé dans une étroite prison où on le laissa plusieurs semaines en proie aux plus dures privations.

L'infortuné soupçonnait bien que ce qui lui arrivait était l'effet d'une intrigue ourdie par le marchand de Cherson; cependant il se consolait par la pensée que le moment viendrait où son innocence serait reconnue. Il demanda donc à se justifier. Mais on lui signifia l'ordre de partir immédiatement pour la Sibérie, cet affreux pays où le gouvernement exilait déjà ceux qui se rendaient coupables de grands crimes et les prisonniers politiques. Force fut au brave Tzernikof de prendre le chemin de ce lieu de désolation. Sa femme et Nahyda y voulurent aller avec lui, et les habitants de Niktin, où cette digne famille avait vécu si heureuse jusqu'alors, l'accompagnèrent, en pleurant, jusqu'aux portes de la ville.

Après un voyage fatigant et pénible, pendant le rude hiver de 1791, Tzernikof, avec sa femme et sa fille, que conduisait un grossier employé de la police russe, arrivèrent à Tobolsk, capitale de la Sibérie. Pendant ce long voyage, Nahyda, qui elle aussi mettait le devoir avant tout, n'avait eu qu'un soin et qu'une occupation, c'était de consoler ses infortunés parents.

Quand ils furent parvenus au lieu de leur destination, on assigna aux trois exilés une petite demeure et une pièce de terre à cultiver.

Heureusement le gouverneur de la Sibérie, Wathchiki, avait un cœur plein d'humanité. Il ne tarda pas à apprécier

cette infortunée famille. Aussi chercha-t-il à améliorer sa position autant qu'il était en son pouvoir. De son côté, Tzernikof, pendant que sa femme et sa fille s'occupaient de la culture de leur petit champ, se livrait avec ardeur à la chasse des hermines, des martres et des renards, dont les fourrures, si recherchées partout, sont dans la Russie orientale l'objet d'un commerce considérable.

Mais bientôt tout changea de face ; car le noble Wathchiki fut rappelé à Saint-Pétersbourg, et le gouverneur qui lui succéda était loin d'être animé des mêmes sentiments d'humanité. Sur l'ordre du nouveau fonctionnaire, le pauvre Tzernikof fut forcé de se rendre avec vingt autres exilés à Mangarea, petite ville située à plusieurs centaines de lieues de Tobolsk, dans une contrée toujours couverte de glace et de neige. Si dur que fût cet ordre, lui et sa famille s'y soumirent avec résignation et ils partirent pleins de confiance dans la miséricorde de Dieu. Le brave homme disait :

— Dieu est notre bon père, et il ne cessera de l'être, dût le monde entier conspirer contre moi.

Ils supportèrent avec courage les fatigues et les difficultés de ce long voyage à travers les déserts de Barbinsk, de Baraba et de Tomsk. Enfin ils arrivèrent à Iéniséisk. Là un marchand les accueillit avec affabilité et leur permit de se reposer quinze jours dans sa demeure. Après avoir un peu réparé leurs forces, il se remirent en route dans les traîneaux qui les avaient amenés de Tobolsk. Pendant plusieurs jours, ils ne traversèrent que des déserts et des plaines de neige, et plus d'une fois leur vie se trouva en danger. Enfin, après des souffrances inouïes, ils atteignirent Mangarea.

Là, comme à Tobolsk, on leur assigna une chaumière

et un petit champ dont la culture devait pourvoir à leurs besoins.

Lorsqu'ils furent entrés dans cette misérable demeure, les deux femmes se regardèrent tristement l'une l'autre. Quant à Tzernikof, il ne témoigna pas le moindre abattement.

— Ayons du courage, disait-il à son épouse et à sa fille. Souvent on arrive plus sûrement au but par des chemins semés d'épines que par des chemins semés de roses. D'ailleurs, le bon Dieu est toujours là. Ne cessons pas d'avoir en lui la plus ferme confiance.

Soumis comme toujours à la volonté divine, il reprit ses occupations accoutumées, la chasse et la pêche, et peu à peu sa femme et sa fille s'accoutumèrent au climat rigoureux sous lequel elles devaient vivre.

Sur ces entrefaites l'empereur Alexandre I[er] monta sur le trône en 1801. Depuis quatre ans la famille exilée vivait à Mangarea, lorsqu'un jour Nahyda, qui n'avait cessé de se préoccuper du sort de ses bons parents, dit à son père :

— Bien des fois j'entends parler de l'esprit d'équité qui anime notre empereur. Mon intention est d'aller à Saint-Pétersbourg, de me jeter aux pieds du noble souverain et de lui demander justice pour vous. Permettez donc, mon bon père, que j'exécute ce dessein.

Tzernikof lui fit toute sorte d'objections. Il lui représenta son jeune âge, sa faiblesse, les difficultés et la longueur de la route. Nahyda n'en persista pas moins dans sa résolution, soutenue qu'elle était d'ailleurs par sa mère, qui ne cessait de dire à son mari en pleurant et en sanglotant :

— Mon ami, je t'en prie ; laisse-la aller : c'est Dieu qui l'inspire, et Dieu la protégera.

Alors Tzernikof se prit à réfléchir mûrement. Après quoi il dit à sa fille :

— Eh bien, mon enfant, va ; que la vertu et la religion soient tes anges gardiens, et que Dieu te conduise !

Plusieurs autres exilés dont la peine était finie retournaient précisément en Russie. Nahyda se joignit à eux. Armée de ce courage que la piété filiale inspire et qui par cela même est capable de tout, elle traversa avec ses compagnons de route les sinistres solitudes de la Sibérie. Arrivés à Tobolsk, les exilés s'y arrêtèrent pour se reposer quelques jours. Mais, impatiente de toucher au but de son voyage, la jeune fille continua à cheminer seule. Ni le froid, ni la tempête, rien ne put la décider à perdre un seul jour, ni à prendre quelque repos. Déjà ses pieds étaient tout en sang, et à peine la pauvre enfant pouvait-elle encore marcher sans éprouver les plus vives douleurs. Aussi par moments une sorte de découragement s'emparait d'elle. Alors elle se disait en elle-même : « C'est un devoir sacré que je remplis ! Du courage ! du courage ! Mes bons parents ont dû en avoir bien souvent lorsqu'il s'agissait de moi. Je ne serais pas digne de porter le nom de mon père, si je négligeais un seul instant de hâter sa délivrance. »

Elle fit de la sorte une route de plus de mille lieues, et atteignit Saint-Pétersbourg, après huit mois de marche et de privations.

Ce fut seulement après son arrivée dans cette capitale, qu'elle se sentit succomber à la fatigue. Entrée dans une auberge, elle se laissa tomber sur une chaise, et, toute défaillante, demanda à boire. Après qu'elle eut repris un peu de forces, elle fit connaître à l'aubergiste le but de son voyage, et le pria de l'aider de ses conseils, car elle ne

connaissait personne dans la ville. Celui-ci lui fit l'éloge de la princesse Trubetzkoï, qui, disait-il, était une des femmes les plus bienfaisantes qu'on pût rencontrer. Le lendemain, Nahyda, qui pouvait à peine marcher, tant ses pieds étaient endoloris, se traîna à l'hôtel de la princesse. Accueillie avec une extrême affabilité, et enhardie par la bonté de la dame, la jeune fille se mit à lui raconter avec confiance les détails de l'exil de son père, et acheva ce récit d'un ton si pénétré et si navrant que la princesse fondit en larmes, et, après lui avoir promis sa protection, se rendit immédiatement chez le conseiller impérial Kosodavlet pour lui soumettre l'affaire de Tzernikof. Ce haut fonctionnaire voulut aussitôt examiner le dossier qui concernait l'exilé ; il n'y trouva aucune charge contre le pauvre homme, si ce n'est la lettre calomnieuse du marchand de Cherson. Alors il se mit à interroger Nahyda, qui lui fit le récit de ce qui s'était passé avant l'exil de son père et lui découvrit la calomnie dont Tzernikof était devenu l'innocente victime. L'affaire fut instruite, et l'empereur ordonna que l'exilé fût rappelé sans délai.

En apprenant que cet ordre venait d'être donné, Nahyda fut au comble de la joie. Mais cette joie fut bien plus grande encore lorsque l'empereur manifesta le désir de s'entretenir lui-même avec elle. Conduite par la princesse auprès du noble souverain, elle se jeta à ses pieds et le remercia à genoux d'avoir sauvé son malheureux père. Le généreux Alexandre la releva avec bonté ; et, après qu'il se fut longtemps entretenu avec elle, il dit à la princesse :

— Je doute que jamais bienfait puisse être mieux placé qu'en faveur des parents de cette jeune fille.

Aussi tous les seigneurs qui l'entouraient firent-ils de riches cadeaux à la courageuse enfant.

Le lendemain Nahyda obtint un rescrit impérial qui enjoignait à la direction supérieure des postes de la reconduire sans frais et au plus vite, de relais en relais, auprès de son père. De son côté, le gouverneur général de la Sibérie reçut l'ordre de relâcher immédiatement l'infortuné Tzernikof et de le faire honorablement transporter à Saint-Pétersbourg aux frais de l'empereur.

Nahyda rejoignit saine et sauve ses bons parents. Nous renonçons à décrire l'ivresse que tous trois éprouvèrent en se retrouvant ensemble, et à dire combien l'enfant fut joyeuse d'avoir sauvé son père, combien le pauvre Tzernikof et sa femme se sentirent heureux de posséder une fille si pieuse et si dévouée. Les apprêts du départ ne furent pas longs ; car la famille tout entière avait hâte de quitter la terre d'exil.

Elle arriva en peu de temps et sans encombre à Saint-Pétersbourg. Tzernikof fut immédiatement appelé auprès de l'empereur, qui se fit raconter dans tous les détails ce qui s'était passé. Comme tous les renseignements que le noble monarque put recueillir témoignaient de la probité et de la droiture dont l'ancien exilé avait fait preuve à Niktin, il l'éleva à un emploi beaucoup plus important. Quant au calomniateur, le marchand de Cherson, il était mort depuis longtemps.

Tzernikof vécut encore de longues années, heureux au milieu des siens. Nahyda était, s'il se peut, plus heureuse encore. Dieu avait récompensé admirablement la fidélité au devoir.

Puisse la jeunesse chrétienne s'inspirer toujours d'aussi généreux sentiments.

---

5. — Les horreurs du supplice du knout.

Chacun sait que le knout est la torture du fouet, infligée en Russie pour certains crimes, et surtout en Sibérie pour les actes de rébellion, les tentatives d'évasion, etc. Cette torture, extrêmement douloureuse et qui rappelle la flagellation du Sauveur, fut toujours un objet d'effroi pour les malheureux déportés. De toutes les descriptions qu'on en a faites, nous n'en connaissons pas de plus saisissante que celle d'Eugène Muller (1) dont on excusera le réalisme : ce n'est pas trop d'éprouver quelques frissons d'horreur au spectacle du corps palpitant d'une malheureuse victime du knout, pour avoir une juste idée de la barbarie des exécutions.

Après avoir marché quelques minutes par des rues où la neige amoncelée et durcie montait presque à l'appui des fenêtres du rez-de-chaussée, nous débouchâmes sur une place assez vaste, au milieu de laquelle un cercle était formé par quelques centaines de personnes qui, grâce aux épaisses fourrures dont elles étaient recouvertes, simulaient assez bien un lourd troupeau d'animaux bizarres.

Une douzaine de cosaques, la lance au poing, allaient et venaient sur les bords intérieurs du cercle, qu'ils maintenaient formé à une certaine distance d'une espèce de chevalet plat, bas, incliné, qui en occupait le centre et qui figurait seul dans l'espace vide.

Nous entrâmes dans le cercle, marchant droit au chevalet. Le cercle se referma derrière nous et s'ouvrit de nouveau, un instant après, pour donner passage à un ignoble

(1) *Un Français en Sibérie*, Delagrave éditeur, Paris.

bourreau et à un grand et beau garçon, qui s'avançait le front haut, suivi d'un officier de police, entre deux rangées de soldats.

Quand tout ce monde fut arrivé près du chevalet, les soldats et le bourreau s'écartèrent en divers sens, laissant au milieu le grand jeune homme et l'officier de police. Alors celui-ci, déroulant un papier, se mit à lire à très haute voix la teneur d'une décision du gouverneur de Tobolsk qui infligeait au nommé Stéphane... déporté sous le numéro..., la peine de quarante-neuf coups de knout (1) pour le fait de *tentative d'évasion.*

Le malheureux jeune homme à qui l'on venait de lire sa sentence resta aussi impassible, aussi naturellement souriant que s'il se fût agi d'un jeu d'enfant.

Sa lecture achevée, l'homme de police se retira, et le bourreau, qui avait à l'écart préparé ses lanières et ses cordes, s'avança en criant d'une voix rauque :

— A nous deux maintenant, joli garçon ; te voilà bien fier, à ce qu'il me semble ; mais nous allons changer de gamme tout à l'heure.

Le patient fit un geste de mépris, puis dégrafa et laissa tomber à ses pieds la peau de mouton qui n'était que jetée sur ses épaules ; et, par l'horrible froid qu'il faisait, il se trouva en corps de chemise au milieu de la place.

— A la bonne heure ! reprit le bourreau, tu m'épargnes de la besogne. Ah ! joli garçon, mon mignon, c'est aimable de ta part, mais je ne te ménagerai pas pour ça, sois tranquille.

Le condamné haussa dédaigneusement les épaules.

— Vraiment, c'est odieux ! m'écriai-je, parlant à l'officier.

(1) La loi russe veut que le nombre de coups soit toujours impair.

Est-ce que votre loi permet ainsi au bourreau d'insulter le patient (1) ?

— Le patient peut vous répondre, me repartit tranquillement l'officier.

— Ah ! mais, bien des pardons, vous savez, joli Monsieur, que je dois vous lier, continua avec un grotesque salut le bourreau, qui du regard cherchait l'aide des soldats, en face de ce gaillard qui, quoiqu'il n'en voulût rien laisser voir, l'intimidait certainement par son calme si digne.

— Eh ! n'appelle donc personne ! n'aie donc pas peur, dit le jeune homme. Lâche ! fais donc bravement ton métier.

L'autre fit un pas de plus, en essayant un stupide sourire; mais le condamné l'arrêtant d'un geste :

— Attends un peu, dit-il.

Puis il reprit, s'adressant à la foule :

— Je vais mourir, c'est sûr, car je n'ai pas payé ce lâche-là pour qu'il m'épargne (2) ; et, comme il est ivre, il ne saura pas diriger les coups de façon à conserver un ouvrier aux mines de l'empereur... Je vais mourir, mais savez-vous pourquoi? Écoutez : j'avais toujours bien servi mon seigneur; mon seigneur m'avait permis de me marier. J'avais un enfant, que ma femme nourrissait et qui devenait très beau. Mais voilà, mon seigneur eut besoin d'une nourrice pour un enfant à lui. Il prit ma femme. Je lui avais dit : « Elle aura bien du lait pour deux, laisse-la nourrir le nôtre en même temps que le tien. » Il n'a pas voulu. Et voilà : mon pauvre petit dépérissait, faute du bon lait de sa mère. J'ai

(1) C'est presque toujours ainsi que les choses se passent. Et d'ailleurs le bourreau ne fait que continuer les agissements des geôliers, qui, avant le départ pour l'exécution, *s'amusent* à éveiller les transes du condamné.

(2) Il est de tradition que les condamnés achètent la complicité du bourreau pour qu'il modère la force des coups, ou qu'il accélère la mort si le nombre de coups à recevoir est si considérable que la mort doive nécessairement s'ensuivre.

supplié mon seigneur. Il a toujours dit non. Et, comme mon enfant souffrait de plus en plus, un soir que j'ai rencontré mon seigneur seul dans un chemin, je lui ai parlé peut-être un peu vivement. Mon seigneur a prétendu que je l'avais menacé ; ce n'est pas vrai. Il m'a fait prendre. On m'a emmené sans me laisser voir, ni embrasser, ma femme et mon enfant... Et voilà qu'en route, poussé par le chagrin, j'ai voulu m'échapper. On a dit que j'avais l'intention de retourner là-bas pour tuer mon seigneur. Non. C'est affaire entre le Seigneur du ciel et lui. Je voulais retourner là-bas, oui, mais seulement pour les embrasser une dernière fois, eux. Après, à la garde du bon Dieu ! Maintenant je vais mourir, tant mieux, puisque ma vie ne devait plus être que peine et chagrin... Priez pour moi... et priez pour mon pauvre enfant.

Ainsi parla le jeune homme. Je regardai autour de moi pour voir l'effet produit par cette simple allocution, qui m'avait mis les larmes aux yeux. Je ne trouvai que physionomies complètement indifférentes. Alors, cédant à un mouvement né de l'indignation que je ressentais contre ces automates humains, et de l'admiration que m'avait inspirée cet humble mais héroïque martyr de la barbarie, je m'élançai, je courus vers le condamné, dont j'aurais tenu à honneur de serrer la main... Mais aussitôt grand émoi, grande agitation ; on s'empresse, on se précipite ; on m'arrête. Le jeune homme, qui a vu, qui a compris, me dit :

— Merci, frère, tu es bon, tu es brave, toi. C'est bien. Au reste, tu vas voir, ce n'est rien à subir... Adieu, frère !

Puis il cria :

— Allons, lâche, m'y voilà ; viens me lier et faire ton métier.

Et tranquillement il s'étendit, la poitrine en dessous, sur le chevalet.

La brute ivre entra aussitôt en fonctions, non sans prodiguer encore à la victime ses infâmes railleries, ses odieux quolibets, que l'autre, d'ailleurs, sembla ne pas entendre. Tout d'abord il garrotta les mains sous la planche, que le patient tenait ainsi embrassée, puis les pieds à l'extrémité; puis, tirant de sa poche un couteau, il fendit la chemise pour mettre le dos à nu. Ensuite, s'étant reculé d'une dizaine de pas et faisant siffler dans l'air sa redoutable lanière (1):

— Ah! tu as dit que je ne saurais pas diriger les coups; tu vas bien voir, joli garçon, tu vas bien voir.

Puis il prit sa course pour s'arrêter brusquement à portée du patient, sur le dos duquel le terrible instrument tomba, et s'imprima en faisant jaillir le sang; en le retirant à lui, le bourreau amena plusieurs lambeaux de chair.

Le malheureux poussa une sorte de long cri de gorge, comme celui d'un homme qui, de la voix, s'aide pour un effort.

— Un! fit gravement l'officier de police, pendant que le bourreau se reculait pour prendre à nouveau son élan.

— Deux!

On vit une grande croix ruisselante de rouge sur le dos du jeune homme, qui fit entendre le même cri.

— Trois!

Le crochet amena une épaisse bandelette dégouttante.

(1) Le knout est une longue lanière recuite dans une espece d'essence, fortement enduite de limaille métallique, et portant au bout un petit crochet de fer. La préparation la rend très dure et très lourde. En la faisant sécher, on a replié les bords, qui forment une rainure dans toute la longueur de la courroie. S'abattant sur le dos nu du patient, le knout tombe de son côté concave sur la peau, que les bords de l'instrument coupent comme un couteau. La lanière ainsi incrustée dans les chairs, l'exécuteur ne l'enlèvepas, mais la tire à lui, horizontalement, ramenant au moyen du crochet, et par longues bandelettes, les parties détachées.

Et malgré ce coup, qu'il qualifia lui-même de *magnifique*, le bourreau alla prendre un instrument de rechange.

Au quatrième coup, on n'entendit qu'une plainte sourde. Au cinquième, on n'entendit rien. Alors, l'homme de police alla vers le chevalet, se baissa sous le visage du patient, et branlant la tête :

— Maladroit ! fit-il, en regardant le bourreau en pitié.

Mais il continua cependant de compter jusqu'au quinzième les coups qui tombaient évidemment sur un cadavre. Puis il prononça le mot *ajourné* (1), en étendant la main. Un traîneau s'approcha, sur lequel les soldats se disposèrent à jeter le pauvre corps inerte, autour duquel se voyaient, sur la neige, de longues fusées de sang !... (2).

6. — Une Ecole de forçats, instituée par un déporté.

Pour augmenter la variété de ce recueil, nous allons offrir à nos lecteurs un épisode d'un caractère un peu différent de ceux qui précèdent. Il est emprunté à l'un des ouvrages les plus récents sur le sujet qui nous occupe, ayant pour titre : *Dans le monde des réprouvés : Souvenirs d'un bagne Sibérien par Melchine* (3).

« Avec l'hiver et les nuits plus longues, on se mit à nous enfermer à clef de plus en plus tôt dans notre salle commune : j'avoue que je m'en réjouis. C'est seulement lors-

(1) Quand un certain nombre de coups a fait perdre connaissance au patient, on l'emporte à l'hôpital pour le guérir, et, après guérison, il subit le reste de sa peine.

(2) Les affreux événements que nous avons vus s'accomplir en Russie depuis 1905 et qui ont été si fatals à la famille impériale, ne sont-ils pas le châtiment providentiel de tant de crimes légaux commis à l'égard d'infortunés, qui souvent n'avaient agi que dans l'intérêt de leurs frères et pour le plus grand bien de l'humanité ?

Il n'existe plus, à l'heure où nous écrivons, comme moyens disciplinaires en Sibérie, que le fouet et les verges.

(3) Traduit du Russe, par J. Legras. Paris, *Société nouvelle de Librairie.*

qu'était terminé l'appel du soir avec toutes ses terreurs, ses cris, ses bruits, son éclat, lorsqu'avait grincé la serrure de la porte refermée sur la suite de Loutchézarof, c'est seulement alors que je respirais librement, que je sentais que, jusqu'au lendemain matin, personne ne toucherait à ma liberté, personne ne pénétrerait dans mon âme, personne, pour une douzaine d'heures, ne viendrait me faire une nouvelle injure. Ce long séjour dans une salle fermée à clef avait bien des côtés repoussants, mais pour moi, il y avait des choses bien pires que cette atmosphère renfermée, étouffante, et cette intimité avec les rebuts de la société. Essayons pourtant de donner une idée de l'air qu'il nous fallait respirer. En principe, chaque salle était destinée à seize hommes (ce nombre était inscrit sur une planchette clouée à la porte) ; mais la colonne était nombreuse, et, dans chaque chambre, il y avait de vingt à vingt-deux hommes. Cinq d'entre nous n'avaient pas de place sur la planche et étaient obligés de dormir par terre (on réservait en général cette dernière bonne place aux Tartares et aux Sartes). Il y avait des vasistas aux fenêtres, mais, comme les Russes ont fait cette célèbre découverte que « la vapeur ne casse pas les os », on n'ouvrait ces vasistas que très rarement et à contre-cœur. Il est probable même qu'on ne les aurait jamais ouverts sans mon insistance : toutefois j'avais scrupule d'abuser de mon influence, d'autant que je rencontrais des regards de travers et même des regards furieux que me lançaient des vieux. Un respectable et bon vieillard, de son côté, ne se gênait pas pour s'approcher prudemment du vasistas que je venais d'ouvrir, et d'user de ses droits de *staroste* pour le refermer tout doucement ; il faisait en même temps une mine douceâtre : puis, pour

ne pas me blesser, et me donner quelque satisfaction, il ouvrait un instant le ventilateur ; alors, la pipe aux dents, il se tournait vers moi en toussant, et disait : « Ça change l'air aussi... ça vaut même mieux. »

L'atmosphère de cette petite chambre, où étaient entassés plus de vingt adultes, dont les corps se touchaient presque, devenait donc, le soir, extraordinairement étouffante et infecte. Une puanteur spéciale venait des *onoutchis* (1), que les prisonniers pendaient autour du poêle pour les sécher. Il y en avait quelques-uns qui ne lavaient pas ces bandelettes de toute une année, et l'odeur en était telle que, sans habitude, on n'aurait pu y résister...

Et pourtant, je le répète encore, j'étais toujours joyeux lorsque, après l'appel, on nous enfermait à clef. J'étais, à quelques exceptions près, content du choix de mes compagnons. Ces gens ne pouvaient me donner beaucoup, mais il eût été ridicule de leur en vouloir. Dès le début, nous eûmes les rapports les plus cordiaux. Dès les premiers jours, j'eus l'idée d'apprendre à lire et à écrire à ceux qui le désireraient. Un jour, je parlai de cela moitié en plaisantant, et aussitôt l'expansif Nikifor Bourenkof sauta de sa planche et courut vers moi en criant :

— Ah ! voilà qui serait bien ! Eh bien, sais-tu, Nikolaïtch, il y a déjà longtemps que je voulais te demander cela, mais je n'osais pas... Et juste tu y as pensé toi-même... Eh ! j'apprendrai à lire et à écrire, ou que le diable m'emporte ! Quand je reviendrai chez moi, tout le monde s'étonnera : Est-ce que c'est notre Nikichka ? Il ne savait ni *a* ni *b*, tandis que maintenant... Et puis, sais-tu, Nikolaïtch ? Tu

(1) Ce sont des bandes de toile que les gens du peuple enroulent autour de leurs pieds en guise de bas.

m'apprendras aussi la *Rikmétique*... Je veux savoir compter... Là-bas, je me ferai greffier de village, et je les mettrai tous dedans !

Je répondis à Bourenkof qu'on apprend à lire et à écrire non pas pour fourrer les gens dedans, mais, au contraire, pour les sortir de leur réseau d'erreurs et de mensonges. Nikifor, confus, se hâta de m'assurer qu'il plaisantait.

C'était un véritable « enfant de la nature ». Je n'ai jamais vu personne qui sût plus mal que lui cacher, ne fût-ce que pour une minute, la pensée ou le sentiment qui bouillonnait en lui. Son visage reflétait directement son âme. Grand, osseux, il était toute passion et toute flamme ; ses mouvements brusques, sa gaîté perpétuelle, son esprit, son absence de rancune, sa légèreté, le rendaient le favori de tous. A vrai dire, dans ses grands yeux gris et sur ses lèvres minces, ombragées par de longues moustaches et par une barbe pointue jaunâtre, on devinait une certaine ruse. Lui-même, ne parlait de lui qu'en disant : « nous autres filous »... Mais il suffisait de regarder un peu Nikifor pour se convaincre qu'il n'était pas seulement un bon camarade pour toutes les entreprises au petit bonheur, mais encore un brave garçon. Il était marié. Il était du cercle de Verkhné-Oudinsk. Il avait fait de bonne heure connaissance avec les placers, et son penchant naturel à la camaraderie et à la bravade avait fait de lui un héros des grandes routes dont la spécialité était de voler des caisses de thé dans les caravanes. C'est pour cela qu'avec son cousin Michel, il avait reçu quatre ans de bagne.

Toute la chambre s'intéressa très vivement à l'idée d'organiser une école : les vieux en parlaient encore plus que les jeunes. Le pourcentage de ceux qui savaient lire était

infime dans la prison. Dans notre chambre, tous étaient illettrés, sauf trois : Sémionof, Paramon Malakhof, et un certain Vladimirof. Mais il y avait des chambres dans lesquelles tous étaient illettrés. Je demandai s'il y avait d'autres amateurs : personne n'osait.

— Voyons, Pestrof, eh bien, quoi ? cria-t-on à un tout jeune homme mou, silencieux et timide.

— Moi, mes vieux, je n'ai pas de mémoire.

— Ah, je crois bien ! C'est nous, les vieux, qui avons la meilleure mémoire ! Alors, qui est-ce qui apprendra, sinon un garçon de dix-neuf ans ?

— Alors, vous apprendrez, Pestrof ?

— Je voudrais bien... mais j'ai si mauvaise mémoire, vraiment, que ça ne vaut pas la peine.

— Ça ne fait rien, nous verrons.

— Mais comment ferons-nous pour apprendre ? s'écria tout d'un coup Nikifor, nous n'avons ni crayon, ni encre, ni papier ! Oh la maudite prison ! tout y est défendu !

La joie la plus bruyante fit place chez lui au désespoir. Je réfléchis moi-même : j'avais bien un livre, l'Évangile ; il y avait aussi du papier : l'économe vendait aux prisonniers, pour faire des cigarettes, du papier gris ; mais, pour obéir aux instructions qui interdisaient tout ce qu'il faut pour écrire, il coupait ce papier en bandes tout à fait irrégulières. Cependant, le plus difficile était d'avoir un crayon. Paramon Malakhof, qui, assis sur sa planche, suçait sa pipe avec un air d'importance peu coutumier, et qui avait réfléchi longtemps, se frappa tout d'un coup le front du poing, et s'écria :

— J'en aurai un ou bien je ne m'appelle pas Paramon Malakhof !

— Quoi ?

— Un crayon et un alphabet. *Six-Yeux* a beau avoir six yeux, il peut même en avoir plus que ça : j'arriverai à mes fins. Tu peux te fier à moi, Nikichka.

Mais il fut longtemps avant de pouvoir remplir sa promesse. Il allait faire de la tonnellerie dans l'atelier de menuiserie qui se trouvait au-delà du mur de la prison, et, chaque fois qu'il revenait du travail, Bourenkof et Pestrof l'accablaient de questions. Le beau tonnelier se contentait de lever les bras et de hausser les épaules.

— Mais, j'en aurai tout de même, ça viendra. Ça ne s'est pas vu encore qu'on ait appelé Paramon un vantard.

Cependant, il me vint à l'idée d'employer du charbon. Nikifor se procura un magnifique charbon, très long ; je le taillai et dessinai avec lui sur du papier à tabac les premières lettres de l'alphabet imprimé. L'enthousiasme de mes élèves ne connut plus de bornes. Le soir, après l'appel, ils se précipitèrent vers la table et nous assiégèrent, Nikifor, Pestrof et moi. Le visage du premier brillait comme un cuivre bien poli ; mais, de même que Pestrof, il suait à grosses gouttes, bien que la leçon n'eût pas encore commencé. Tous les deux avaient horriblement peur.

— Allons, Nikichka, tiens-toi bien, ne nous déshonore pas ! disaient Tchirok et Gontcharof en s'adressant à Bourenkof.

A mon grand étonnement, et au grand chagrin de toute la chambrée, mes élèves étaient extrêmement peu développés, et avaient très peu de facilité. Longtemps, je me consolai en me disant que c'était pure timidité, mais, au bout d'une semaine, je dus me dire avec certitude que Roman Pestrof, tout au moins, était absolument bouché et privé de mémoire.

Naturellement, je ne laissais pas voir que j'avais acquis cette conviction ; chaque soir, j'essayais de lui fourrer dans la tête la même chose ; mais la chambrée arriva d'elle-même et bientôt à cette conclusion, et se mit violemment en colère contre Pestrof : on eût dit que l'ambition de chacun y était engagée.

— Tu sais, tu as la tête rudement dure, Roman, — disait Tchirok : tiens, moi, on dit que je suis un Permien mal raboté ; j'ai grandi dans la forêt et j'ai vieilli en prison... Eh bien, rien qu'à te regarder, j'ai retenu quelques lettres. Et toi qui es jeune, toi qui es Russe !

— J'y renoncerai tout à fait ! s'écriait Roman. Et j'avais beaucoup de peine à lui faire continuer son étude.

Par contre, toute la chambrée louait et encourageait Nikifor.

Ces louanges étaient fortement exagérées. Nikifor n'était pas, à vrai dire, un parfait imbécile, mais sa nature brusque lui nuisait dans ses leçons comme dans la vie. Sans avoir bien regardé la lettre, il en criait immédiatement le nom, la plupart du temps de travers. De plus, il n'aimait pas avouer tout de suite les fautes les plus évidentes, et, doué d'une riche imagination, il se défendait en trouvant une ressemblance entre des lettres qui n'en avaient aucune. Ainsi d'après lui, *m* et *ph*, *a* et *c* se ressemblaient comme deux gouttes d'eau... et, naturellement, en se pressant trop, il confondait les lettres qui avaient un son approchant (j'enseignais d'après la méthode phonétique).

— Eh ! cette patience d'ange qu'il a, Ivan Nicolaïtch ! disait de moi la chambrée.

Seul, Malakhof avait là-dessus son idée personnelle.

— Ce n'est pas un enseignement, ce n'est qu'une gâterie,

grommelait-il. Est-ce qu'on enseignait comme cela dans le temps ? D'abord : *a, b, c, d...* chaque lettre avait son nom, chacune était comme vivante... tandis que maintenant ! on siffle, on chuinte, c'est à n'y rien comprendre : *jjjj ! cccc !* c'est à se boucher les oreilles !

C'est en vain que j'essayai de lui exposer les avantages de la méthode phonétique : il était têtu.

— Deuxièmement, ajouta-t-il, le maître ne peut y arriver sans taper.

— C'est vrai, Nikolaïtch, criait Nikifor : tape-moi ! tire-moi les cheveux tant que tu voudras, je ne dirai rien du tout !

— Non, mon vieux, ça ne fait jamais de mal, corrigea Paramon : il fait faire ça tout de même, pour la science, pour faire peur un peu. Et nous autres, si tu savais comme on nous a tapés ! Quand nous arrivions chez l'instituteur de mon village, nous autres gamins, il était toujours un peu saoûl, et son premier soin, tout de suite après la prière, c'était de bien nous tirer les cheveux à tous... Et puis, il tapait, il tapait tant qu'il n'était pas las... Allons, disait-il, allons, gamins, à l'ouvrage ! — Mais lorsqu'il nous tapait vraiment pour quelque chose, alors il fallait lui enlever l'enfant : il l'aurait tué, ma parole ! Une fois qu'il me tirait les cheveux, je l'ai mordu à la main ; alors il a cassé sur moi sa baguette en tout petits morceaux.

— Dis donc, Paramon, tu avais rudement bon dos, en ce temps-là, dirent les autres en riant.

— Voyons, qu'est-ce qu'il y avait donc de bon dans cette façon d'enseigner ? demandai-je.

— Comment ? mais on apprenait à lire, on était moins gâté.

— Je ne sais pas si on vous gâtait moins, mais en tout

cas, il a eu beau vous taper, votre magister, c'est tout juste si vous savez épeler.

— C'est que j'ai oublié, maintenant, répondit le tonnelier plein d'amour-propre, en tapant avec colère sa pipe contre la planche. Et pour mon besoin, je lis encore assez. A quoi ça nous servirait-il, à nous autres bêtes, d'être si savants ?

D'ailleurs, la propagande des coups ne trouva dans la chambrée aucun écho, sinon parmi mes élèves, et Malakhof resta seul de son opinion. C'est le vieux Gontcharof qui s'éleva surtout contre l'éducation des enfants à coups de poing.

— Moi, laisser battre mon enfant? dit-il avec une indignation sincère, en marchant par la salle. Pour rien au monde! Une fois, je retournais chez moi à cheval. J'entends un cri d'enfant. Je regarde : près de la haie, le maître d'école tirait les oreilles à un gamin de sept ans : il lui retournait les oreilles, il lui tirait les cheveux de toute sa force. Alors, je m'approche, j'attache mon cheval à la haie et je vais au maître d'école. — Qu'est-ce qu'il a fait ? je demande. — Est-ce que c'est ton affaire ? Je suis le maître d'école. — Ah ! tu es le maître d'école ? Eh bien, tiens, je m'en vais d'abord te donner une leçon ! — Alors, je l'ai abattu sous moi et je me suis mis à lui en fourrer... Ah ! je crois qu'à cette heure encore les côtes lui en font mal...

Je regardai l'énorme stature de Gontcharof, avec son visage large, tout semé de petite vérole, son gros nez, ses favoris rougeâtres poivre et sel, et ses grands yeux clairs, au-dessus desquels s'étendaient d'épais sourcils roux, et je me dis qu'en effet, il est probable que le maître n'avait pas été à la fête.

— Et après cela, continua Gontcharof, quand je le voyais

de loin, je l'appelais : « Eh ! viens donc un peu ici, causer la main dans la main »... Ah, ce qu'il filait ! Je riais et je le menaçais avec mon fouet.

Mes élèves continuaient à étudier. La chambrée n'appelait plus Bourenkof et Pestrof que les « élèves ». Pestrof était embourbé dans l'épellation et n'en bougeait plus, bien qu'il consacrât à l'étude ses moindres loisirs ; il restait assis sur sa planche, tenant dans ses doigts la feuille où j'avais écrit l'alphabet, et murmurait sur elle mystérieusement. Il épelait assez bien, mais, quand il réunissait les syllabes, sa mémoire se troublait et il brouillait tout.

Un beau jour, Malakhof, triomphant et transfiguré, m'apporta dans son gant un crayon et un vieil alphabet tout déchiré. Nikifor avait l'air encore plus content, et même Pestrof sembla se ranimer un peu. Mais alors je remarquai entre mes élèves un nuage : Nikifor saisit avidement le crayon et l'alphabet, les considérant comme sa propriété.

— Tu me les as promis, Paramon..., je te les payerai.

Pestrof regardait avec envie Nikifor, auquel je fis remarquer qu'il devait partager le crayon avec son camarade.

— Mais pour quoi faire, Nikolaïtch ? il ne sait pas encore épeler, tandis que moi je veux apprendre à écrire.

— Et vous aussi, vous épelez très mal.

— Mais tu dis toi-même qu'on peut apprendre à lire et à écrire en même temps.

Quelques minutes après, Nikifor, revenu à de meilleurs sentiments, offrit à Pestrof de partager l'usage du crayon et de l'alphabet : mais Pestrof, blessé, répondit :

— Je n'en ai pas besoin... Je ne veux plus apprendre : je n'ai pas de mémoire.



Le courrier de Saint-Pétersbourg (P. 134.)

Toute la chambrée se mit à l'injurier.

— En voilà un méchant garnement ! Nikichka, c'est un bon garçon, mais toi !

Pestrof prit l'alphabet, mais refusa le crayon.

Cependant, d'une façon tout à fait inattendue, un troisième élève se déclara, auquel personne n'aurait pu penser : c'était un cousin de Nikifor, Michel Bourenkof. Un soir de leçon, il resta longtemps devant la table, les bras croisés, et tout d'un coup déclara :

— Eh bien, tu n'es pas malin, Nikichka. Dire que tu ne peux pas te fourrer dans la caboche ces bêtises-là ! Lâche-moi l'étude ; ne fais pas honte au professeur, et ne l'éreinte pas pour rien.

Nikifor s'irrita.

— En voilà un savant qui s'est trouvé ! Oh ! naturellement, ta caboche est meilleure !

— Mais oui, meilleure ! J'épelle mieux que toi.

Je m'intéressai à cette vantardise, sachant que Michel était illettré, et je lui dis en plaisantant :

— Eh bien, lisez ce mot-là.

A ma grande surprise, après avoir réfléchi un peu, Michel lut le mot que je lui avais montré, ne se trompant que sur les dernières lettres (le mot était long). Nikifor était renversé. En se reprenant, il voulut trouver son cousin en faute, mais se trompa encore plus que lui, et devint furieux. Cependant j'interrogeai Michel et appris que, prêtant dans son coin l'oreille à nos leçons, et jetant çà et là un regard sur les lettres, il avait appris beaucoup plus que les élèves eux-mêmes. J'essayai de lui persuader d'étudier sérieusement. La chambrée rit beaucoup, trouvant fort drôle qu'un homme de quarante ans voulût apprendre à lire. Il est bon

d'ajouter que Michel était loin d'avoir la sympathie des prisonniers, et j'avais remarqué dès longtemps qu'il était mal avec son cousin. Il avait quinze ans de plus que Nikifor et un caractère complètement opposé au sien : autant celui-ci était bavard et expansif, autant l'autre était silencieux, sérieux et renfermé. Nikifor aimait à mettre en avant sa camaraderie et son respect des coutumes du bagne ; Michel méprisait l'opinion publique, lorsqu'il ne la partageait pas, et ne craignait pas d'exprimer des idées opposées à celles de la chambrée et même de toute la prison.

Il était horriblement fier et rancunier, n'oubliant jamais une injure et incapable de pardonner. Il était individualiste jusqu'à la moelle des os. Les forçats n'emploient pas le mot *camarade* dans ce sens noble et élevé que lui donnent les gens cultivés ; dans les prisons modernes, on remarque un dépérissement fatal des vieilles coutumes et des vieilles idées des forçats, que brisent peu à peu les nouvelles conditions de la vie dans la *Maison des Morts ;* néanmoins, sinon en réalité, du moins en paroles, les forçats éprouvent encore vivement le sentiment de l'honneur et de la camaraderie. Ainsi, par exemple, on conserve pieusement l'habitude d'aider par tous les moyens possibles ceux qui sont mis au cachot, sans s'occuper des raisons de la punition. Les forçats leur donnent leur dernière pipe de tabac, leur dernier morceau de sucre, et mettent à part pour eux les derniers morceaux de leur portion de viande. Naturellement, il faut faire ces cadeaux en cachette ; mais, dans la prison, il se trouve toujours quelques chevaliers sans peur et sans reproche qui, risquant leur propre peau et leur liberté, s'occupent de ceux qui sont au secret, se tiennent aux aguets, et cherchent un moyen ou l'autre d'entrer en rapport avec

eux. Eh bien, Michel était tout à fait opposé à ce genre de secours. Un jour que sa portion lui semblait trop faible à déjeuner, il s'emporta contre les « bienfaiteurs ». Toute la chambrée, je m'en souviens, s'éleva contre lui comme un seul homme, et l'accabla d'injures : il se défendit vivement, mais avec méthode.

— Tu t'es fait mettre au cachot : eh bien, restes-y ! C'est ton affaire ! Quand j'y serai à mon tour, ne me donne rien. Pourquoi se fait-on mettre au cachot ? Pour avoir joué aux cartes, pour une grossièreté, pour une paresse. Et c'est ça des martyrs ! Ils sont venus au bagne sans peur, et maintenant voilà qu'ils faiblissent ! Ils sont au bagne, et ils veulent vivre comme en liberté, japper après les gardiens et jouer aux cartes !

— Ah ! dites donc, les enfants : il y a un honnête homme parmi nous !... Et pourquoi donc as-tu fait aussi tes coups ?

— Certainement, j'ai fait des coups : est-ce que je m'en cache ? Seulement je ne pleure pas comme vous d'être en prison.

— Ah ! oui, tu t'y conduis bien, toi ! Mais, toi, tout le premier, tu es toujours prêt à laisser ta peine à un autre.

— Tiens ! pourquoi m'éreinter ? Je ne vous empêche pas, moi, de faire ainsi... ; seulement faites-le intelligemment, comprenez quand on peut le faire et quand on ne le peut pas.

— Ah ! malin, va ! Oh ! que je n'aime pas ces types-là ! cria Malakhof ; les prisonniers du cachot lui ont mangé sa portion, quoi ! il crève de faim !

— Mais oui, j'ai faim. Depuis quelque temps les portions diminuent : et je vois bien pour qui c'est. On va volontiers au cachot, maintenant... Et pourquoi nous dépouiller pour

des gens qui ne font que se saoûler là-bas, tandis que nous nous éreintons ici ?...

Michel raisonnait logiquement, et, semblait-t-il, très justement ; pourtant, sa rigueur logique n'inspirait pas la sympathie. Pour moi, il m'attirait par ses qualités indéniables, son indépendance de caractère, par toute l'énergie, la fierté et l'originalité de son esprit. Le jour dont je parle, il s'inquiéta peu des rires de la chambrée, et accepta ma proposition, si bien qu'en trois mois, dans les conditions les plus déplorables pour l'étude, il apprit à lire suffisamment, à écrire et à appliquer les quatre règles. Après ce temps, je me mis à lui enseigner le slavon d'église. Il était marié comme Nikifor : seulement, il était plus pieux que lui.

Entre les deux cousins, il y avait évidemment une vieille inimitié sourde.

Un soir, Nikifor était joyeux, vif, et comprenait mieux que jamais. Envers Michel, il avait l'attitude d'un écolier qui a fait une faute, et qui veut apaiser sa mère. Michel était réservé et sérieux.

Nikifor faisait tous ses efforts pour rattraper son cousin en écriture, mais il n'y parvenait point. Ses mains grossières, aux mouvements nerveux, cassaient les crayons, déchiraient le papier, et n'écrivaient pas. Cependant, c'était toujours le rêve des écoliers de Chélaï que d'apprendre à écrire : les gens du peuple voient dans l'écriture la quintessence de toute science, l'idée même de la science. Mon Dieu ! avec quelle passion et quel zèle ils noircissaient du papier pendant tout le jour et toute la soirée, alors qu'ils savaient tout juste faire leurs lettres ! Parfois, croyant surprendre sur les lèvres de Michel un sourire moqueur, Nikifor s'emportait, rejetait le papier, et commençait à se plaindre :

— Comment peut-on apprendre en prison ? Il y a bien de quoi rire là-dedans ! Toi, tu es à ton aise, tu tapes du marteau et tu souffles la forge, assis sur ton banc ; mais si, comme moi, tu essayais de creuser tous les jours quarante-cinq centimètres, tu verrais bien aussi que ta main ferait des bonds !

— Est-ce que je n'ai pas creusé, moi ? répondit Michel. Non, va, tu ferais mieux de te plaindre de ta tête vide.

— Tiens, je vais cesser d'écrire, décidait alors Nikifor : c'est sans doute en effet que je n'ai pas de dispositions pour l'écriture. J'aime encore mieux m'occuper à bien lire.

Et passant tout à coup au désespoir complet, il criait :

— A quoi nous sert, à nous autres coquins, toute cette science, à quoi ?

— Il y a longtemps que tu aurais dû t'en apercevoir, disait Tchirok.

— Nicolaïtch ! à quoi nous sert de savoir lire ? A quoi, je vous le demande ?

J'essayais de répondre à cette question, mais je doutais moi-même du bien fondé de mes réponses. A quoi, en effet, leur servait-il d'apprendre à lire, à eux qui, une fois en liberté conditionnelle, oublieraient tout, faute d'exercice ? Je passai, dans le cours de mes années de bagne, par des alternatives d'espoir et de découragement. Cependant, tout compte fait, je trouvai, dans mes occupations d'instituteur, quelque chose de bon, de clair, de chaud, qui agissait non seulement sur moi et sur mes élèves, mais, semblait-il, encore sur toute la chambrée. Les prisonniers apprenaient involontairement à respecter le papier et le livre. Dans d'autres salles, on enviait les Bourenkof, et beaucoup de jeunes gens rêvaient de devenir mes élèves.

Je ne puis oublier le temps où les Bourenkof résolurent d'écrire de leur propre main à leur femme et se préparèrent à cet événement. On fit et recopia beaucoup de brouillons, avant que je témoignasse ma satisfaction. Aussi bien, la lettre de Nikifor était-elle composée entièrement par moi, parce que, au milieu de ses brouillons sans suite, remplis de fautes impossibles, je n'avais pu retenir grand'chose. Par contre, la lettre de Michel était faite par lui, et était si nette et si claire que je ne pus retenir l'expression de ma joie. Je n'y relevai qu'un défaut : je trouvais qu'il s'adressait trop sèchement et trop froidement à sa femme. Il faut dire que nous étions au mois de janvier, et qu'au mois d'août de la même année, les Bourenkof devaient entrer en libération : mais où seraient-ils envoyés pour cela, on l'ignorait.

Les forçats originaires de la Transbaïkalie étaient envoyés à Sakhaline, ou bien dans le cercle de Iakoutsk, ou même laissés en Transbaïkalie. Cette dernière possibilité était le rêve des Bourenkof qui avaient une peur bleue de Sakhaline... Pourtant, il fallait se préparer au pire et savoir d'avance ce que les femmes voulaient faire : suivraient-elles en effet leur mari où que ce fût ? La lettre de Nikifor respirait l'agitation et la tendresse ; mais la lettre de Michel était froide : celui-ci annonçait seulement le changement de situation qui allait s'opérer, sans demander à sa femme ce qu'elle voulait faire de son côté.

— Écrivez au moins un tout petit peu plus chaudement, dis-je à Michel, en lui proposant, entre autres, d'ajouter au mot « femme », au moins une épithète, comme : « ma chère ». Michel se mit à rire.

— Ça ne va pas comme ça !

— Et pourquoi ?

— Ça ne va pas, d'appeler sa femme « ma chère » ; qu'est-ce que cela signifie ? Un cheval, une *isba*, peuvent vous être chers... « ma bonne », ça irait encore.

— Eh bien, soit, mais ajoutez au moins que vous vous ennuyez d'elle et que vous attendez le temps où vous la reverrez, où, de nouveau, vous vivrez ensemble.

— Non, ce n'est pas nécessaire, répondit Michel avec sérieux ; et, le lendemain, je remarquai dans son brouillon qu'il n'avait ajouté que ces mots : « Maintenant, ma femme, prie Dieu ».

C'est avec angoisse que, le dimanche suivant, nous nous rendîmes tous les trois dans la chambre de garde où l'on écrivait les lettres. Écrire avec de l'encre, ce n'est plus la même chose qu'avec des crayons, et j'avais très peur pour mes élèves. Paramon avait mis sa tête à couper que, n'ayant jamais eu de plume à la main, ils se couvriraient de ridicule, et il leur avait conseillé de voler de l'encre au gardien pour faire quelques essais préalables. Cette dernière idée ravit beaucoup Nikifor, et j'eus grand'peine à l'empêcher de la mettre à exécution. Dès la première ligne, le même Nikifor fit un tel pâté, et traça de tels hiéroglyphes, qu'il se désespéra, et que je dus copier son brouillon ; il se contenta de signer. Il passa dix bonnes minutes à tracer son nom de famille (et, ce faisant, il l'orna aussi de deux pâtés, qu'il étala avec sa langue), et pourtant, ce nom était bien difficile à lire. Lorsqu'il eut fini et posé la plume, il était littéralement inondé de sueur.

— J'aime mieux creuser cinquante centimètres, déclara-t-il avec un profond soupir ! Malgré son insuccès, il avait tout de même un air vainqueur, et resplendissait de joie.

Michel resta presque toute la journée dans la chambre de garde, mais il écrivit lui-même sa lettre. Je suivais les mouvements de sa main et lui donnais des conseils. D'abord, ses lettres sautaient comme ivres sur le papier, mais ensuite, elles prirent de la fermeté. Revenu dans la salle, il réclama solennellement la tête de Paramon.

— Enfin, dit-il en s'adoucissant, je te la rends, tiens, parce qu'elle est bien grosse, mais bien bête !

Dans la suite, Michel composa et écrivit encore plusieurs lettres ; quant à Nikifor, il cessa bientôt d'écrire, désespérant d'apprendre jamais un art si compliqué...

Un jour un forçat vint à dire :

— C'est tout pour les élèves, et nous, la chambrée, nous n'avons rien du tout ; dites donc, les enfants, si on se révoltait... Ainsi parlait Paramon, qui, d'une humeur particulièrement favorable, fumait sa pipe sur sa planche... Il faut amener Nikolaïtch à nous lire quelque chose.

— C'est vrai, cela : il faut lire ! dirent tous les autres en chœur.

— Mais, qu'est-ce que nous allons lire ? demandai-je, puisque nous n'avons pas de livres. Je n'ai que la Bible et l'Evangile.

— Mais, qu'est-ce qu'il nous faut de mieux ? répondit Paramon : il faut lire la Bible.

La première fois que je lus, tout le monde retint sa respiration. Seulement, au bout d'une heure à peine, j'observai que plusieurs, incapables d'une si longue attention, ronflaient déjà. Gontcharof et Tarbagane s'endormirent les premiers ; après eux, vinrent mes élèves. Nikifor même, dans la suite, resta incapable de tenir longtemps son

attention éveillée, même lorsque tout le reste du public était secoué par une émotion.

Au contraire, l'auditeur le plus enragé après Paramon fut, à mon grand étonnement, Gandorine. Il était capable d'unir la dépravation la plus repoussante à l'attendrissement le plus sincère. Il eut des larmes lorsque je lus l'histoire du beau Joseph vendu par ses frères, et, à toute minute, il s'essuyait les yeux avec son poing. D'ailleurs, cette histoire produisit sur tous une forte impression. Il n'y avait qu'une chose qui ennuyât mes auditeurs : c'est qu'à leur gré je ne lisais pas assez longtemps. Malakhof, Tchirok et Gandorine étaient toujours prêts à écouter une nuit entière, et, chaque fois que je fermais le livre, disant que pour ce jour-là, c'en était assez, ils poussaient des cris et commençaient un marchandage. Par malheur, je dus bientôt me convaincre que mes auditeurs étaient beaucoup plus attirés par l'histoire que par le sens intime de ce que je leur lisais. Ils écoutaient, voilà tout. Chacun, ensuite, retournait à son affaire : l'un s'endormait immédiatement, l'autre reprenait l'histoire commencée la veille. Si la lecture, parfois, provoquait une conversation, c'était ou bien à cause de quelques détails qui se rapportaient à la spécialité de tel ou tel prisonnier, ou bien à cause d'un sujet qu'il n'était ni utile ni désirable de commenter.

— Quand on écoute ça, et qu'on y réfléchit, dit Gontcharof, on voit que toujours et partout sur terre ça a été la même chose : des coups, des meurtres, etc... Et toujours, souviens-t'en bien, toujours ça sera la même chose jusqu'à la fin des siècles !

A la fin, je me convainquis de ce fait que mes auditeurs n'étaient pas à la hauteur de l'intelligence de la Bible, de

ce livre plein d'une poésie si haute et d'une simplicité si sublime : et alors je compris pourquoi la lecture de la Bible produit divers dérangements intellectuels chez des gens du peuple très pieux. Ils s'y mettent avec une foi profonde et enfantine, persuadés que chaque ligne de ce livre sacré sera pure et morale, et, quand, au lieu de cela, ils y trouvent la chronique vraie, sans fard, de mœurs primitives et de collisions humaines de toute nature, avec tous leurs détails, alors ils perdent pied : n'ayant pas la force de comprendre le sens général, l'idée qui domine ce livre, ils ne savent que penser.

J'essayai de lire aussi l'Evangile. La Passion produisit sur eux une impression énorme, et, dans la chambrée, s'élevèrent des conversations qui me rappelèrent ces paroles du sauvage Clovis, roi des Francs : « Ah ! si j'avais été là avec mes Francs !... »

7. — Les infortunes du Polonais Rufin Piotrowski.

Rufin Piotrowski, Polonais célèbre, est, comme on l'a dit avec beaucoup de justesse, le Silvio Pellico de sa malheureuse patrie. Envoyé en Russie par ses compatriotes en 1843, il enseignait les langues à Kamiénieç en Podolie, sous le nom supposé de Catharo, lorsqu'il fut reconnu pour un Polonais, arrêté et condamné aux travaux forcés en Sibérie. Les circonstances de cette déportation furent particulièrement douloureuses, et à peine arrivé au lieu de son exil, Ekaterininski-Zavod, l'infortuné professeur fut soumis aux travaux les plus rudes dans une distillerie. C'eût été trop peu de cette vie d'esclave et de galérien : pour la plus légère

peccadille, Piotrowski se voyait puni de la bastonnade ou du knout. Malgré des efforts héroïques pour se résigner à un pareil martyre, sa patience fut à bout après une année et il se sentit envahi par l'irrésistible désir de tenter une évasion.

Un soir donc, ayant pris toutes les précautions imaginables, il quitta l'établissement d'Ekaterininski par un sentier détourné. Le froid était très rigoureux, il franchit l'Irtisch en courant sur la glace, mais à peine avait-il mis le pied sur la rive qu'il entendit le bruit d'un traîneau. C'était un paysan, auprès duquel il prit place moyennant quelques kopeks. Tout à coup les nuages assombrirent l'horizon, et la neige commença à tomber avec abondance. Le paysan ne sut plus reconnaître sa route et s'égara. Il fallut passer la première nuit au sein d'une épaisse forêt.

Ce n'était là qu'un mince échantillon des épreuves qui attendaient Piotrowski. Le conducteur avait redoublé de vitesse pour regagner une partie du temps perdu et arriva enfin à un village nommé Soldatskaïa, où l'un et l'autre entrèrent dans un cabaret, presque morts de fatigue et de froid. Piotrowski voulut payer sa dette, mais n'ayant pas de monnaie, il retira de la poche de son gilet quelques billets, afin d'en donner un à changer au maître de la maison. Une bande d'ivrognes gesticulaient en ce moment autour de lui ; l'un d'eux, soit par mégarde, soit à dessein, heurta la table où étaient étalés les papiers du malheureux voyageur et s'en empara aussitôt. Piotrowski poussa un cri et fit la plus exacte perquisition, mais sans pouvoir découvrir le voleur ; n'osant du reste appeler la gendarmerie, puisqu'il aurait risqué de se trahir et de tomber lui-même entre les mains de la justice, il dut se remettre en route, victime de cette odieuse spoliation.

La perte de ses assignats était un immense malheur pour lui, car elle lui ôtait le moyen de voyager en traîneau, mais une perte infiniment plus grave avait suivi la première, celle d'un passeport sur papier timbré qu'il était parvenu à confectionner au prix de mille sacrifices et après une étude très minutieuse. Cet accident lui causa un chagrin voisin du désespoir.

Se voyant pourtant dans l'impossibilité de retourner à Ekaterininski, le malheureux fugitif se décida à courir toutes les chances de sa périlleuse expédition, dont il recommanda le succès à la divine Providence.

Le troisième jour de son évasion, il se trouvait déjà à mille kilomètres du point de départ. Entré dans une auberge pour passer la nuit, il se mêla le matin à la foule des marchands et des voyageurs, afin de ne pas attirer l'attention sur lui, et se remit en route. Il évitait habituellement les villages, ou, s'il devait en traverser un, il allait tout droit devant lui, comme un homme du pays qui n'a besoin d'aucune indication. Lorsque la faim le pressait, il tirait de son sac un morceau de pain gelé et le mangeait assis au pied d'un arbre. Encore devait-il ménager cette maigre nourriture, n'ayant plus que très peu d'argent pour s'approvisionner jusqu'au terme de son voyage. Sa boisson consistait en un peu d'eau qu'il puisait à grand'peine dans les trous pratiqués au milieu de la glace par les paysans pour y abreuver leurs bestiaux. Enfin, lorsque le soir il était exténué de fatigue, il creusait une espèce de tombeau sous une énorme masse de neige, à la façon des Ostiakes et s'y ensevelissait pour la nuit. Ce procédé, paraît-il, conserve au corps une certaine chaleur, mais c'est un lit bien dur et les extrémités des mains et des pieds sont exposées à être gelées.

Décrire toutes les souffrances que le pauvre Piotrowski eut à endurer serait impossible. Après quelques nouvelles journées de marche, la neige tomba si abondante qu'elle obstrua complètement les chemins ; notre voyageur s'égara et ce ne fut que grâce à un secours providentiel qu'il se remit vers le soir sur la bonne route, au moment où il croyait mourir de faim et de froid dans les fondrières, s'y trouvant parfois enfoncé jusqu'à la ceinture. Il parvint pourtant à un village où un paysan consentit à le recevoir chez lui. Dans une ardente prière, notre voyageur remercia Dieu de lui avoir ménagé ce refuge; il devait courir encore cependant, avant de quitter la maison, les plus graves périls. Ses manières, son vêtement firent deviner qu'il était étranger, et il eut tant de peine à détourner les soupçons qu'il se décida à ne plus jamais coucher dans une maison, tant qu'il ne serait pas hors de la Russie. C'était l'absence de son passeport qui le mettait dans une situation si fâcheuse.

Cette vie de sauvage devenait presque intolérable à Piotrowski : sans les pensées de la religion et l'espoir que Dieu le ferait parvenir sain et sauf au terme de son voyage, il se serait abandonné au désespoir. Les aventures se multipliaient sur sa route. Un jour, après avoir reçu quelques secours d'un brave paysan touché de son air misérable et de sa faiblesse, il allait se remettre en marche sans défiance lorsque cet homme lui dit : « Vous pouvez aller droit devant vous, vous êtes sur la bonne voie ; au reste, dans une heure ou deux, vous allez apercevoir un corps de garde où l'on vous demandera vos papiers et où l'on vous donnera les renseignements dont vous aurez besoin. » On juge quel effroi ces mots de « corps de garde et de papiers » causèrent au fugitif; il ne laissa pas paraître son émotion, mais il

n'eut garde d'aller chercher des renseignements à pareille source et prit un chemin de traverse.

Après tant d'efforts, Piotrowski parvint à la cime de l'Oural, dont il descendit avec une joie indicible le versant occidental. Bien des fois il se trouva encore dans de cruelles situations, tantôt épuisé de fatigue au milieu des forêts, tantôt menacé d'être dévoré par les ours des montagnes, tantôt exposé à être arrêté comme déserteur. Chose admirable! chaque fois que la mort semblait imminente, un secours inespéré le tirait du mauvais pas, comme si la Providence eût voulu lui faire comprendre qu'il ne devait son salut qu'à elle-même. Dans les premiers jours d'avril 1846, il arriva à la ville de Véliky, après une pérégrination de deux mois. Là il s'embarqua pour Archangel où il espérait monter sur un navire qui le conduirait en France ou en Angleterre: mais la présence des factionnaires russes, stationnant sur chaque bâtiment, le fit renoncer à ce parti. Un paysan l'emmena dans sa barque jusqu'à Saint-Pétersbourg, où il eut encore la chance de prendre place sur un bateau à destination de Riga.

De cette ville, il se rendit à pied jusqu'à la frontière de Prusse, qu'il parvint à franchir en plein jour. Au moment où il se croyait sauvé, un nouvel incident faillit le replonger dans le malheur. Tandis qu'il se disposait à partir sur un vapeur pour Elbing, il s'assit et s'endormit près d'une maison en ruines, épuisé qu'il était par la fatigue. Hélas! un agent de police, le prenant pour un vagabond, le réveilla et le conduisit au poste voisin.

Là on lui demanda ses papiers; il n'en avait pas, comme nous l'avons déjà dit, et il finit par devoir déclarer qui il était, afin de ne pas aggraver les soupçons qui pesaient sur

lui. Or une convention récente passée entre la Prusse et la Russie faisait un devoir à chacun de ces deux Etats de se livrer mutuellement leurs fugitifs. Il ne dut son salut qu'à l'intervention providentielle d'un riche habitant de la cité, M. Kamke, qui se porta caution pour lui et parvint à le faire évader une seconde fois.

Enfin, victorieux de tant de difficultés et d'oppositions, il sortit heureusement de l'Allemagne, et le 22 septembre 1846 il arrivait à Paris, après quatre années d'épreuves et de souffrances inouïes, dont il a consigné le souvenir dans ses Mémoires (1).

8. — Un voyage en traîneau dans la Sibérie orientale. (2)

Nous croyons être agréable à nos Lecteurs et reposer leur esprit, un peu fatigué peut-être de ces scènes lugubres, en leur offrant, avant de clore notre recueil, le récit d'un voyage pittoresque dans ces glaciales contrées, où les moyens de locomotion sont si primitifs et parfois si périlleux. C'est le héros de l'aventure (3) qui raconte lui-même les incidents de sa course en traîneau à travers les plaines de neige et au milieu des ravins.

« Le jour, écrit-il, commençait à paraître ; les hurlements de nos chiens nous tirèrent de notre sommeil. Le spectacle qui frappa nos yeux au lever du soleil était nettement sibé-

(1) Une traduction française des *Souvenirs d'un Sibérien* de Piotrowski a été publiée à Paris. Hachette éditeur, 1863.

(2) La partie de la Sibérie qui porte ce nom se trouve encore plus au Nord, et par conséquent soumise à une température plus rigoureuse que celle où résident les deportés.

(3) Un Anglais (anonyme) qui fit partie d'une expédition scientifique dans la Sibérie orientale avec un certain nombre de ses compatriotes.

rien: atmosphère grisâtre, steppe neigeux immense, spectres blancs aux formes fantastiques....

« Avec mes compagnons Ford, Dodd et un domestique, Tom, nous nous préparâmes au départ. Quelques indigènes (des Koraks) nous guidaient et nous initiaient à la connaissance du pays et de ses usages. Un à un, les traîneaux se mirent en marche, traçant à travers le steppe une longue ligne sinueuse.

« J'étudiais attentivement depuis plusieurs semaines l'art ou la science, comme on voudra l'entendre, de conduire un attelage de chiens, avec la noble ambition de me signaler dans l'avenir parmi les indigènes en qualité de « kiour » ou conducteur. L'expérience m'avait appris que ces Koraks illettrés estimaient un homme, non pas tant aux connaissances qu'il avait et qu'eux-mêmes n'avaient pas, qu'à ce qu'il savait des choses qu'eux-mêmes possédaient à fond. Je voulais faire comprendre à leur épais intellect que le savoir de la civilisation était universel dans ses applications, et que l'homme blanc, malgré son infériorité au point de vue de la couleur, pouvait, par le seul effort de sa volonté, conduire un attelage de chiens mieux qu'eux-mêmes, tout Koraks qu'ils étaient, ne le pouvaient faire avec la supériorité que leur donnaient des siècles de pratique : qu'en fait l'homme blanc pouvait au besoin émettre sur l'art en question des principes tirés des profondeurs de ses connaissances innées.

« J'assure cependant que je n'étais pas parfaitement converti à mes propres idées. Je ne dédaignai donc pas de profiter des résultats de l'expérience indigène, autant que ces résultats concordaient avec mes personnelles convictions sur la nature du Vrai et du Beau dans l'art de conduire les

chiens. J'avais étudié tous les mouvements de mon conducteur korak, j'avais appris théoriquement la manière d'allonger le bâton pointu entre les coursiers pour agir comme bridon, j'avais logé dans ma mémoire et prononcé assidûment les monosyllabes gutturaux qui, en langue canine, signifient « droite » et « gauche », et une foule d'autres mots qui ne voulaient pas dire cela, mais que j'avais entendu adresser aux chiens ; et sûr de moi-même, je croyais dans ma présomption que j'allais pouvoir conduire aussi bien qu'un Korak, sinon mieux.

« Ce même jour donc, comme la route était bonne et le temps propice, je me décidai à mettre à l'épreuve de la pratique mes idées, originales aussi bien qu'acquises. En conséquence, j'ordonnai à mon conducteur korak de me céder sa place et de me remettre l'insigne de ses fonctions. Je remarquai sur les lèvres du drôle, au moment où il me présentait le bâton pointu, une sorte de sourire sardonique contenu, qui dénotait une très faible estime pour mes talents de conducteur de chiens. Mais je traitai ce sourire comme le Savoir doit toujours traiter les ricanements moqueurs de l'Ignorance, c'est-à-dire avec un silencieux mépris, et prenant solidement ma position sur le siège, je criai à mes chiens :

« Nou ! Pachol ! »

« Ma voix ne produisit pas du tout l'effet prodigieux sur lequel j'avais compté. Le chien de tête, un affreux chien, le Nestor de la bande, regarda négligemment par-dessus son épaule, et très visiblement ralentit le pas. Ce dédain ostensible et soudain de mon autorité, de la part des chiens, fit plus que tous les ricanements des Koraks pour ébranler ma confiance en mon habileté. Mais je n'avais pas encore

épuisé mes ressources. Je lançai à la tête des impertinentes bêtes monosyllabes, dissyllabes, polysyllabes ; je criai à pleins poumons : Atch ! te chelma ! « proclataya takaya ! smatri ya tibi dam ! » Mais tout cela en vain ; les chiens évidemment étaient insensibles aux feux d'artifice de cette rhétorique, et manifestaient leur indifférence par une allure plus lente encore.

« Comme je déversais sur eux mon dernier déluge de paroles encourageantes, mon compagnon Dodd, qui comprenait le langage dont je me servais d'une façon si désespérée, s'approcha doucement et me dit :

« — Savez-vous bien que pour un débutant vous jurez « d'une assez jolie façon ?

« La terre se fût entr'ouverte sous mes pieds que je n'aurais pas été plus étonné.

« — Comment ? je jure ? Vous n'allez pas prétendre, « j'imagine, que je viens de jurer ?

« — Je prétends et je soutiens que vous venez de jurer « comme un forban. »

« Mon bâton pointu me tomba des mains. Etaient-ce donc là les beaux principes de l'art du conducteur de chiens que j'avais puisés dans les profondeurs de la conviction morale de mon savoir et de mon aptitude d'homme civilisé ?

« — Comment, malheureux ! m'écriai-je, n'est-ce pas « vous-même qui m'avez appris ces mots-là ?

« — Certainement, c'est moi, répondit l'effronté coquin, « mais vous ne m'avez pas demandé ce qu'ils signifiaient. « Vous m'avez simplement dit de vous les prononcer cor- « rectement, c'est ce que j'ai fait. J'ai cru que vous faisiez « des études de langue, que vous poursuiviez votre idée « de prouver l'unité de la race humaine par l'identité des

« jurons ou par des rapprochements de choses profanes « tendant à démontrer que les chercheurs d'or indiens des- « cendaient légitimement des Chinois. Vous savez bien que « vous avez toujours un tas de systèmes comme cela dans « la tête !

« — Dodd, lui dis-je d'un ton solennel au moyen duquel je voulais éveiller quelque repentir dans son âme endurcie, Dodd, j'ai été entraîné sans le savoir à commettre une faute, mais, comme vous êtes le coupable, j'ai grande envie de vous faire *sentir* jusqu'où peut aller l'instruction profane que j'ai reçue de vous. »

« Dodd poursuivit son chemin.

« Ce petit détail tempéra considérablement mon enthousiasme, et me rendit très prudent dans l'emploi de mon bagage de mots étrangers. Je redoutais la présence d'imprécations horribles dans les phrases les plus communes à l'usage des chiens, et je soupçonnais des monstruosités même dans les monosyllabes « khta » et « houff », qu'on m'avait donnés pour « droite » et « gauche ».

« Les chiens, prompts à profiter de toute trêve de la part de leur conducteur, s'encourageaient maintenant de mon silence et montraient un irrésistible penchant à s'arrêter et à se reposer — contradiction directe à toute discipline et qu'ils n'auraient point osé se permettre avec un conducteur expérimenté. Résolu à revendiquer mon autorité par l'emploi des moyens violents, je dardai mon bâton pointu sur la bête de tête, comme j'eusse fait d'un harpon, me promettant de le ramasser au passage. Le chien toutefois esquiva très habilement le coup, et le bâton alla rouler à dix pieds de la route. Au même moment, trois ou quatre rennes sauvages apparurent au détour d'une petite éminence située à trois

cents mètres de là, et traversèrent le steppe au galop dans la direction d'un ravin profond au bas duquel coulait un bras de la rivière Mukina. Les chiens, fidèles à leur instinct de race, s'élancèrent à leur poursuite avec des aboiements furieux. Je fis un effort désespéré pour ressaisir mon bâton, mais je le manquai, et nous partîmes en droite ligne vers le ravin, dans une course folle qui, à chaque instant, menaçait le traîneau de dislocation immédiate.

« Avec plus de discernement que je ne lui en supposais, le Korak s'était laissé rouler du véhicule quelques secondes auparavant, et un regard jeté en arrière me le montra se démenant des jambes et des bras sur la neige dans mon sillage. Avec la mort en face de moi, je n'avais pas le temps de plaindre sa mésaventure. Toutes mes forces étaient employées à ralentir de mon mieux l'effrayante rapidité de mon attelage. Dépourvu de mon bâton pointu, mon cas était parfaitement désespéré, et au bout d'un instant nous fûmes sur le bord du ravin. Je fermai les yeux, je me cramponnai au traîneau et me préparai au plongeon. A moitié chemin de la descente, la pente devint tout à coup plus roide, et le chien de tête se jetant de côté imprima au traîneau un soubresaut qui me fit voltiger en l'air comme une balle et retomber au fond du ravin sur une couche de neige, heureusement moelleuse. La chute dut être au moins de vingt-cinq à trente pieds, car je fus enterré debout, la tête la première, mes jambes seules ressortant et faisant des signaux de détresse. Embarrassé que j'étais dans mes épaisses fourrures, j'eus mille peines à me tirer de là. La première chose que j'aperçus en sortant de mon trou, ce fut la face ronde de mon ex-conducteur, qui du haut du ravin me contemplait d'un œil curieux.

« Ooma, cria-t-il.

« — Eh bien, répliquai-je, nyett dobra kiour (pas bon « conducteur), hein ?

« — Nyett sofsem dobra, » répliqua-t-il mélancoli« quement.

« Le traîneau gisait non loin de moi, empêtré dans les broussailles, et les chiens hurlaient en chœur, furieux de se voir arrêtés à moitié chemin d'une si belle course.

« Cette expérience m'avait si complètement édifié que, peu tenté pour le moment de recommencer, je laissai le Korak reprendre tranquillement son siège. La logique des circonstances me convainquit pleinement que l'art de conduire un attelage de chiens demandait des études plus profondes que celles auxquelles je m'étais livré jusque-là, et je résolus d'en reprendre les principes élémentaires sous la direction de professeurs koraks, avant d'essayer de mettre là-dessus mes propres idées en pratique.

« Une fois hors du ravin, j'aperçus à un mille de distance le reste de mes compagnons qui s'avançaient rapidement vers le village korak de Koeil.

« J'ai peut-être à m'excuser d'employer le mot *village* pour désigner la colonie korak de Koeil. Ma raison pour le faire, c'est que, comme cette agglomération de huttes n'a rien d'analogue au monde, ce doit être un village. Tout d'abord le voyageur se croit en présence d'une collection de sabliers gigantesques grossièrement construits en bois, et qui, à une époque éloignée, auraient pris une expansion latérale sous l'effort d'une pression d'en haut, opération qui les aurait réduits à l'état de dévastation misérable où il les voit. Il les examine avec une curiosité d'antiquaire, comme des débris d'un âge inconnu et d'un peuple qui

a cessé d'exister ; quant à l'idée qu'ils soient, dans leur état actuel, des habitations recélant des hôtes humains, elle ne lui vient même pas.

« Comme nous approchions de ces indescriptibles constructions, au milieu des clameurs bruyantes de notre meute, Tom, qui ne savait jamais réprimer ses impressions, se dressa sur son traîneau demandant si réellement ce qu'il avait devant les yeux était une maison. Sur la réponse affirmative qui lui fut faite, il s'enquit tout naturellement de la porte à son indigène. On lui montra alors une perche lisse, noire et graisseuse, plantée obliquement dans le sol et allant rejoindre le bord supérieur du sablier délabré, sans rien pour poser les mains ou les pieds. Embarrassé de savoir quelle relation il pouvait y avoir entre une perche et une porte, Tom grattait vainement son bonnet de fourrure et hésitait à se prononcer, quand son guide, avec une adresse que peut seule donner une longue et laborieuse pratique, grimpa à la perche et arrivé en haut se mit à lui rire au nez, avec accompagnement de mots inintelligibles, tel que « stchagi khatchetkin akhmel nemlkhin » ce qui évidemment voulait dire : « montez ».

« Qu'est-ce qu'il baragouine donc, monsieur? demanda Tom.

« — Il vous dit de monter.

« — Et, sauf votre respect, monsieur, comment diable « veut-il que je monte ?

« — Ne savez-vous donc pas grimper ? suggéra Ford.

« — Grimper? s'écria Tom, avec un inexprimable dédain. « Croyez-vous donc, monsieur, que je vais me démancher à « grimper à un mât de cocagne pour entrer dans une maison « de nègre ?

« — Mais il n'y a pas d'autre moyen, riposta Ford : on « passe par le toit, vous le voyez bien. »

« Tom reconnut le fait, et tout en grognant il commença l'escalade. Haletant et les mains salies, il n'arriva au sommet que pour voir son guide disparaître par un trou rond, d'où sortait un épais nuage de fumée noire. Alors, se tournant vers nous d'un air comique :

« Ce sale macaque est descendu par la cheminée !

« — Eh bien, qu'est-ce que cela fait ? lui cria Ford, « suivez-le. »

« — Tom regarda le trou non sans une certaine hésitation, puis interrogea du regard ses camarades. Mis au défi par leurs rires moqueurs, il se décida à s'approcher du bord, plongea avec précaution les regards dans l'intérieur et tendit l'oreille.

« Des profondeurs de l'antre sortit le « ah-ha-yah, ah-ha-yah » d'une mère korake apaisant les pleurs de son marmot. Tom était manifestement intimidé par les bruits mystérieux et les épaisses ténèbres qu'il avait au-dessous de lui. Il entrevoyait dans son imagination une scène d'enfer préparée à son intention et d'avance il se voyait rôti. Aussi, revenant sur le bord extérieur de l'yourte avec un vigoureux accès de toux, résultat autant de son émotion que de la fumée, il s'écria en se tournant de notre côté :

« Ces enragés Koraks, après m'avoir fait ramoner leur « cheminée, seraient gens à faire griller vif le ramoneur ! »

« L'immense éclat de rire qui accueillit la réflexion de Tom parut le rassurer en partie, mais il persista à refuser de descendre, et je fus forcé de lui donner moi-même l'exemple. Je me laissai glisser dans l'intérieur le long de la perche graisseuse. Quand je parvins à tenir ouverts mes

yeux aveuglés de fumée, je me vis salué par un chœur nasillard de « zda-ro-o-o-vas » proférés par une demi-douzaine de vieilles femmes à la peau huileuse, occupées à coudre des vêtements de fourrures, et assises en cercle, les jambes croisées, sur la plate-forme de l'âtre.

« L'intérieur d'une yourte korake offre un aspect aussi étrange que peu séduisant à celui qu'une longue pratique n'a pas habitué à sa malpropreté, à sa fumée et à son atmosphère glacée. Elle ne reçoit de jour — et Dieu sait quel jour horrible ! — que par le trou rond ménagé au plafond à une vingtaine de pieds du sol, qui sert à la fois de fenêtre, de porte et de cheminée, et auquel on arrive par une espèce de mât planté perpendiculairement au centre. Les poutres, les chevrons et les parements qui composent l'yourte sont entièrement noircis par l'effet de la fumée qui les enveloppe presque constamment. Une plate-forme de bois, haute d'un pied environ, part de la muraille de trois côtés sur une largeur de six pieds, laissant un endroit découvert de huit ou dix pieds de diamètre au centre pour le feu, et un énorme chaudron de cuivre plein de neige fondante. Sur la plate-forme sont fixées des tentes carrées de peau appelées « pologs, » qui servent de chambres à coucher aux habitants et de refuges contre la fumée, laquelle est parfois intolérable. Ces pologs sont chauffées et éclairées par une mèche de mousse séchée flottant dans une marmite de graisse de phoque. Un petit cercle de pierres sur le sol, au centre de l'yourte, forme l'âtre ; au-dessus mijote ordinairement une marmite de poisson ou de viande de renne qui, avec du lard de phoque et de l'huile rance, forme le menu des repas. Tout ce qu'on touche porte l'indélébile cachet de l'origine korake : la graisse et la saleté.



Je profitai de son oubli pour séparer cent roubles (P. 56.)

« L'yourte de notre ami korak Tchikhine où notre compagnie s'était arrêtée pour prendre le thé, présentait à notre arrivée un aspect particulièrement répugnant. Sur l'un des côtés du feu dégelait un énorme morceau de viande de phoque, tandis que trois femmes, les bras nus et rouges de sang, étaient occupées à découper un morceau de même nature. A côté de la plate-forme reposait une chienne entourée d'une nichée de petits chiens, dont les cris plaintifs se mêlaient harmonieusement aux braillements de deux affreux marmots et aux horribles et gutturales complaintes d'une vieille sorcière enfermée dans un des pologs.

« Tandis que je délibérais si j'allais rester ou non, mon brave Ford se laissa glisser le long de la perche, tombant comme un aérolithe sur la tête d'un malheureux Korak placé juste au pied, et réduisant le pauvre diable à l'état de point d'interrogation. Cette façon de s'introduire chez les gens parut peu du goût de l'indigène qui, de temps à autre, jetait à notre ami des regards inquiets où se peignait l'étonnement que lui causait la vue de ce projectile animé de nouvelle espèce. Après quelques échanges de paroles, nous nous décidâmes à accepter temporairement l'hospitalité korake, si peu que parussent promettre l'intérieur et les arrangements domestiques de l'habitation.

« Au bout de fort peu de temps, Tchikhine nous servit, sur le fond d'un vieux baril provenant d'un navire baleinier, un lunch de pommes de pin et de poisson cru, ce qui, à ses yeux, était l'ambroisie capable d'aller le mieux à nos célestes personnes. Il nous offrit incidemment de nous faire une étuvée de lard avec accompagnement d'huile de poisson, mais il nous nomma ce plat national avec un air embarrassé qui faisait honneur, à la fois, à son esprit et à

son cœur. Ce n'est pas au moins que je prétende qu'une étuvée de lard et d'huile de poisson ait rien qui puisse déplaire à un estomac civilisé ; mais un tel sybaritisme, s'il est fréquent, risque de procurer de fortes coliques. Tout en appréciant donc à sa valeur l'offre de l'indigène cuivré, je crus devoir, au nom de mes compagnons, y opposer un refus courtois.

« Avec une rare prévenance et une entente de nos besoins vraiment surprenante chez un sauvage, Tchikhine nous apporta un « journal », ce grand agent de civilisation, pour remplir les intermèdes du repas. Nous eûmes donc la satisfaction, en savourant nos pommes de pin, de lire des nouvelles du monde civilisé, — vieilles d'un an. Le journal était un exemplaire déchiré de l'*Illustrated London News* qui, d'une manière inexpliquée, avait trouvé le moyen d'arriver du grand centre commercial du monde dans cette yourte korake solitaire et lointaine au milieu d'un désert sibérien. La bienheureuse feuille tirait de son long voyage et de l'étrangeté de sa situation un intérêt auquel, intrinsèquement, elle n'avait aucun droit. Jamais toutefois journal ne nous parut plus intéressant, articles de fond mieux écrits ni mieux pensés. Il n'y avait pas jusqu'à la chronique de la cour qui, lue en pleine barbarie korake, n'éveillât en nous mille pensées étranges sur l'inégale répartition ici-bas de la richesse, de la puissance et de la gloire.

Après avoir lu l'*Illustrated London News* jusqu'à la dernière annonce, et avoir fait amplement honneur au festin du Lucullus Tchikhine, nous souhaitâmes le « tahum » à toutes les vieilles femmes et reprîmes notre chemin par la cheminée. Les larmes coulaient abondamment des yeux de Ford au moment de cette séparation; mais on se fût lourde-

ment trompé en les attribuant à un accès de sensibilité de sa part ; la fumée seule en était la cause.

« Le brillant mirage de la matinée était le précurseur d'un orage. L'approche s'en faisait assez sentir quand nous réapparûmes à l'air libre. Un épais et sombre nuage s'étendait sur le golfe, et la neige chassée par des rafales de plus en plus fréquentes sillonnait l'air du côté du steppe. Désireux d'atteindre notre étape avant la nuit, et ne soupçonnant pas de difficulté à cela, je donnai l'ordre du départ sans m'inquiéter des objections sourdes des Koraks, peu soucieux de se mettre en marche par une « pourga » du nord-est. La pourga est une tempête particulière aux régions sibériennes et l'un des plus grands obstacles à un voyage d'hiver à travers les solitudes de neiges, dites « toundras », qui composent la plus grande partie de cette terre désolée. Comme le « norther » des latitudes méridionales, elle vient souvent sans le moindre avertissement, et passe par toutes les phases d'une fureur qui dure parfois plus d'une semaine. Cette tempête n'est pas nécessairement accompagnée de nuages ou de chute de neige, mais elle se distingue spécialement par les immenses trombes de neige que le vent arrache aux déserts du steppe, et qu'il transporte au loin en nuages épais et suffoquants qui vous empêchent de voir à quatre pas.

« Pour qui n'a jamais vu ce phénomène, il semblerait impossible qu'un être humain pût survivre à un pareil déchaînement de la nature, alors que l'atmosphère est littéralement bourrée de particules de neige, que cinq secondes d'exposition de la figure à l'air vous murent pour ainsi dire les yeux et les narines, et que la force du vent vous empêche de vous tenir debout. Voyager par un temps

pareil, il n'y faut naturellement pas songer, et le malheureux surpris dans les steppes par une de ces tempêtes n'a qu'à s'ensevelir sous ses fourrures derrière son traîneau pour attendre là, sans abri et sans feu, pendant des jours et des nuits, que le vent ait faibli. Si avant cette heure de délivrance les chiens et les vivres lui manquent, que Dieu lui vienne en aide, car ses efforts à lui-même sont à peu près en pure perte : l'impitoyable rafale emporte ses cris, et, épuisé de froid et de lassitude, il s'affaisse enseveli sous la neige, dont le blanc linceul ne tarde pas à marquer par un petit monticule le lieu de son dernier repos.

« Nous n'étions pas à plus de dix verstes (dix kilomètres et demi) de Koeil quand l'obscurité et la tempête vinrent ensemble nous envelopper. Le nuage noir qui, pendant une heure, s'était balancé au-dessus du golfe, s'étendit rapidement à l'ouest et fondit dans un sombre crêpe de vapeurs les dernières lueurs du crépuscule arctique. Le vent, tout chargé des rauques mugissements apportés des banquises et des champs de glaces du nord, se précipita sur le steppe en tourbillons de neige, qui s'avançaient comme de grands fantômes à travers l'obscurité au-devant du corps plus dense de l'orage approchant. A peine avions-nous eu le temps de donner l'ordre de réunir tous les traîneaux que la tempête fondit sur nous, et bientôt tous les bruits se perdirent dans les rugissements de la rafale et les nuages suffoquants de la neige.

« Nous ne pouvions même plus voir nos attelages de chiens, et dans la courte pause que nous fîmes un peu après pour nous compter et nous assurer que nous étions tous ensemble, quatre traîneaux seulement sur treize firent leur apparition. Cinq minutes, dix minutes s'écoulèrent et nous

ne voyions rien encore de nos camarades manquant à l'appel. Nous poussâmes des cris, nous tirâmes des coups de pistolet, nous dépêchâmes des hommes dans diverses directions, aussi loin qu'ils osaient aller, mais c'était comme si nous eussions voulu nous faire entendre sous la chute du Niagara.

« Les efforts de l'homme, et son existence même, semblaient s'effacer, insignifiants atomes, devant la majesté de la nature en courroux. Réfugiés derrière nos traîneaux, la face couverte, et tâchant de saisir, à travers la neige, quelques bouffées d'air respirable, nous attendîmes, avec bien peu d'espoir, que les traîneaux manquants vinssent nous rejoindre. Soudain un cri à moitié étouffé, un cri désespéré, partit non loin de nous du milieu de l'obscurité, et au moment où nous venions de lui répondre en chœur, les profils sombres et indécis de trois autres traîneaux passèrent devant nous. Ce renfort porta notre nombre à sept ; et comme il semblait superflu d'attendre plus longtemps les autres, qui étaient évidemment perdus, à regret nous nous remîmes en route, non sans avoir pris la précaution d'attacher nos traîneaux les uns aux autres avec des longes de peaux de phoque, pour empêcher une seconde séparation. L'obscurité rendait impossible l'emploi de nos boussoles de poche ; mais lors même que nous aurions pu déterminer notre véritable route, cela nous eût peu servi, puisque le vent nous empêchait de suivre une autre direction que la sienne.

« Cinq heures environ après l'obscurité venue, nous traversâmes des bouquets épars de broussailles, qui indiquaient le voisinage d'une rivière. Bientôt les ténèbres parurent devenir de plus en plus épaisses, et une ceinture de bois se

montra à travers les drus flocons de la neige, à quelques pas seulement devant nous. C'était ce bois que nous cherchions. Personne de nous ne savait où nous nous trouvions, géographiquement parlant : mais cela importait peu maintenant que nous avions sous la main des arbres pour rompre la force du vent glacial qui nous martyrisait et pour permettre un peu de répit à nos poumons épuisés. Choisissant donc un site abrité et un sol élevé, nous creusâmes une profonde excavation dans la neige, exercice qui réchauffa un peu nos membres endoloris. Cela fait, nous répandîmes sur l'aire de notre demeure souterraine des brindilles d'aune et de sapin ; nous construisîmes un foyer dans un coin et notre bivouac fut complet.

« Quand la flamme vint illuminer les personnages encroûtés de neige groupés autour du feu, nous regardâmes avec anxiété autour de nous pour voir quel était le nombre des absents. Trois individus manquaient. Une tristesse subite se peignit sur tous les visages à cette découverte ; nous pensions à nos malheureux camarades perdus dans le steppe nu, luttant pour leur vie dans les ténèbres contre le froid, un vent furieux et une neige aveuglante.

« Dès que nous eûmes réchauffé nos doigts roidis et longtemps rebelles, nous commençâmes les préparatifs du souper. Lewis déballa les bouilloires du traîneau le plus proche ; Savenski fut détaché à la recherche de la glace pour nous procurer de l'eau, tandis que l'adroit diplomate Tom, sous prétexte d'aller prendre le sac au pain, trouva le moyen de faire aux victuailles une brèche anticipée. Le vent poussait toujours ses hurlements sinistres dans les hautes branches des arbres et la neige se tamisait en fines particules sur les fourrures du cercle groupé autour de

l'âtre ; mais sous la douce influence de la lumière du feu et d'une quantité illimitée de notre thé, qui ne tarda pas à être préparé, les visages se déridèrent et la tristesse fit place à la gaieté, aux piquantes saillies, aux bouffonnes remarques, au franc rire.

« Vous parlez des dures fatigues et des dures privations « du métier d'explorateur, dit Ford, en exerçant ses dents « sur un morceau de biscuit sec ; vous conviendrez, j'espère, « qu'en fait de choses dures, voilà une croûte qui ne le cède « à quoi que ce soit au monde. »

« Une masse de neige qui, en ce moment, tomba du plafond dans le cou de l'orateur parut refroidir un peu le sentiment de calme résignation avec lequel il semblait disposé à envisager notre aventure. Après s'être un peu secoué les épaules, Ford reprit son thème interrompu :

« Ah ! dit-il, si nous n'avions rien eu à manger, combien « cela eût été plus dur encore ! mais, après tout, l'épreuve « est facile à supporter.

« — Et puis voyez, monsieur, hasarda Tom, c'est une « vraie chance que de traverser des épreuves de ce genre ; « au moins, quand on revient au pays, on peut toujours se « faire des rentes en publiant un livre. »

« Le magnifique projet littéraire et financier de Tom de « se faire des rentes en publiant un livre », basé sur le récit de ses épreuves de voyageur, souleva un rire général, et je fus ravi de voir que la tempête, au lieu d'abattre l'ardeur de nos hommes, n'avait fait que leur fournir un sujet de gaie conversation.

« La nuit était déjà fort avancée ; nous fumâmes une dernière pipe et nous nous préparâmes à « nous mettre au lit ». Je ne voudrais pas qu'on crût que les préliminaires

du coucher nous coûtèrent beaucoup de travail. Chacun endossa une fourrure un peu plus lourde, une « kuchlanka » ou chemise de nuit, fourra sa personne, les pieds les premiers, dans un large sac de peau de renne, s'y ensevelit du même coup la tête et... s'endormit.

« Je restai, moi, longtemps éveillé, écoutant les mugissements sourds du vent dans les arbres et pensant à ce qu'auraient dit nos amis du monde civilisé s'ils avaient pu nous apercevoir dans notre bivouac solitaire et perdu dans les neiges, et qu'ils eussent appris que ce petit tas de fourmis immobile dans un coin, et déjà à moitié recouvert d'une couche blanche, représentait un fils, un frère.

« Dans le courant de la nuit je m'éveillai à demi, étouffé et en pleine transpiration ; mais en essayant de me soulever sur un coude, je me fis tomber sur le visage et dans la nuque une telle avalanche de neige, que, de deux maux choisissant le moindre, je pris le parti de me coucher et de transpirer de plus belle. Naturellement je supposai que la chaleur inusitée que j'éprouvais provenait de la couche de neige qui devait me recouvrir ; mais je ne croyais certes pas que cette couche fût si épaisse que je la trouvai le matin en essayant de sortir de l'espèce de sépulcre au fond duquel j'étais enseveli vivant. On n'apercevait ni un homme ni un chien, à peine si l'on distinguait un traîneau ; deux ou trois petites élévations indiquaient seules la position de mes compagnons enterrés. La neige, pendant la nuit, avait pénétré dans notre trou et l'avait presque comblé. Toutefois, la chaleur de l'haleine des dormeurs avait entretenu une petite ouverture auprès de la tête de chacun, et aucun d'eux, je présume, n'avait éprouvé d'autre malaise qu'une sensation un peu désagréable d'excès de chaleur. J'appelai mon

monde à haute voix, et après deux ou trois secousses locales de « tremblement de neige », je vis sortir d'une éminence la tête de Lewis, portant la plus curieuse expression d'étonnement imaginable devant cette disparition magique des hommes, des chiens et des traîneaux. Un soulèvement de la croûte de neige se manifesta bientôt toutefois et tous nos enterrés reparurent un à un.

«Le jour se levait. Mais quelle différence entre cette aurore et celle du jour de notre départ ! Ce matin-là tout était resplendissant, tout ouvrait les cœurs à l'enthousiasme et à l'espérance. Quand le soleil montra entre les pics lointains un petit segment de son disque d'or, le paysage se revêtit d'une beauté enchanteresse. Les rayons de lumière horizontale, colorés par quelque subtile influence atmosphérique, semblaient non pas seulement s'accrocher extérieurement aux objets qu'ils touchaient, mais bien les pénétrer jusqu'à leur centre de la teinte rosée qui les enveloppait. Autour de l'yourte, les bouleaux fléchissant sous le poids du givre brillaient comme les cristaux de lustres géants. Non seulement chaque branche, chaque ramille étincelaient de mille feux, mais la lumière rouge du soleil levant les avait comme imbibés toutes d'une nuance générale de quartz rose. Le bouleau qui surplombait l'yourte, était un inextricable réseau de lignes rosées qu'animaient de vifs scintillements de lumière prismatique, chaque fois que la brise matinale venait agiter sa chevelure.

« Aujourd'hui au contraire tout était triste et morne ; la tempête ne paraissait pas près de se calmer. Supposant que la rivière près de laquelle nous étions était le Paren, nous nous décidâmes à la remonter pour aller à la recherche d'une vieille yourte korake abandonnée, dont nous avions entendu

parler et qui avait probablement dû servir de point de ralliement à nos camarades perdus. Nos traîneaux rechargés et nos chiens déterrés par nos soins, nous remontâmes lentement la rivière au milieu des arbres, nous faisant frayer la route par deux hommes chaussés de souliers à neige.

« L'épaisseur et le peu de résistance de la couche neigeuse eut bientôt épuisé bêtes et gens, et vers midi nous fûmes obligés de bivouaquer de nouveau sans avoir plus trouvé trace de l'yourte que de nos compagnons manquants. Nous commencions à nous inquiéter sérieusement de ceux-ci, sachant qu'ils n'avaient d'autres vivres qu'un peu de lard de phoque rance, qu'ils portaient pour leurs chiens, et songeant que, par une pareille tempête, il était très problématique qu'ils pussent nous retrouver ou atteindre un campement indigène quelconque.

« Le lard de phoque, je le savais par expérience, pouvait bien empêcher de mourir de faim ; mais il n'est pas d'optimiste, même de la force de notre ami Ford, qui n'eût déclaré décidément désagréable un genre d'épreuve consistant à vivre huit ou dix jours durant de graisse crue et puante. De notre bivouac de midi nous partîmes tous hissés sur des chaussures à neige et munis pour une journée de provisions de bouche, afin de chercher le long de la rivière les traces des traîneaux absents, bien décidés d'ailleurs à ne pas laisser un pouce de sol inexploré, depuis nos campements jusqu'aux montagnes que nous avions au nord et dans lesquelles la rivière prenait sa source. Toutefois les innombrables canaux ou « protoks » qui divisent la rivière et le manque de solidité de la neige, dans laquelle, même avec nos chaussures spéciales, nous enfon-

cions jusqu'aux genoux, nous rendaient notre tâche extrêmement fatigante, et le soir je repris, rompu et découragé, le chemin du bivouac.

« Comme je commençais à apercevoir la fumée de notre feu, une joyeuse explosion de cris vint saluer une découverte. On avait trouvé des traces fraîches de traîneaux à trois cents pas seulement de l'île sur laquelle nous étions, mais sur un autre « protok ». Faisant aussitôt relever nos chiens fatigués, nous nous remîmes en campagne avec un redoublement d'ardeur, et, à l'entrée de la nuit, nous fûmes récompensés par la vue d'une yourte basse, couverte de terre, et du sommet de laquelle montait une colonne de fumée. Deux traîneaux étaient devant la porte.

« Nos camarades nouvellement retrouvés ne savaient rien des quatre traîneaux qui manquaient encore. On fit des recherches, on alla à la découverte aux environs, mais sans succès. Ce ne fut que fort tard, le surlendemain, que nos derniers compagnons nous arrivèrent exténués, mourant de faim ; ils étaient restés perdus pendant trois jours sans avoir rien mangé. Ils ne durent leur salut qu'à une protection particulière de la Providence. »



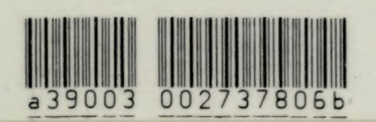




Table des Matières.



Bruges (B.), impr. Verbeke-Loys et Fils.


a39003 002737806b